



# Action Poétique

*avant-dernier...*

***Vélimir Khlebnikov***

***Virgile-Énéide 1***

Andrea Zanzotto  
Décio Pignatari  
Ozdemir Ince

***Surréalistes grecs***

Andrea Inglese

&

Jude Stéfan  
Jean Daive  
Hans Thill  
Martine Audet  
Oscarine Bosquet  
Habib Tengour  
Daniel Pozner  
Françoise Biger  
Julie Quéré



В. Хлебников и Екатерина Неймайер  
*1919. Харьков*

# Sommaire

Décembre 2011

206

<b>Action poétique</b> 207-8-9-10, Dernier numéro	3
<b>Florence Pazzottu</b> , <i>Incise 14</i>	4
<b>Andréa Zanzotto</b> , <i>Il "miglior fabbro", le réalisme, le corps-mot</i>	
Entretien avec <b>Niva Lorenzini</b> , trad. de l'italien <b>Philippe Di Meo</b>	5
<b>Décio Pignatari</b> , <i>Le ménestrel et la prostituée noire</i> , prés./trad. du portugais (Brésil) <b>Inés Oseki-Dépré</b>	10
<b>Jude Stefan</b> , <i>Disparates</i>	16
<b>Jean Daive</b> , <i>La baignade du secret</i>	22

## VÉLIMIR KHLEBNIKOV

Poèmes	27
prés./trad. du russe <b>Yvan Mignot</b>	

<b>Hans Thill</b> , <i>La chair chaude des mots</i> prés./trad. de l'allemand <b>Michèle Métail</b>	39
<b>Ozdemir Ince</b> , choix de poèmes prés./trad. du turc <b>Claire Lajus</b>	44
<b>Martine Audet</b> , <i>Dos (extraits)</i>	50

## QUATRE SURRÉALISTES GRECS

	54
<b>Andréas Embericos</b>	56
<b>Nikos Engonopoulos</b>	60
<b>Nanos Valaoritis</b>	65
<b>Hector Kaknavatos</b>	70
prés./trad. <b>Constantin Kaïteris</b>	

<b>Andrea Inglese</b> , <i>Le congé de Paris</i> trad. de l'italien <b>Liliane Giraudon / Jean-Jacques Viton</b>	74
---	----

<b>Oscarine Bosquet</b> , <i>Les indésirables</i>	77
<b>Habib Tengour</b> , <i>Captive flétrie</i>	89
<b>Daniel Pozner</b> , <i>trois mots</i> (extraits)	94
<b>Françoise Biger</b> , <i>Corps de métier</i>	99
<b>Julie Quéré</b> , <i>Nos forêts</i>	110

<b>VIRGILE</b> , <i>Énéide, chapitre I</i>	
prés., notes et trad. du latin <b>Dominique Buisset</b>	112

<b>Documents &amp; Caetera</b>	140
<b>Khlebnikov</b> , « <i>Page du monde</i> », manuscrit pour « <i>Les planches du destin</i> », 1922	

### **Actualités & chroniques** .....141

<b>Michel Plon</b> , <i>Libres associations</i> (Gilles Lapouge, Lars von Trier, Nanni Moretti)	141
<b>Claude Adelen</b> , <i>La chronique de poésie</i> (Vladimir Maiakovski, Henri Deluy, Isabelle Garron, Christine Bonduelle, François Cariès, Charles Dobzynski, Volker Braun)	143
<b>Éric Houser</b> , <i>a-chronique</i> (Berlin...)	158
<b>Anne-Renée Caillé</b> (Liliane Giraudon)	160
<b>Chantal Colomb-Guillaume</b> , <i>Le Massacre des Illusions</i> (Volker Braun)	162
<b>Jean-Pierre Bobillot</b> , <i>Voix...</i> (Anne James Chaton)	164
<b>Yves Boudier</b> , <i>Revue &amp; revues</i>	167
<b>Andréa Roas</b> , <i>Hommage à Giuliano Mesa</i>	171
<b>Liliane Giraudon / Patrick Laffont</b> , <i>Crèche pudding 12</i>	172

### **Lire** .....174

<b>Couverture 2</b>	<b>Khlebnikov</b> et la jeune poète <b>Ekaterina Neimayer</b> , Kharkov, 1919
<b>Couverture 3</b>	<b>Liliane Giraudon</b> , <i>Le mot à ne pas oublier, hi han</i>
<b>Couverture 4</b>	<b>Henri Deluy</b> , <i>Le bouillon safrané de Ravenne</i>

# Action Poétique

207-8-9-10

*numéro quadruple*

Printemps 2012

*l'intégrale*

*dernier  
numéro*

Le n° 207-208-209-210 sortira au printemps 2012, il sera le dernier. Il présentera des poèmes et textes des poètes et écrivains membres des Comités de Rédaction des origines à aujourd'hui. Il comprendra également un DVD dans lequel tous les numéros d'Action Poétique, du premier au dernier, seront disponibles.

# Florence

## Pazzottu, *[apoe]*

### *Incise 14*

Lyon.

Kaleba Jaime y vivait depuis 2003. Il avait fui l'Angola, et, bien que sa demande d'asile n'ait pu aboutir, avait obtenu un titre de séjour français, qu'il conserva de 2005 à 2007. Il vivait alors avec sa femme, en situation régulière, et leurs deux jeunes enfants. En 2007, le renouvellement de son titre lui est refusé.

En 2008, menacé d'expulsion, il refuse d'embarquer. Il est alors condamné à 3 mois de prison, puis expulsé. Il est arrêté à son arrivée et emprisonné 9 mois. Il n'a pas de famille en Angola et il ne parle pas le portugais. De retour en France en 2009, il découvre que sa femme ne l'a pas attendu. Il parvient toutefois à renouer les liens avec ses enfants (7 et 3 ans), et s'en occupe régulièrement. En 2010, il rencontre une nouvelle compagne, Mimi, en situation régulière. Ensemble, ils ont un fils, Kenya, et élèvent le premier enfant de Mimi, âgé de 3 ans, et qui est français.

En 2011, Kaleba fait une nouvelle demande de régularisation. Il est très vite arrêté à la Préfecture du Rhône, et de nouveau condamné à une double peine ; mais au 10<sup>ème</sup> jour, le consulat angolais l'ayant reconnu, son expulsion est ordonnée.

Brutalisé par la police à l'aéroport Charles de Gaulle sans qu'il n'oppose de résistance, traîné à moitié nu dans l'avion, étouffé par un oreiller, c'est à l'intervention de passagers qui, par ailleurs, filment ces scènes, qu'il doit de ne pas être expulsé ce jour-là. Sans recevoir de soins ni passer par la garde à vue où ses blessures auraient été constatées, sans non plus pouvoir exercer ses droits aux recours judiciaires et administratifs, Kaleba Jaime est aussitôt emmené au Centre de rétention de Vincennes et expulsé dans la foulée, sur le vol AF928, dans le silence d'un jour férié en plein été, ce lundi 15 août 2011.

# Andrea Zanzotto, *[apoe]* Il “miglior fabbro”<sup>1</sup>, le réalisme, le corps-mot

(Entretien avec Niva Lorenzini<sup>2</sup>, Pieve di Soligo, 5 janvier 2009)

Q. Quel est votre “auteur de toujours” ? Le “miglior fabbro”<sup>3</sup> qui a marqué votre parcours d’écriture, et dans lequel vous vous reconnaissez aujourd’hui encore ?

R. Je n’aurais aucun doute à reconnaître mon “miglior fabbro” dans le “miglior fabbro” signalé par Eliot, autrement dit, Dante. Dante est l’inventeur de la langue. C’est le *fabbro* (artisan), autrement dit, celui qui fait et qui en faisant illustre le pouvoir que sa langue possède.

Q. Dante est le poète du réalisme. Comment percevez-vous le réalisme de Dante, du point de l’aujourd’hui et de l’expérience de votre écriture ?

R. Il s’agit, d’un côté, d’un réalisme immédiat ; de l’autre, il me semble qu’il y ait comme un pont à jeter. Ce pont, je le vois comme quelque chose qui se projette dans le néant, pour créer un arc “ouvert vers”, mais qui néanmoins tient debout. Par ailleurs, dans l’écriture poétique, il faut prendre en considération l’impératif catégorique des “liens musicaux”. Ils sont présents ou ils ne le sont pas, et chez Dante, ils sont présents au plus haut point. Je ne saurais, à ce propos, signaler ce qu’il y a de simplement réaliste, j’entends précisément *stricto sensu*, chez Dante, puisque le *primum movens* de sa poésie est précisément ce “lien musical” entre les mots, d’une cohésion telle que “nulle chose harmonisée par liens musicaux ne se peut transmuier de sa parlure en une autre sans rompre toute sa douceur et toute son harmonie” (Dante, *Le Banquet*, I, 7<sup>3</sup>).

<sup>1</sup> Mot à mot : “Le meilleur forgeron”, “Le meilleur artisan” (“forgeron”), dans son contexte historique et ici : le meilleur poète. Est-il besoin de rappeler qu’il s’agit d’une référence à Dante, *Purgatoire*, XXVI, 117, évoquant le poète provençal Arnaut Daniel ainsi qualifié, et cité, par Thomas Stearns Eliot pour la dédicace de *La terre gaste* à Ezra Pound (N.d.T.) ?

<sup>2</sup> Niva Lorenzini enseigne la poésie italienne du XX<sup>e</sup> siècle à l’Université de Bologne. Elle est l’auteur de nombreux ouvrages sur ce thème. Rappelons, entre autres, son tout récent *Corpo e poesia nel Novecento italiano* paru chez Bruno Mondadori en 2010, qui inclut un chapitre sur l’œuvre d’Andrea Zanzotto et *Il presente della poesia, 1960-1990*, Bologne, Il Mulino, 1991, et, en outre, Antonio Porta, *Tutte le poesie*, Garzanti, Milan, 2008. Elle également à l’origine du doctorat *honoris causa* décerné au poète de Vénétie par son Université en 2003 (N.d.T.).

<sup>3</sup> Dante, *Le Banquet*, I, 7, in *Œuvres complètes* traduction d’André Pézard, Gallimard, 1965 (N.d.T.).

Q. *Que pensez-vous du concept de "réel", si on le rapporte à notre présent ?*

R. Aujourd'hui, le réel peut être tout et le contraire de tout, du moment que, dans la réalité d'aujourd'hui, l'immense construction de la science elle-même s'est élevée tout à la fois vers et contre la réalité, à cause de sa compréhension et à cause de sa destruction.

Q. *Tandis que je vous adressais cette question si absorbante dans son abstraction, je pensais également à la mise en œuvre du concept de "réel", dans l'écriture. En poésie, dans votre poésie, le réel se mesure sur le corps-mot. Et dans vos textes, le corps-mot est après tout souvent lésion, trauma, il implique des troubles de la perception. Mais c'est, aussi, la persistance de la physacité, c'est l'"atroce vie scintillante de joyaux" de la terre, de "cette artificieuse terre chair"<sup>4</sup> C'est donc de la matière, une cellule irréductible, même si elle exprime l'absence, même si elle devient "bredouillement" (et je songe aux "mots effondrés" de Celan). Pouvez-vous me dire quelque chose à propos du corps-mot ?*

R. Pour ce qui concerne ce thème, la référence à Celan est d'une importance fondamentale. Pourquoi donc ? Parce que l'œuvre de Celan représente de manière absolue une résistance physique de la poésie, pour constituer la première voix poétique véritablement significative de l'immédiat après-guerre, à même de renverser la prophétie négative d'Adorno quant à l'impossibilité de la poésie après la tragédie d'Auschwitz. À partir du *mot-lésion*, la poésie *ressuscite*, dans toute sa corporéité, justement, pour conserver l'éventualité d'une rechute dans la lésion, dans la blessure, dans le trauma. Le mot porte en lui-même la plus grande antinomie, et, dans le même temps, il est insuffisant, réticent. Il y a une quantité énorme de langues qui serrent le cou de la poésie comme un nœud-coulant : et celle-ci - exigence commune à tous les peuples de toutes les langues - est destinée à ne pouvoir jamais être véritablement universelle. Je parle de l'immense accumulation de langues historiques et préhistoriques (autrefois, on parlait du "nostratique", terme désormais passé de mode...) incluant également la langue des premiers gémissements, des tout premiers "borborygmes" des animaux humains. Cependant, en nous situant également au sein d'un seul système linguistique, il faut considérer qu'outre les mots d'un vocabulaire commun, dénotant les différents aspects de la réalité, on doit compter ces mots appartenant aux dictionnaires spécialisés, techniques, d'argot, de jargons ; lesquels peuvent certes présenter des contacts et des intersections avec ce vocabulaire général, mais tels qu'ils ne dépendent pas directement de celui-ci. Souvent, la réalité émerge de la langue précisément à cause des coïncidences inouïes entre des langages différents de cet acabit : comme dans ces cas où nous avons affaire à une figure de rhétorique - l'antonomase, par exemple - pour justifier l'existence d'un mot d'usage commun. Le mot français *poubelle*, par exemple entretient un rapport d'antonomase avec le nom du préfet de police français Poubelle. Pour ne rien dire, ensuite, de *bikini*... Quant à la "réalité" en poésie... si, d'un côté, Dante, mais également Pétrarque, représentent le maximum d'une *réalité*, d'un autre côté, Hölderlin représente le niveau le plus haut de la

<sup>4</sup> Cf. la pièce intitulée *Exister psychiquement* in *Vocativo*, Mondadori, Milan, 1957, et Andrea Zanzotto, *Du paysage à l'idiome, anthologie poétique 1951-1986*, Maurice Nadeau / Éditions Unesco, 1994 (N.d.T.).



*légende* de la poésie. Pétrarque représente en fait la nécessité d'une poésie qui s'autodétermine, s'autodéfinit. On pourrait également parler d'une sorte d'hyper-réalisme, dans ce cas spécifique constitué par une poésie qui en vient à se reconnaître comme telle, à s'autoidentifier de manière autonome. Hölderlin est au contraire le témoin d'une *légende* de la poésie, représentant quelque chose qui, jetant des ponts, se porte si loin qu'il nous ôte tout assurance, plutôt qu'il ne la garantit. Ainsi, tandis que chez Pétrarque la poésie parvient à se révéler à elle-même presque comme en vertu d'un projection spontanée et autonome, chez Hölderlin - et donc chez Scardanelli - , ce même rapport de révélation apparaît inquiétant, et toutefois polyvalent et nécessaire. Quelque chose y est toujours signifiée comme réel et, dans le même temps, comme impossible. Revenant à la réalité.... la réalité, selon cette prospective, c'est sans aucun doute Dante et non pas Hölderlin. Parce que Hölderlin demeure, en fin de compte, je le répète, une sorte de... "légende de lui-même" ...

Q. *Le mot de Dante est solide même dans son rapport au son, à la figurativité des images...*

R. Oui, chez Dante nous notons des phénomènes de réalité linguistique incroyables, comme sa façon de "former" à travers ses "petites couronnes" de tercets, dans lesquels des réalités données sont décrites, d'une manière extraordinairement synthétique et incisive. Je pense, par exemple, à la description de la vallée de l'Arno faite dans l'*Enfer*. Pour parler des habitants de cette région, Dante parle du fleuve. C'est en cela que consiste l'ultra-réalisme dantesque, dans cette capacité de solidifier des images différentes en un tout unique, en les serrant dans ses tercets. Et dans des tercets "à l'état pur", aurait-on presque envie d'ajouter. Parce que, chez Dante, à certain moment le plaisir de la poésie pure se déclenche. Ce recours au *tercet enchaîné* : est également un moyen conceptuel permettant de faire apparaître les images plus réelles précisément à travers un cadre qui devient alors moins un expédient qu'un point de solidité maximale. De réalité, enfin... Même dans le *Paradis*, dans sa légèreté, où se produit, dans le même temps, quelque chose de plus beau, de plus étrange et de plus terrible, nous sommes en présence d'une condensation ultra-réaliste.

[Zanzotto *récite par cœur* Par., XXII, 139-153]

En feu la fille de Latone je vis  
sans cette ombre qui me fut cause, jadis,  
de la croire plus rare ou plus touffue.

Ô Hypérion, l'éclat de ton aîné,  
ici je soutins, et, au loin ou tout près, je vis,  
comme se meuvent vos enfants, Maia et Dioné.

Puis m'apparut Jupiter le tempéré  
et lors : entre son père et son fils  
me furent clairs leurs voyages variés ;

C'est là une vision, en un certain sens, mais qui précipite dans un réalisme maximal :

et tous les sept me prouvèrent combien  
grands ils sont et combien véloces ils vont  
et combien est leur demeure au loin.

La petite aire qui nous rend si féroces,  
[...]

voici la condensation ultra-réaliste : “La petite aire qui nous rend si féroces”<sup>5</sup>. C'est ainsi que Dante voit toute la terre condensée en un seul point, en une seule image.

Q. *Vous êtes en train de soutenir que, encadrant, le tercet (ou, comme vous le dites, la “petite couronne” de rimes) donne de la solidité : comme si on créait, sur la page, l'espace physique du mot, que le tercet rend concret en lui permettant une présence matérielle ? Le tercet est-il pour le mot l'espace de la concrétude ?*

R. Exactement D'ailleurs, dirais-je, le tercet institue le mot dans sa concrétude maximale. Dante “glisse” même sur les difficultés rhétoriques, phoniques les plus escarpées. Par exemple, dans le Purgatoire, là où il fait parler Iacopo del Cassero :  
[il récite par cœur, Purg., V, 73-85]

Là je naquis ; mais les trous profonds infligés par  
les blessures par où jaillit le sang que j'habitais  
en la poitrine me furent faits par les Anténors,

- telle est la “difficulté” du tercet dantesque, rendu solide par le biais des assonances et les consonances multiples et croisées -

là où le plus en sûreté me croyais alors :  
un de la famille des Este me les fit faire,  
pour m'avoir outre bon droit pris en mauvaise part.

Si devers Mira je me fusse alors enfui  
lorsque la bande à Oriac me rejoignit,  
encore serais-je là où l'on respire.

Mais au marais je courus, roseaux et baugée  
tant m'embourbèrent que je trébuchai, et là vis  
de mes veines un lac par terre se former.

<sup>5</sup> Cf. *Paradis*, XXII, 151 (N.d.T).

<sup>6</sup> Pour *matrericco*, nous préférons un calque de l'italien, *matérielle* à *polymatières*, moins euphonique et, pire, moins ambigu (N.d.T.).

“ où l'on respire “, “ je vis de mes veines un lac par terre se former.“ : c'est là un autre magnifique exemple de réalisme : c'est cela le réalisme de Dante, d'autant plus plein et total que plus condensé, réduit.

*Q. Et au-delà de Dante, vous auriez-vous de faire allusion à d'autres possibles compagnons de route ?*

R. Dante a toujours été plus ou moins présent. Mais à mes débuts, j'ai commencé par être davantage attiré par d'autres poètes, comme Pascoli. J'aimais son goût de... la “pleurnicherie”. Puisque j'étais enclin à écrire des ‘pleurnicheries’ amoureuses, Pascoli m'offrait le très vaste clavier de ces situations. Mais dans ce cas aussi, il faut ajouter un souvenir... Je me souviens qu'il y a bien des années (1936-1937...), il y eut une aurore boréale, qui me fit me rappeler ces vers de Pascoli :

[il récite par cœur, L'aurore boréale, 29-32]

*Comme si elle était là, un instant  
immobile au-dessus du sommeil et au-dessus de l'oubli  
de chacun, dans sa rayonnante  
incompréhensibilité, Dieu !*

*Q. Pascoli davantage que D'Annunzio ?*

R. D'Annunzio aussi est agréable, surtout lorsqu'il pousse la recherche de sonorités inédites jusqu'à l'absurde. Cependant... lorsque je suis allé pour la première fois à Padoue, à 17 ans, la première chose que j'ai faite fut d'acheter l'*Œuvre complète* de Rimbaud, en mettant mes lires bout à bout.

*Q. Opèreriez-vous une classification de ces poètes ?*

(il sourit et, caustique, conclut) : Ils sont tous très bons, ils ont tous 10 !

# Décio Pignatari, *[apoe]*

## *Le ménestrel & la prostituée noire (farce tragique)*

Là où tu étais la femme couchée, après  
Les offices de la pénombre, maintenant  
Tu es poème :

Lasse corne d'abondance entre festons de roses fanées.

C'est l'heure carboni  
Que et le soleil caniculaire  
Entre songeant et insomniaux.

La légion des offensés demande  
Tes jambes en M,  
Silencieuse meule du crépuscule.

C'est l'heure du fleuve, le gros fleuve qui lent s'écoule  
S'écoule par les lames de tes persiennes,  
Fleuve obscur. Des miroirs et des cercueils  
En exil muet naviguent :  
Tu te mires dans l'esquif et tu meurs dans le miroir.  
Tu te meurs. Tu t'intermeurs.  
Inter (cercueil et miroir) tu meurs.  
Ton lustre en volutes (poulpe  
Baroque soupesant sept  
Oranges pourries) et ton lit de plomb  
Ont les ornements du cortège :

Tout passe dans ce fleuve, moins le fleuve.

Minerais, flore et cartilage  
Accourent avec deux mollusques  
Fanés et fatigués,  
Pour que je te compose, recomposant :

Lasse corne d'abondance entre festons de roses fanées.

(Modèle au repos. Courent les linceuls des persiennes. Guillotines de lumière

lapident ton dos en rose : tu as un poignet décapité et un sein qui boit dans l'ombre.

Tu inities le cycle des cristaux et tu étincelles).

Ta me(notte noire) creux ainsi épelé au ralenti, tu lèves le front et prononces :  
« Il est une statue noyée... ( Au ralenti ! – je dis).  
« Il existe une statue noyée et un poète heureux (je brûle en lauriers !). Comme je les plains et comme je les méconnaiss !  
Pleurons pour tous deux. »

Pleurons pour tous – sanglot, et entoandum  
Liturgique outrage à deux voix  
Nous composons un symbolique chant funèbre. À celle  
Qui couchée était un poème et ne l'est plus.

Suspendu le souffle, tu inities le grand cycle  
Souterrain de retour  
Aux grandes amitiés sans mémoire  
Et déjà tu pourris :

Lasse corne d'abondance entre festons de roses fanées.

## *Autel mineur*

« Tis not a game that plays at mates and mating »  
Ezra Pound

### ***Introitus***

Un peu en marge de toi, sans pain ni cirque,  
Pierred'angulairement me suis-je assis.

### ***Offertorium***

Scribe roux de noces, j'ai jugulé en un jour  
Vingt polichinelles d'alléluia  
Qui me rompaient des poches comme des cris  
D'angoisse explétive.

### ***Antiphona***

« Roi d'horrible majesté »,  
Mon hémochant est sans réverbère.

Hostie de soufre et perfidie,  
Mon hémochant est sans réverbère.

Aie funérailles,  
Thème de mon âme principale  
Mon hémochant est sans réverbère.

Pointe de furies évanouies,  
Mon hémochant est sans réverbère.

Martyr inédit de l'Ennui,  
Mon hémochant est sans réverbère.

Femelles,  
Troublez mes tempes en feu et follets,  
Mon hémochant est sans réverbère.

Oiseau à la gorge jalouse,  
Mon hémochant est sans réverbère.

Fils-familles, tailler la verge au chanvre,  
Mon hémochant est sans réverbère.

Tailler tailler tailler tailler  
Mon hémochant est sans réverbère.

Aïe  
Mon hémocantique n'a pas de réverbères !

### ***Communio***

Je porte les cheveux roux  
Des silences quasi héroïques.

Scribe roux de noces au profil dantesque,  
A moi me concernent : les bans menstruels  
D'enlacements amicaux ;  
Les bénédictions d'alliances de commande  
Pour les doigts tardifs ;  
Des riens, des viscères, des succès  
De lingerie de maison ;  
Quelques pales discours d'espérance  
Aux néoméniés :

Et ce retour vers les chants sourds  
Et lâcher mes hurlements.

**Post-Communio**

Registre :

« Personne n'eut soif. Les deux antilopes longanimes  
se pendirent à la corde au préjudice de l'Angélus. »

Et je m'étire dans la catacombe  
D'un sommeil impérissable à fleur de scorie,  
Tandis qu'un cri posthume retentit dans les  
Tours du Tombeau de la Mémoire.

(1952, in « Rumo a Nausicaa », *Poesia Pois é Poesia*).



# Décio Pignatari

Poète, essayiste, traducteur, conteur, romancier, dramaturge, publiciste et professeur, Décio Pignatari est né en Jundiaí, São Paulo, le 20 – 08 – 1937, d'une famille d'immigrants italiens. Très tôt, il déménage à Osasco, où il demeure jusqu'à ses 25 ans.

En 1949, Décio Pignatari publie les poèmes « Noviciado » et « Unha e Carne » dans la *Revista Brasileira de Poesia*. À l'époque, il appartient au Club de Poésie de São Paulo, fréquenté par des poètes et des critiques de la Génération de 45 (dont l'un des noms les plus connus est celui de João Cabral de Melo Neto). En 1950, il publie un livre de poèmes, *Carrossel*. En 1952, il fonde le Groupe Noigandres, avec Augusto de Campos et Haroldo de Campos, à l'origine de cinq anthologies de poésie. En 1953, il achève ses études de Droit (Universidade de São Paulo- USP), il entreprend ensuite un voyage en Europe où il séjourne durant deux années et établit plusieurs contacts avec des intellectuels européens. Entre 1956 et 1957, il participe au lancement officiel de la Poésie Concrète lors de la 1ère exposition nationale d'Art Concret au MAM/SP et dans le hall du MEC/RJ. En 1958, il publie le *Plan-Pilote* pour la Poésie Concrète, synthèse théorique de son travail poétique, toujours en collaboration avec Augusto de Campos et Haroldo de Campos, dans le numéro 4 de *Noigandres*. Dans les décennies suivantes, il a traduit plusieurs ouvrages du français, anglais, russe. Il a été l'un des créateurs de la maison d'édition et de la revue *Invenção*, lancée en 1962 comme support de la Poésie concrète. En 1964, il lance le *Manifeste du Poème-Code ou Sémiotique*, avec Luiz Angelo Pinto. En 1965, avec Augusto de Campos et Haroldo de Campos, il publie *Théorie de la Poésie Concrète*. Il a été membre fondateur de l'Association Internationale de Sémiotique à Paris, en 1969. Entre 1980 et 1990 il a collaboré régulièrement au journal *A Folha de São Paulo* et a été professeur de sémiotique et de communication à la FAU/USP (Faculté d'Architecture- USP). En 1975, il participe de la création de l'Association Brésilienne de Sémiotique (ABS). En 1999, il part vers Curitiba (capitale de l'Etat du Paraná).

# Jude Stéfan, *[apoe]*

## *Disparates*

### *I*

à Carducci, 1891

en cette suite de Re-titres  
mon auguste carcasse dit  
Giosué Carducci  
à la gloire estompée  
l'augusta mia carcassa  
prosopopant Rome et sa  
carcasse de navire  
mes glorieuses ruines  
à vendre  
cette même carcasse  
qui tremblait  
squelette étendu  
usé jusqu'à l'os  
après carcans amoureux  
Levia Gravia  
Saluant tes 72 années

## *II*

à Beurard-Valdoye

ces chemins comme  
la Douve Trompette  
la Grande Proie  
le Saule Quentin  
le Buisson du Curé  
les Neuf  
les dix Chemins  
le Pas d'Ane  
l'Etournelle  
le Sol de Vêlu  
Chemin Perdu  
les Ruyots du Mont  
les Francs Alleux  
Derrière Frovent  
Chemin des Gros Bœufs  
l'Abîme  
la Mare pierreuse  
Cimetière britannique

### III

à M.D. 1930

M.D. pensant à vous souvent  
à qui Cypres dut de maître  
vous ayant dédié tel Lexique  
d'Amitié  
en ce poète « cherché à être »  
fort touché un soir de votre lecture  
à Beaubourg de Poème pour un Poète  
car nés de la même année en cette  
tranche fauchable des Octante  
fort marqué de votre venue un soir  
à Chaillot pour une Lecture Vous  
sachant peu sujet à flatterie mais  
pénétré de seul respect pour  
telle allure cavalière cette  
poésie quasi philosophale votre  
hauturière prestance et envergure  
« au-dessus de tout » hors d'envie  
je vous salue donc  
et votre Réserve  
à vos côtés ayant savamment éprouvé  
le « je n'aime que la supériorité »  
barrésien flatté de votre surgie  
à moto rue du Bac criant prénom  
ainsi que dans ces amitiés de lycée  
ou du Chemin

## IV

à K. Schwitters, 1919

ich liebe dir  
j'aime à Toi  
à ton corsage ôté à tes fesses  
qui marchent à tes mollets de  
rue précipités à ton sourire  
rouge vif à ton œil flou  
tes doigts de bagues à tes  
cheveux tirés dans nos rixes  
tes cris du peuple ton secret  
de pubis tes pas d'escalier  
tes sourcils d'herbe Anne  
ma fleur femme à tes pieds  
surpris sous la table à  
ton sommeil d'étrangeable  
tes bras qui la nuit suffoquent  
à ta main dégantée au Cinéma à  
tes pleurs sur mes genoux tes  
suis à Toi tiens à Toi  
ne T'aime pas

# V

à S.M.

morts et glacés  
avant brûlés  
entre chaud et froid  
de Charybde en Scylla  
monstre d'enfance à  
six têtes qui six  
marins avala entre  
naître et disparaître  
vous dévoreront les  
Nymphes (des yeux) vous  
rejeteront (à la rue)  
Jeunes Mariées  
Chloris ou Chlitoris ces  
Nymphes que je veux dénier

## VI

à Arthur, 1874

Oh Saisons  
rousse automne  
noirs hivers  
printemps cru  
été d'édén  
Elles vous roulent  
Semailles et Stations  
Vous déroulent leur vaine course  
à la sortie des limbes  
rampants à nouveau les vomirons  
aux bords de l'horrible  
manège qui tourne à vide  
comme église tombeau de son dieu

# Jean Daive, *[apoe]*

## *La baignade du secret*

— Je vous aime. Et vous ?  
— Je ne le sais pas moi-même.

Plus personne  
qu'une inconnue  
porte au visage  
cette poussière de tapis sales.

Entre deux livres  
Babylone enfant de ma tête  
dresse son jambage  
à partir de  
                  ma bouche.

Son d'une cloche  
annonce un portique  
                                  c'est-à-dire  
tout perdre du corps.

Un homme –  
                  l'Ami  
en sanglots  
crie que c'est la fin et  
qu'il est perdu.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Il sort de la maison.

Il est dehors  
dans le jardin.

Il regarde la lune.

C'est de l'eau qui tombe de nos yeux  
au pied des arbres  
                  là où ensemble nous mangeons  
des cerises



l'après-midi deux par deux ou par quatre  
cinq six sept.

L'eau promise  
par-dessus les toits  
versée à verse coule.

Les dernières prairies flottent  
piquées de coquelicots  
près des nuages.

Qui je suis  
n'est pas une question. Aujourd'hui.

Qui je suis ni d'où je viens  
ni où je vais.

Je suis dehors.  
Je regarde la lune  
pour plonger dans la séparation.

Même en ouvrant la bouche  
je ne pousse aucune plainte.

J'ai une lettre en moins.  
Quelle est la question ?

Brisée de celle qui se brise  
car elle est brisée et elle se brise  
devant moi –  
l'inconnue

poussière de tapis sales  
comme tout perdre du corps

la question de ma tête –

si je nègre café vient à naître  
du genou même si je nain jaune si je  
femme toujours malpropre si je douce lumière  
si je recommencée-mandarinée si  
je porte-à-faux si je petite fille  
bonbon si je hors d'aplomb religieux  
si je main gauche pour oreilles tranchées si je  
sauve-qui-peut si je tu

brisée de brisée  
si je tu de brisée

rien ne cède  
à la question qu'un souffle  
AIMER, AIMER ENCORE  
se destine à la ligature.

Comment ?

D'abord praticien de la sangle  
puis de la cordelette puis de l'ombilic

je sacrifie – et ce qui existe  
n'existe pas.

Reste une respiration nasale.

Ecriture d'une boucherie  
je corrige  
d'une charcuterie plutôt que d'un équarrissage  
au soleil

sans jamais perdre le sacrifice.

Vérité change. Vérité ne change pas. Décision change.  
Chaque bonheur cache un nuage.  
Quelles sont les raisons de la quitter ? Quelles  
sont les raisons de la garder ?  
Quelles sont les raisons de l'aimer ? De ne pas fuir ?  
De ne pas poursuivre ?  
Quels sont les arguments de continuer ?  
Difficile de la revoir. Difficile de lui parler.  
Impossible de ne pas la voir. Comment renoncer ?  
Comment lui échapper ? Comment revenir ? Comment la perdre ?  
Comment y retourner ?  
Hésitations s'appellent lenteur de  
l'escargot amoureux.

Je brûle l'enfant de ma tête  
celui qui nage  
dans mon bain  
et le partage

pour garder blessure (refrain)  
d'amour.

Travées sont vides.  
Rochers sont vides.

Un dieu n'est pas plus fatigué

ni coupable  
près de l'étang évacué.

Il y a l'horizon des fumées  
et là-bas le fantôme  
bientôt l'abîme qui aboie  
un peu avant l'aube.

Des serviettes font une berge.

Les eaux rouges j'imagine la frontière  
et l'exécution. Elle vient.

Parce qu'une insurrection  
dépose une obésité marine

les moules de la rivière  
poussent géantes  
d'eau douce  
douanières et évangéliques

elles chantent  
                  une Passion  
                  au moment de la  
                  rencontre avec l'Insulte.

Une étoile  
s'est construite en moi  
pour l'infini.  
Comment se recouvre-t-elle  
de pansements hémostatiques  
translucides  
et tachés de sang  
pour l'infini

d'un rouge d'oursin de crevette  
de carpe  
de traumatisme génésique ?

Il fait orageux. Il ne fait pas noir.

Les pavots changent l'Histoire.

Je ne quitte pas la lune des yeux.

Comment écrire f.i.l.s. avec ce pluriel  
apparent  
et ne pas

vocalement  
prononcer la lettre finale  
qui siffle ?

Tu es les fils tu es les fil(s).

Tous les fils tous les fil(s)  
ne veulent pas siffler.

Tuer est presque  
toujours  
vivre à genoux

je ne dis pas peindre

ni travailler au plus près du sol.

Je précise –

l'arbre est rouge  
parce qu'il n'est pas  
éclairé.

Yvan Mignot, [Khleb]

VÉLIMIR

KHLEBNIKOV

ANNÉES VINGT

De Vélimir Khlebnikov (né en 1885 dans la steppe kalmouke), je dirai peu, non par passion d'encre avare, mais parce qu'un certain nombre de revues, à commencer par *Action poétique* (Khlebnikov/Mandelstam, N° 63 de septembre 1975 et quelques autres numéros) l'ont amplement présenté. Qu'on lise aussi, ou relise, *Banana Split* et *IF*. *Europe* lui a consacré un numéro en octobre 2010.

Les quelques poèmes ici offerts sont parmi ceux de la faim et de la fin. Ils sont le regard iranien, celui de Bakou et du Caucase.

Le 7 novembre 1921, c'est le quatrième anniversaire de la révolution d'octobre. Deux courts poèmes ce jour-là : l'un narrant le retour du corps et de la voix

*ma barbe de soie*

*couvrait mon cou*

l'autre concluant abruptement

*le vent de l'automne d'or*

*m'a dispersé à tous vents*

ce n'est pas seulement le sujet et ses cendres qui ont été dispersés, mais les feuilles d'avenir poussées à l'automne 17.

Alors que tout le cours de la Volga est encore étranglé par la famine, Khlebnikov, l'enfant du Sud, privé de jambes, meurt le 28 juin 1922.

## CHANT D'IRAN

Ainsi par la rivière par l'Iran  
par ses courants verts  
par ses pilotis profonds  
près de l'eau douce  
vont deux hurluberlus  
ils tirent des sandres  
Ils visent les poissons au front  
halte-là petit gars stop !  
Ils vont ils parlent  
Je le crois ma mémoire ne mentira pas  
Ils cuisent ils cuisinent une soupe de poissons  
« Ha c'est pas une vie c'est du fer blanc ! »  
Dans le ciel un avion passe  
frère hardi du nuage  
Où est la nappe magique  
la femme de l'aéroplane ?  
Serait-elle par hasard en retard ?  
Serait-elle engloutie dans une oubliette ?  
Je crois aux contes par avance :  
conte avant – deviendra réalité  
Mais quand mon tour viendra  
ma viande aura tourné poussière  
Et quand la foule jubilante fera  
défiler en masse les étendards  
je me réveillerai piétiné en terre  
mon crâne poussiéreux plein de nostalgie  
Ou alors je jetterai tous mes  
droits dans le poêle de l'avenir ?  
Holà plus noire herbe des prés !  
Empierre-toi à jamais rivière !

29 mai 1921

## LE FUMEUR DE CHIRA

Là où le travail avec pour lunettes un mur vide  
était penché sur la leçon de demain  
- replis des rues transparentes -  
pour que se lisent grand'ouvertes les vérités du travail  
pleines de récits  
disant les ombres et les bouges  
où comme une détonation solitaire – montent des gémissements  
qui ont réussi à ôter au dormeur  
la raison du monde diurne  
Lèvres desséchées jusqu'à plus sec  
il aspire le miel doux  
Avec le poison en guise de bâton  
il va vers la rive des rêves endormis  
Soudainement le sanctuaire du feu  
le tintement du marteau sur le fer mou et rouge –  
tout a disparu seule la cuirasse des visions de rêve  
a armé la raison sobre  
Ces steppes où ne poussent que des chaînes  
la voix de la rue vespérale et enchanteresse  
les fleurs des mots récents qui dès hier s'étaient fanées  
et vous prophètes de la vanité  
bruits marins des soucis diurnes –  
tout est oublié dans la fumée d'une douce pensée  
le travail est emporté vers les rêves bien-aimés...  
Mais le prisonnier des chaînes de fer de la fumée  
cloué au petit nuage des désirs  
par la route du sommeil va là-bas  
où le paradis enfumé appelait le raïa\* à entrer au paradis  
où à la place du peuple des adams – il y a Adam  
Le matin viendra Dans la fente de la nuit l'aube brillera –  
il est redevenu l'esclave retournant aux travaux  
Mais la rive antérieure à nouveau l'attire  
en dette envers les chaînes de fer longtemps  
il est une barque avec autour une Volga de fumée nocturne

19 juin 1921

\* Raïa : non musulman.

La mer chantait «Mémoire éternelle»  
 aux chiens pourris aux silures morts  
 Les vagues cognaient reconnaient le rivage marin  
 Aux chiens aux voyants aux prophètes  
 la mer bruissante offre un repas  
 La table est couverte d'une nappe  
 L'une après l'autre roulaient les vagues  
 les lames couraient sur le rivage à la pente douce  
 Un trou blanc à la place de l'œil un kutum mort \*  
 avec ses grosses écailles sèches blanc sous la canicule  
 reposait près de moi  
 Tout près flambait le feu d'un pêcheur  
 invitant les vagabonds à griller sur son feu  
 les harengs morts venus des richesses sableuses  
 et les laitances de poissons crevés  
 Pour les chiens les visionnaires pour tous  
 la mer avait recouvert la table  
 d'une large nappe  
 Une tortue plongeait et tombait d'arrière en avant  
 Des femmes aux pieds nus lavaient le linge de leurs lointaines familles  
 elles lavaient le linge elles avaient tapissé tout le rivage  
 avec les nattes de leurs maris gras  
 La mer sacrée donnait au linge rémission de ses péchés  
 Un garçon m'a crié : « L'urus...  
 le derviche russe... le Gol-mollah...»  
 J'étais d'accord j'étais couché sur le sable Tout m'était égal  
 Les femmes aux pieds nus en linge blanc mouillé  
 étaient inclinées sur la mer  
 La mer avec son humidité sacrée  
 donnait au linge rémission de ses péchés  
 Le rivage était comme une confession comme un confessionnal  
 La mer cette grande sans-dieu  
 lançait du poisson mort  
 contre l'icône solaire qui tremblait sur les vagues  
 Et dans la barbe de ses longs rayons  
 un sandre pourri se balançait  
 Drôle d'engeance ! aurait pu entrer comme une bûche  
 dans le four pensant de l'homme  
 et allumer son esprit de nouvelles pensées  
 sa pensée - d'une nouvelle raison  
 Tu vois - affamé tout courbé il erre  
 Un poêle vivant privé de bois marche le long du rivage

*automne 1921*

\* Kutum : poisson de la Caspienne (famille des carpes, environ 50 cm, pesant jusqu'à 4 kilos).  
 Très apprécié dans le Nord de l'Iran, au Gilan et au Mazadaran).



Aujourd'hui je suis l'hôte de la mer  
La nappe de sable est large  
J'ai trouvé des laitances  
rejetées par la mer  
un petit hareng  
je l'ai grillé sur un feu brûlant de jour  
Comme c'est bon C'est pire invité chez les humains

*automne 1921*

Tu es mécontente de moi  
je suis mécontent de toi  
Tu verses pour les vendre des verstes  
d'écume venue d'un panier bariolé

Pilotis et pilotis sur des constructions  
sur pilotis ivre git  
une menace qui étincelle dans les mystères  
comme les épis des champs dans l'obscurité

*1921*

Odeur de nuit – ces étoiles  
tu les inspires dans tes narines violentes  
où l'eau s'est couchée sur des clous  
agitant le murmure avec de l'écume  
tu passeras coiffé d'un turban vert  
en foin séché  
mon maître calciné  
noir comme une bûche dans le feu  
Et un autre viendra à ta rencontre  
il est fatigué comme tout l'Orient  
et dans sa main je remarquerai  
la fleur rouge qu'il a cueillie

*1921*

Pour oreiller une pierre  
une ronce pour rideau  
le drap du ressac de la mer  
et les rangées d'étoiles pour couverture de nuit !  
Bruis ronge le mutisme  
comme un os jeté  
bête de la mer  
Ô nouvelle pierre d'obscurité derrière la nuée

*1921*

## UNE NUIT EN PERSE

Rivage marin  
Ciel Étoiles Je suis tranquille Couché  
Mon oreiller n'est pas une pierre pas des plumes –  
la botte trouée d'un marin  
Samarodov \* les portait quand en ces jours rouges  
sur la mer il a déclenché l'insurrection  
et emmené les bateaux des Blancs à Krasnovodsk  
dans les eaux rouges  
L'obscurité arrive Elle est là  
« Camarade viens m'aider ! » -  
un Iranien m'appelle il est noir il est de fonte  
de par terre il soulève du bois mort  
J'ai resserré ma ceinture  
et l'ai aidé à charger  
« Saul ! » (« merci » en russe)  
Il a disparu dans l'obscurité  
Son nom Mehdi  
Mehdi ?  
Un scarabée qui volait droit depuis la mer  
noire et bruyante  
dans ma direction  
fit deux cercles au-dessus de ma tête  
replia ses ailes se posa sur mes cheveux  
Il se taisait tranquille puis  
il s'est mis à crisser  
distinctement il a dit un mot familier  
dans une langue que tous deux comprenions  
il a dit ferme et caressant son mot  
C'est suffisant ! Nous nous sommes l'un l'autre compris !  
Le sombre pacte de la nuit  
est signé par le crissement du scarabée  
Levant ses ailes comme des voiles  
le scarabée s'est envolé  
La mer a effacé le crissement et le baiser sur le sable  
Cela a été !  
C'est vrai absolument !

*automne 1921*

\* Boris Samorodov-Kropotov (1897-1942). Marin, peintre. L'événement relaté par Khlebnkov a eu lieu le 22 mars 1920. Krasnovodsk : port côté Turkestan (textuellement : « eaux rouges »).

\*\* Mehdi : le Messie musulman.

## TOI ET MOI

- Arrêtez-vous les filles attendez !  
Voyez-ça ! damoiselles ! sur l'arbre  
comme des déraisonnés ils s'embrassent regardez !  
ô les filles ô nos mères voyez-ça !  
Oh Véra mais qu'est-ce que t'as ?  
T'as perdu l'esprit ?  
Pour toi la terre elle est dans les airs ?  
Cachez-vous donc dans une caverne !  
C'est quoi une chasse aux baisers dans les arbres ?  
Ô les filles olala !  
Ô toi mon porche mon cher porche  
c'est plus printemps dans un merisier ! –  
Les tiges oscillaient souplement  
la fille a sauté honteuse  
a disparu au milieu des pommiers  
La fumée du printemps comme une étoile de fer  
lui envoyait des signes espiègles  
Brille comme une fiancée en résille blanche  
mon merisier !  
Tu frémissais mon merisier !  
Les bourdons bourdonnent Une abeille vole  
Une abeille vole au-delà des ciels  
Et le sifflement bourdonnant de mille dards  
entourait comme une cathédrale lumineuse  
les icônes de fleurs du printemps  
Ils bourdonnent comme l'orage à minuit  
ils pendent comme les yeux de dieu  
les repas de miel de l'abeille  
cherchaient dans l'air une victoire  
Ceci n'est pas mensonge ceci est vérité !  
Sur l'embarcadère aérien je pleurais  
Un scarabée sciait la fleur du printemps  
moi je versais des larmes douces  
Vous n'êtes pas oiseaux vous n'êtes pas animaux vous !  
Jusqu'à ses feuilles qui s'étaient éparpillées  
en flammes enfeuillées de miel  
tout l'arbre flambait  
Joyeuse route aux yeux  
volés dans la famille de dieu !  
Fais-toi plus noir trou de la caverne  
ce n'est pas la Madone c'est un crâne !  
Le faîte de l'arbre oscille  
ici ils ne se montrent pas les humains  
colonnes vertébrales des chaînes apprises  
Autour d'elle la gelée tremblante  
des beaux pétales blancs

Elle s'agrippe aux tiges  
 elle attend quelqu'un dans le ciel  
 sirène des tiges – un coup de feu précis –  
 elle va tomber maintenant sur la terre  
 Comme un oiseau sauvage  
 ou une fillette d'une rue de village  
 sa petite chemise est toute d'azur  
 elle promène ses yeux noirs  
 comme une paire de volupté tirée des dictionnaires  
 elle marche sur les tiges comme sur une mer  
 Elle est debout elle attend  
 son regard appelle le jeune homme  
 Sur une tige noire et tremblante  
 elle est seule entre les branches  
 ventre noir hâlé nue  
 elle glisse en chemise azur et bas de robe  
 Comme une esclave elle s'est livrée à la volonté azurée  
 dans la fenêtre du merisier arbre-fiancée du verger  
 elle va jambes nues  
 la sirène de l'air effrayant  
 soudain les bouvreuils qui passaient  
 Les filles riaient bruyamment  
 elles se sont précipitées pour creuser la terre  
 Qu'avaient-elles à faire ? nous n'avons pas éprouvé  
 comment peut-on vivre d'une vie d'oiseau  
 Par son miel la fumée du printemps appelle  
 humains et abeilles à aller en troupeaux  
 voler vers ici comme dans une maison blanche  
 Sur le corps bai couleur d'argile  
 une chemise azur flambait  
 Le *Vé* des tiges était sonore  
 Ô promenade insensée !  
 Espiègle il donnait du miel à manger  
 Pour quoi à quel titre à quelle fin ?  
 Á quel titre les mœurs ? la liqueur de framboise ? les gueux ?  
 Sous un feu brûlant  
 la chemise azur cuisait  
 Son ventre noir dans l'intervalle  
 Les premiers pas sont si angoissants  
 Debout en bas le jeune homme  
 irradiait une joie lumineuse  
 il avait écrit sa prière dans ses yeux  
 il ne savait pas qu'il allait tomber dans le lac  
 de la chair virginale  
 La racine des seins tremblait aussi  
 - Tu parles d'un endroit pour s'embrasser !  
 mais la fille n'est pas une mauvaise poupée !

*septembre-décembre 1921*

Et la putain des rues planes des mots  
la traînée des harmonies  
avec le gouvernement de ses yeux noirs  
est arrivée a surgi : « Notre Majesté est là ! »  
Comme l'incendie de l'âme des hercules  
ses cils chantent en plein vol

1921

C'est agréable quand un grand peuple  
vous tire votre mouchoir de la poche  
vous vous cherchez des yeux celui  
qui ferait un reproche au petit voleur

1921

Morbeau sauvage morbeau sauvage  
où es-tu où es-tu ?  
Comme un corbeau comme un corbeau  
tes ailes sont couvertes d'enténébre

1921

Siècle encadavre-toi !  
encadavérique-toi et encercueille-toi  
Volez autreciels !  
Enchaumine-toi  
enrire-toi  
endésire-toi  
en champs endésirables  
De la serviture  
les delaservitures  
sont parties  
je m'enmarchise  
marchiciels  
Encervelle-toi  
morbeau

1921

L'aiguille habile de la couturière  
doit faire les points sacrés  
pour protéger la poitrine du Régimentliberté  
des hordes typhus d'Attila

1921

Avec les crocs des pestes je démonterai le vieil édifice des peuples  
avec l'encre des maladies je corrigerai le manuscrit la feuille humaine du  
manuscrit  
avec les hameçons des pestes après l'incendie je choisirai les poutres et  
les pilotis des peuples  
pour la nouvelle charpente d'une nouvelle isba  
Avec la scie fine de la phtisie je façonnerai un nouveau bâtiment  
je scierai un nouveau peuple avec la scie grossière du typhus  
J'arracherai les clous des murs pour que se défasse le Je le grand Je  
qui tantôt prend pour bague ce soleil vôtre  
tantôt regarde à travers le verre des larmes d'un petit chien

1921

L'air est fendu en tiges noires  
comme une vieille vitre  
Priez la Madone de l'automne !  
Les fenêtres de la chapelle de l'automne  
brisées par la course d'une balle font la grimace  
L'arbre brûlait comme un lumignon dans l'air d'or  
Il ploie s'incline  
Le briquet de l'automne furieusement  
a fait jaillir les jours d'or  
Te Deum de la forêt D'un coup tous  
les parfums d'or sont tombés  
Les arbres sont tendus comme des rateaux  
pour ramasser des brassées de foin solaire  
L'arbre de l'automne ressemble sonorement  
au tracé des voies des chemins de fer de Russie  
Le vent de l'automne d'or  
m'a dispersé à tout vent

7 novembre 1921

## SS II 294

En cette année où les jeunes filles  
pour la première fois m'ont appelé vieillard  
et m'ont dit « grand-père » à haute voix me méprisant  
moi offensé dans mon corps par ce plat absolument pas présenté  
avec honte mais non mangé  
par les mains des longues nuits  
dans les guérissures de la santé  
dans ce ruisseau de narzan \*  
j'ai lavé mon corps  
je suis devenu robuste j'ai retrouvé mes forces  
je me suis rassemblé en un  
Les veines sont apparues sur ma main  
ma poitrine est devenue plus large  
ma barbe de soie  
couvrait mon cou

*7 novembre 1921 « 5 monts »*

Jeunes filles elles qui marchent  
avec les bottes de leurs yeux noirs  
sur les fleurs de mon cœur  
Jeunes filles qui ont baissé leurs lances  
sur les lacs de leurs cils  
Jeunes filles qui se lavent les jambes  
dans le lac de mes mots

1921

\* Narzan : ici, les thermes de Kislovodsk. « 5 monts » traduit textuellement Piatigorsk, la ville d'eau où Lermontov a été assassiné en duel (1841).

## À LA BEAUTÉ DES JEUNES FILLES

Ô si vos yeux  
brillaient comme la tige d'une botte  
Ô si votre bouche était chantante  
comme la vache appelant son veau  
Ô si dans vos tresses  
on pouvait se pendre  
et que le cou ne ploie pas...

1921

Vieux chiffons de cheveux    cruels  
Labour noir – front  
Souches brûlées sur le marais - lèvres  
Pis d'une chèvre sauvage – barbe  
Corde marine – moustache  
Fille-des-neiges avec un balai noir – dents  
Yeux bleus des nuits sans sommeil  
comme des trous dans une vieille couverture

1921



# Hans Thill, [apoe]

## *La chair chaude des mots* (Keuno)

et la froide de l'écriture. Saisis la voix  
à ses gambettes contrains la dans les lignes. Prends  
dans sa gueule de chien et écoute le cœur  
frapper sous une peau.

Vois l'œil de l'écriture. Lis les lettres  
sur le dos des acariens qui la nuit  
quittent les touches. Cherche à tâtons les mots  
dans la voix. Contrains les mots

dans la voix. Respire. Avale le grain de la voix. Respire.  
Lance les semences des gambettes des mots.  
Sens le métal froid de leur peau. Bois  
l'écriture écoulée etc.

*Lance la jambe de l'écriture* le chien doit nager  
après. Laisse aussi nager la voix.  
Caresse son pelage quand elle s'ébroue sur la rive. Vois  
les mots dans les bateaux faire signe

suant dans leurs T-shirts de couleurs. Ecoute la voix  
un klaxon dans le brouillard. Lis les lettres chaudes  
sur les T-shirts des japonaises. La chair  
froide des mots. Attrape

les jambes de l'eau dans le fleuve. Secours les suicidés  
dans le courant. Ecoute la voix de mars qui comme un  
vent accompagne le fleuve. Ecoute le vent qui  
comme un chien accompagne le fleuve etc.

*Saisis mars* à ses pattes. Sens l'œil du fleuve comme prisonnier des gouttes d'eau. Contrains l'écriture dans l'œil le stylet dans les pattes. Cours au dessus du fleuve

comme l'œil au dessus de l'écriture. Ecoute la voix enrouée du brouillard. Prends la bouteille dans laquelle repose l'œil de l'eau. Bois le brouillard comme voix du fleuve. Ecoute le glapissement du brouillard etc.

*Presse le brouillard* hors du chien. Nomme le chien un novembre sec. Cherche à tâtons le neuf dans le sac à dos du mois de novembre. Compte les gambettes du brouillard.

Lance les semences des jambes de l'ombre. Ecoute la voix boiteuse des mois abîmés par la guerre. Sens la chair chaude des novembres révolutionnaires métal froid des hivers à raves etc.

*Arrache* les racines der arbres au bord du fleuve. Prends l'écorce des barricades. Sens les lambeaux lis la voix de l'essence. Tranche les raves de la chair chaude. Graisse la guillotine.

Lis les voix des sans - chemise. Saisis la jambe du drapeau. Ecoute le vent dans lequel il flotte battre sous une peau. Contrains tes mots dans le vent. Pousse le vent

dans ton accordéon. Mets le cliquetis sur le clavier. Plante ton index dans le soleil de la révolution. Saisis sa jupe en tissu de fanfare. Saisis le fer-blanc

comme chair chaude des mots. Laisse le fondre sous ta langue comme un écu. Saisis le fer-blanc comme voix du métal. Contrains le métal dans la chair chaude des mots etc.

*La boue froide* de février. Contrains la neige  
dans les lignes de raves. Sens monter la fièvre  
du fleuve de novembre. Donne un nom  
à la boue et fais t'en

un chien. Saisis une jambe du janvier à double visage.  
Lave la neige dans la boue du commencement.  
Sens la rouille de la voix le matin.  
Sens le pouls de

La neige quand elle lignifie. Plante le bouleau en mai.  
Nomme-le chêne. Ecoute le bêgaiement du vent.  
Plante le chien sous le chêne etc.

*Place la forêt du lundi* dans la boue. Contrains les  
machines à travers la forêt. Ecoute la voix  
de la forêt et la voix des  
machines. Sens le métal

de la lame qui écrit juillet dans l'écorce. Bricole  
un logement dans l'échafaud. Vois les taches  
de l'écriture courir en haut du bouleau. Saisis  
les lichens dans leur fuite vers le bas.

Contrains la dent froide du chien dans la chair de juillet. Tends  
ta main aux doigts du soleil. Nomme les Johannes  
quand le fleuve change de direction. Nomme  
les bateaux Marina fièvre de juillet etc.

*Saisis les sept gambettes* des troncs qui sont emportés  
vers la Hollande. Compte juillet comme septembre. Presse l'accord  
de septième des cordes de l'accordéon.  
Apprends à te balancer comme les sept Souabes

en mai. Contrains la voix du chien en septembre.  
Appelle les Souabes hors des maisons. Nomme  
le bouleau stylet dans leurs mains de pourfendeurs.  
Sens la jambe froide de l'ombre

qui arrive avec décembre. Ecoute le bêgaiement  
du vent comme il siffle dans  
les brèches. Extrais le zéro du  
système décimal etc.

*Colle les mouches* sur la chair chaude de la page. Sens les gambettes du vent. Contrains Lothar à travers la forêt comme un Souabe. Ecoute le cœur enrôlé du vent.

Prends le froid dix et son zéro dans ta maison de pierre. Sens les douze dents de la ville. Suis les avec les doigts de ton clavier. Contrains la puanteur de la ville dans ta voix

qui est un fleuve. Vois le pelage de la ville un T-Shirt coloré. Laisse le chien affamé sur la pelouse. Lis la rouille de la fourrure du renard. Lis les déchets de l'écriture elle se délabre.

Ecoute la respiration des chemins. Prends la comme un sac sur ton dos. Sens la jupe de la révolution etc.

*Presse le mot* hors de la gueule du chien. Monte sur les épaules de l'écriture qui est un géant. Monte sur la pierre de l'écriture. Sens sous tes pieds les nuques

des suicidés qui en mars défilent au fond du fleuve. Bois l'œil de la voix. Bois l'équerre et le niveau à bulle. Chante l'ode funèbre maçonnique à mi-voix. Chante Egalité etc.

*La chair chaude* des bords et des lichens qui coulent devant tes yeux. Arrache les ailes de l'écriture. Pose ton oreille de chien contre son air contre le mal qui est dans l'air. Aide les poissons

dans le fleuve de l'écriture. Chante le pont au dessus de leur dos. Saisis les gambettes du pont au dessus des dents de l'écriture. Essuie les amibes de l'écriture sur la surface blanche etc.

*Sépare les mots plats* avec un poinçon. Vois les ailes de leurs organes internes. Laisse courir les mots se transformer en chrysalide comme des amibes. Mets le chien

sur leur trace. Déchire la trace de neige du papier  
au dixième mois. Sens les dix dents de  
l'alphabet et leurs pointes. Contrains la  
une côte des lettres

dans la neige. Poursuis la voix bottée dans la neige.  
Bois le fleuve jusqu'à ce que les poissons aboient à l'aide. Lis  
les mots dans les gueules des chiens.  
Plante une forêt ailée etc.

*Traduit de l'allemand par Michèle Métail*

*Le cycle "La chair chaude des mots" fait partie du recueil "Musée de l'impatience" publié en 2010 par les éditions Wunderhorn.*

*Hans Thill, né en 1954 à Baden-Baden, vit à Heidelberg. Poète et traducteur du français (Apollinaire, Soupault, Djébar, Meddeb ...), il a publié plusieurs recueils, dont "Kühle Religionen" en 2003, couronné par le prix Peter Huchel. En collaboration avec Michael Braun il est aussi le compilateur de plusieurs anthologies poétiques. Il dirige les rencontres "Poesie der Nachbarn, Dichter übersetzen Dichter" (Poésie des voisins, des poètes traduisent des poètes). Il participe au Forum-Internet [www.der-goldene-fisch.de](http://www.der-goldene-fisch.de)*

# Claire Lajus, *[apoe]*

## À propos d'Özdemir İnce

**Özdemir İnce**, poète, essayiste et chroniqueur, est né à Mersin en Turquie en 1936. Après des études classiques, il devient professeur de français dans l'enseignement secondaire (1960-1969); scénariste de télévision, directeur de rédaction et de planification, puis conseiller auprès de la Direction Générale de la Radio-Télévision de Turquie (1969 – 1982); directeur littéraire et éditeur des Éditions Can (1989-1995) et des Éditions Telos (1995-2000) à İstanbul; actuellement chroniqueur du quotidien *Hürriyet* d'İstanbul. Il a publié 24 recueils de poésie et 21 livres d'essai-critique.

Ses poèmes et ses essais ont été traduits dans une vingtaine de langue dont sept recueils de poèmes parus en français, grec, bulgare et macédonien.

En français on peut lire **Poèmes** (Ed. Saint-Germain-des-Prés, 1982), **On meurt à moins** (Le Cherche-Midi, 1993) et **Mani est vivant** (Al Manar, 2005, Prix Max Jacob) et **“Le Tyran et le Poète”** ( Le Temps des Cerises, 2009).

Il a traduit en turc Aloysius Bertrand, Lautréamont, Rimbaud, Cavafis, Sféris, Ritsos, Alain Bosquet, Adonis et Abdellatif Laabi.

# ÖZDEMİR İNCE, *DES TRAVAUX DE NOTRE CHER ÖMER KALEŞİ*

## *I. (Le Drame des Enfants des Balkans, 1995)*

Le rouge est l'arrêt noir du blanc  
ou bien est avant d'être jaune  
l'histoire que je vous raconterai :

Que précède le blanc en ce monde périssable,  
est-ce l'état blanc du noir ?

Voilà, cela se trouve dans l'histoire que je vous raconterai.

Ou bien est-ce la marche du blanc vers le noir,  
ou bien la marche noire du blanc ?

Voilà, cela se trouve dans l'histoire que je raconterai.

Peut-être est-ce la marche noire du blanc,  
dans ce cas qu'est-ce qui est plus noir que le sombre noir ?

Peut-être aussi d'un blanc plus sombre et noir que le noir  
est l'histoire que chaque nuit je vous raconterai.

## II. (*Le Petit Chaperon Rouge*, 2007)

Je suis passé derrière l'image  
quarante jours quarante nuits dura le voyage.

J'ai regardé à droite vers Formose  
m'arrêtant sur le Rocher de Gibraltar  
j'ai regardé à gauche et sans élan  
j'ai parcouru l'étendue du monde :

Fourche en main un poète égrenait les blés,  
un peintre lisait l'avenir dans de l'eau.

Le monde tournait, les derviches  
sur une autre trajectoire ;  
c'était l'anniversaire  
du « Petit Chaperon Rouge ».

## III. (*Une Tête dans le Tronc d'Arbre d'Arago*, 2006)

D'une bogue de châtaigne sortit une fourmi  
dans un lieu plus loin que le lointain,  
elle salua l'ombre d'un écureuil.

« Prends soin, dit-elle, de tout ces environs  
ma tête restera là,  
je sais, la nostalgie est un mauvais métier. »

De toute façon une tête m'est inutile  
avant d'arriver à Nazareth  
en passant par la plaine de Tarse  
par les montagnes d'Antioche,

Moi, l'état futur du passé.

En tant que Moi je suis pressé :  
Un olivier m'attend  
dans un thorax valant le monde !



#### IV. (*Tête de Fillette*, 2007)

Je coudrai la cendre  
et je tisserai un kilim  
avec l'amour d'un visage triste.

Les gens me regarderont me verront.

Alors si moi je ne suis pas le fou dans ces parages  
alors qui le fou à part moi ?

Assis je contemplerai l'immensité faite d'eau :

Du puits puiseront l'eau les filles aux longues tresses.

#### V. (*Derviche*, 2004)

Un visage comme un aimant : Un lieu magnétique ;  
l'entortillement immédiat des regards  
entre les yeux et l'espace.

Verse la poussière de fer sur mon corps,  
s'il n'en sort pas un derviche  
ma parole je me tranche le poignet,

par Dieu si ce n'est pas assez je surenchéris,  
sur la table de jeux, sur le tapis vert  
une de mes vies.

Si j'étais derviche sans ailes ni pieds,  
si je demandais à qui sont ces yeux  
au passé ou à l'avenir ?

## VI. (*peinture à l'huile sur toile, 41x33 cm, 2004*)

J'ai voulu me réveiller hors de la vie,  
ils m'ont dit que cela n'advient pas:  
« Au grand jamais tant qu'épine tu ne deviens ! »

Avec un tel départ difficile d'apprendre à mourir;  
est-ce l'immortalité, cela ne me correspond pas,  
depuis ma naissance de circonstance.

Je voudrais mourir mais si possible avec  
ma propre mort-façon de parler-,  
alors vous pourrez voir ma tête.

J'ai dormi mais d'un sommeil de somnambule.  
Ma tête n'est pas celle de Saint Jean,  
elle peut danser autant qu'elle veut Salomé.

Oui ou non,  
regardez mes ailes. Je plonge !  
Conformément au miracle.

## VII. (*Vendeur de Pommes, 2002*)

Et si j'étais bâtisseur de citadelle,  
si je me faisais construire une pyramide ?

Non, jamais de la vie !

Cela ne me correspond pas !

Si j'achetais les pommiers de Max Jacob,  
pommes à cidre,-si j'arrosais les champs-  
je les achèterai à ses cruels héritiers-.

Ensuite un parapluie en soie chinoise :  
pour que ne se mouille le monde blanc d'Ômer  
sous les pluies printanières de Paris.

## VIII. (*Berger, 1989*)

Au fond d'un gouffre déambule l'ombre du berger.

Sa pèlerine inhabitée dort  
derrière la chute d'eau ;

le berger est à mi-chemin du gouffre.

L'aigle des Balkans Ömer Kaleşi  
voit tout cela avec l'œil du cœur  
de tout là-haut,  
cherchant le serpent qui attaque le terrier du lapin.

Ömer Kaleşi est à mi-chemin du ciel.

En quête de graines d'harmonie à semer dans le gouffre.

## IX . (*Une Tête dans le Tronc d'Arbre d'Arago, 2006*)

Dans le tronc d'un marronnier  
sur le boulevard d'Arago à Paris  
la tête d'une femme sans corps.

(Croyez-le donc vous !)

Elle et moi-  
quand je dis « Moi ! », Ömer Kaleşi,  
nous sommes tout deux libres  
elle en se cachant,  
moi, en rêvant  
d'un corps neuf,

sans âge !

Corps, seins, jambes,  
une vallée humide  
et son ombre dissolvant la neige

dans les monts Taurus de Turquie.

*(18 Avril 2009- 8 Mai 2009,  
Paris, Luxembourg, Bruxelles, Istanbul, Gündoğan)*

# Martine Audet, *[apoe]*

## *DOS*

### *Extraits*

Je fleuris le nom des tombes,  
les petits pas sur le pavé  
des justes.

Est-ce une façon de dorer mes mensonges?  
d'avoir raison de ce qui espère?

Les arbres, parfois,  
couronnent mes efforts,  
jamais les oiseaux.

Des machineries attendent,  
les tables,  
les chats attendent  
et les joueurs de cartes  
sous le formol des néons.

La salle est grande  
- j'ai demandé à voir -.

Je donne des coups  
dans la lumière.

J'ai un faible  
pour le froissement des jours  
sur une feuille,  
pour la prolifération  
des refus.

Je prends des oiseaux  
encore chauds  
dans la cendre,

des masses de bonté  
pour ne pas mentir.

Tu colles ton front  
contre mon dos.

Je voudrais partir en fumée  
ou retracer tous les charniers du monde.

Je tousse  
pour cacher ma peine.

Je guette durant des jours  
le bruit des oiseaux.

Est-ce un chemin?

Le monde n'est pas  
à chaque instant.

Je nettoie les bois  
aux flancs des montagnes,  
la moitié d'un visage  
en plus du sang.

Pessoa,  
de temps à autre,  
ralentit l'espace.

Regarde-moi.

Le froid sort la langue  
autour des forêts.

Des escargots se forment  
à la disparition.

Qu'est-ce qu'un poème?

Quelqu'un s'est tu.

Quelqu'un n'est pas si grand  
pour la mort.

*Martine Audet est née, en 1961, à Montréal (Québec). Elle a publié plusieurs recueils de poésie depuis 1996 et un album pour enfants. Ses poèmes paraissent dans différents ouvrages collectifs du Québec et d'ailleurs. Derniers titres : Le ciel n'est qu'un détour à brûler et Je demande pardon à l'espèce qui brille (Les grands cimetières I et II) aux éditions de l'Hexagone et Des lames entières aux éditions du Braquet avec des gravures de François-Xavier Marange.*

# Quatre surréalistes grecs Constantin Kaïteris, [4SG]

Si le surréalisme a donné en Grèce quelques-uns des poètes les plus marquants de leur époque, il n'a pas pris la forme d'un groupe structuré ou d'un mouvement organisé autour d'une revue, d'un manifeste. Une des raisons en est la chronologie littéraire : le modernisme – incarné par Georges Séféris – apparaît au même moment que le surréalisme et donne lui-même lieu à débats ; cela fait déjà beaucoup d' « audaces » pour un monde culturel alors assez provincial. Les revues modernistes ouvriront d'ailleurs leurs pages aux poètes surréalistes et aux discussions *littéraires* sur le mouvement. Une grande partie de l'établissement journalistique et critique lui sera immédiatement très hostile, mais l'écriture surréaliste gagnera aussi très vite des lecteurs et des partisans. Dans les années 30, la situation politique n'était pas non plus favorable à l'apparition d'une subversion quelconque en dehors des livres. Coups d'état en série puis, en 1936, dictature fascisante de Metaxas à laquelle succédera l'occupation allemande. Ni manifeste donc, ni manifestation, ni engagement politique collectif.



Le point commun des trois premiers surréalistes affirmés, Embiricos – dont *Haut fourneau* sera au printemps 1935 la première pierre du surréalisme grec – Elytis et Engonopoulos, est non seulement de parler français et d'avoir lu les textes fondateurs, mais aussi d'avoir vécu en France et connu des membres du groupe français. Ce sera également le cas pour Nanos Valaoritis qui fréquentera Breton et le groupe surréaliste dans les années 50 à Paris.

La fin des années trente voit paraître une série de livres importants. *Orientations* d'Odysseus Elytis en 1940, *Amorgos* de Nikos Gatsos en 1943, *Bolivar* d'Engonopoulos en 1944, *Terre intérieure* d'Embiricos en 1945. Tirés à peu d'exemplaires au moment, difficile, de leur parution, ces livres seront constamment réédités, trouvant toujours de nouvelles générations de lecteurs.

Dans les décennies qui vont de la fin de la guerre civile à la dictature militaire de 1967, apparaissent de nouveaux écrivains se réclamant du surréalisme comme Kaknavatos, Sachtouris, Papaditsas, Valaoritis qui donnera enfin au surréalisme une revue : *Pali* (« A nouveau ») qui attirera non seulement de plus jeunes auteurs se réclamant du surréalisme ou influencés par lui comme Tasos Denegris, Eva Mylona, Dinos Siotis ou Lefteris Poullos mais aussi des écrivains influencés par la poésie beat, le formalisme ou centrés sur l'expérimentation linguistique. *Pali* disparaîtra avec l'arrivée de la dictature et le départ en exil de Nanos Valaoritis, mais celui-ci reprendra l'aventure dans les années 1990 avec la revue *Syntelia* et, dans les années 2000, avec la revue *Nea Syntelia*.

Nous présentons ici quatre poètes majeurs de la première et de la deuxième génération. Un choix s'est imposé. L'absence de poètes comme Gatsos, Sachtouris et surtout Elytis, qui a été déjà beaucoup traduit, ne préjuge pas de leur importance. Cela vaut aussi pour la présence sous-jacente de l'insaisissable Nikos Kalamaris, alias Nikitas Randos, alias M. Spieros, alias Nicolas Calas qui passe, à l'arrière plan, d'Athènes à Paris et de Paris à New York et retour.

# Andréas

## Embiricos, [4SG]

Né en 1901, il est à Paris entre 1926 et 1931. Il rencontre André Breton, fréquente Peret, Eluard, Ernst et Tanguy et fait par ailleurs une analyse puis une analyse didactique. Il sera tout à la fois le premier psychanalyste grec et l'introducteur du surréalisme en Grèce. En 1935, il organise à Athènes une conférence sur le surréalisme, une exposition de peintures et publie *Haut fourneau*, un ensemble de proses en partie automatiques qui provoque un scandale renforcé par le fait qu'il utilise – comme dans la plus grande partie de son œuvre – la langue puriste, langue de l'Etat, de la loi et de l'enseignement. D'emblée, son œuvre se place sous le signe de l'image surréaliste, d'Éros et de la toute puissance du désir. Sa forte personnalité et sa générosité humaine feront de lui le point de référence et le fédérateur de plusieurs générations de poètes. Avant sa mort en 1976, il publie trois livres (tous traduits en français) et des textes en revue. Mais il laisse derrière lui une œuvre inédite importante qui paraîtra peu à peu, la plus considérable étant un roman-océan en 100 chapitres, *Le Great Eastern*, une sorte de roman de Jules Verne entièrement et hautement érotisé.

En français : *Haut fourneau*, 1991. *Domaine intérieur*, 2001.  
*Argo ou le vol d'aérostat*, 1991. *Amour Amour*, 2007.

# LA PASSE DES HAUTS-PLATEAUX

à René Laforgue

Oiseaux dans l'air  
Rongeurs dans les poches du temps  
Chaque cœur bat dans sa poitrine  
Comme un marteau qui chante  
Contorsions de chats sauvages et de femmes amoureuses  
Sur l'herbe et le bord des rivières  
Aux bateaux cendrés.

Tout sur terre a besoin d'amour et de tendresse  
Toutes choses se ressemblent dans leur source la plus profonde  
Nos cellules sont visitées par les abeilles  
Nos rêves vivent dans nos esprits  
Et se baignent dans les rivières  
Avec les gens et avec les vaches.

Tout sur terre a besoin d'amour et de tendresse  
Nous sommes des branches avec des étoiles filantes  
Mêlées aux feuilles  
De l'avenue qui vient vers nous et dirige  
Les vifs complexes des kermesses  
A chaque tournant de la route forestière  
Avec les oiseaux multicolores et les hannetons  
Qui voletent dans les rires des enfants  
Avec les cigales qui savourent la chaleur  
Et mettent les pères en érection  
Et mettent les fils en érection  
Devant les cousines et les amies  
Dans les essaims des pulsations des voyageurs  
Désirs de garçons et désirs de filles  
Désirs d'hommes et désirs de femmes  
Hautes coupoles et cheminées touchant au ciel  
Font un triomphe au besoin d'amour  
Dans les villes et dans les champs  
Dans les forêts et les montagnes  
Parmi les buissons et les pierres  
Geysers d'éjaculations sans entraves  
Et fusées dont le temps n'altère pas l'élan  
Vivats et chants incompréhensibles  
Crient à pleins poumons le besoin d'amour  
Avec leurs boîtes béantes  
Avec leurs lèvres rouges humides  
Avec leurs paupières bleues ouvertes  
Vers le large et la Voie lactée  
Des seins et du sperme jaillissant.

## NERONE

Chacun disait ce qui lui passait par la tête.

Quelqu'un répétait sans cesse le mot « rangée ».

Un autre disait avec emphase :

« Ô, Athéniens ! »

Un troisième s'efforçait avec insistance de faire entendre sa phrase :

« Les pauvres portefaix et les gladiateurs se sont révoltés... Les pauvres portefaix et les gladiateurs se sont révoltés... »

Un groupe de gens déchaînés criait :

« Poplius Cornélius Scipion ! Scipion l'Africain ! »

Les licteurs se retournèrent et crièrent :

« Vos gueules ! »

« Merde ! » répliquèrent les gens.

Il s'ensuivit un gigantesque tumulte.

Il se passa alors tout à coup quelque chose qui stupéfia la foule qui occupait le Colisée depuis le matin.

Nue, les cheveux artistiquement tressés et décorés de jacinthes, debout sur un char tiré par douze vierges des provinces orientales, souriante et belle, l'impératrice Poppée fit son entrée dans l'arène. Ses lèvres et les pointes de ses seins étaient teintes avec du sang et des fleurs d'oranger faisaient des taches blanches dans sa toison pubienne.

Le peuple hurlait et beuglait.

De ma place, sur les gradins, je criais :

« Salut à toi, Poppée ! »

Au même instant, la porte des fauves s'ouvrit et un deuxième char, plus grand et plus lourd, surgit dans l'arène. Il était tiré par six lions de l'Atlas et de Lybie et c'était Néron, couronné de roses, serein et majestueux qui en tenait les rênes, au milieu des pleurs et des lamentations, au milieu des chrétiens brûlant dans l'arène.

La foule, enthousiasmée, poussait des cris et des vivats :

« Salut à toi Auguste ! Salut Imperator ! »

De ma place, toujours debout, je criais :

« Salut César ! Salut ennemi des chrétiens ! »

Alors, Néron se tourna vers moi et leva la main droite.

A ce moment, je faillis devenir fou. L'empereur Néron, c'était moi.

# ROMULUS ET REMUS

OU HOMMES NAVIGANT DANS LES BRAS MATERNELS

Le navire (un cargo à vapeur) fait route vers sa destination. Des vents moyens à forts rendent plus fraîche la température de ce voyage d'été.

Sur le pont, une femme assise sur un tabouret, un bébé dans les bras, rêve.

Installé sur une chaise longue, un passager sensible et perspicace regarde, en deçà du bastingage, la jeune femme au bébé et, tout en les gardant dans son champ visuel, il peut voir, au-delà de la rambarde, la surface écumante et agitée de vaguelettes de la mer.

Des dauphins luisants plongent et émergent de l'eau. Le navire est bercé par la mer, le bébé est bercé par le sein de sa mère. Le passager observe la mère et l'enfant et tantôt il s'inquiète, tantôt il se rassure.

L'horizon s'élève. L'horizon descend. Et tantôt il monte très haut et domine tout, tantôt il se cache (un instant) sous la ligne du pont. Le vent siffle dans la mâture et s'accorde au grincement du bois.

Le soleil brille.

La mère rêve.

Le bébé se met soudain à hurler et sa mère (une femme dolichocéphale) le soulève, se met à lui parler, mais sans arriver à le calmer.

Le passager observe la jeune femme et l'enfant et un espoir naît en lui... Il y a des seins comme des oranges. Il y a des seins qui ressemblent à des poires. Il y a des seins qui ressemblent à des espoirs.

Le nouveau né continue à hurler. Sa mère essaie en vain de le calmer.

L'espoir du passager grandit.

Le bébé hurle plus que jamais.

Finalement, sa mère se décide. Elle sort en hâte un sein et offre le mamelon. Avec un désir immodéré, il s'en saisit et le tête avec volupté.

Le passager se lève brusquement.

L'horizon monte.

L'horizon descend.

Dans la mer, les dauphins bondissent comme des éclairs.

Le bébé tête avec passion. La mère regarde l'enfant. Le vent chante et siffle. Avec une volupté indicible, le bébé tête.

Lentement, le passager s'approche de la jeune femme par derrière. Puis, d'un seul coup, il se penche par dessus son épaule et sort l'autre sein.

Un cri retentit. Personne ne l'entend. Le passager se penche encore davantage et prend ce sein dans sa bouche. Un deuxième cri retentit, mais l'homme continue.

Il n'y a pas d'autre plainte. Pourquoi y en aurait-il ? Le soleil brille. Les dauphins bondissent. La vague fait jaillir une écume de céruse humide. De quoi la jeune femme se plaindrait-elle ? Pourquoi protesterait-elle ? Trois être prennent du plaisir. Personne ne les voit.

La mère s'abandonne et soupire.

L'amour est si doux.

La vie est si belle.

# Nikos Engonopoulos, [4SG]

Poète et peintre surréaliste pour toujours. Tel fut Nikos Engonopoulos, né en 1911 et mort en 1985, d'éducation française et de culture grecque. Son premier recueil, *Défense de parler au conducteur*, déclenche en 1938 le même scandale que le *Haut-fourneau* d'Embiricos trois ans auparavant. Une sensibilité d'écorché vif, un goût pour les rebelles, l'absurde et l'amour sublime, un lyrisme sarcastique et un parfait sens du rythme lui donnent un ton unique. Son surréalisme a le parfum d'une Grèce balkanique qui le rend très différent de celui, égéen, d'Elytis. Un surréalisme qui, par ailleurs, écrit ou peint, possède un caractère théâtral qui n'est pas sans annoncer l'art de la performance.

En français : *Bolivar, un poème grec*, 1976. *Le retour des oiseaux*, 2010

## APATRIDE EXPULSÉ DE FORCE

Il se tenait debout, ses longs et beaux cheveux blonds flottant sur ses épaules, grand, superbe, coiffé d'un casque, nécrophile et aristotélien, tenant dans sa main droite le caducée du jeune Hermès, et ressemblait ainsi à la statue d'un dieu ancien. Chaque fois qu'il apparaissait sur une place, il y avait toujours à ses côtés une belle fille entièrement nue; une fille au corps doux et doré comme l'ambre, aux longs cheveux noirs descendant jusqu'à terre, avec le soleil et la lune dessinés sur les seins, la petite effigie d'un rossignol sur le sexe et deux ou trois roses rouges ingénieusement cousues à chaque genou. Chaque fois qu'il se montrait dans une ruelle, il y avait à ses côtés une fille assise, entièrement nue elle aussi mais blonde, avec un harmonica et une tête de boeuf. Sur la jetée du port, la fille était rousse, fière, avec une peau fine et blanche comme neige; son nom: Flûtiste, écrit à la peinture à l'huile de différentes couleurs sur divers endroits de son corps. Près d'un lac, la fille à la harpe. Près d'un bois, la fille à l'écharpe. La nuit, dans un cabaret: la fille superbe, hautaine et à moitié morte, portant une luxueuse toilette de soie verte, avec un éventail en forme de ravin ou de 7, dansant des danses endiablées et symboliques. Le jour, la fille et lui s'adonnaient à la lutte pour la vie. La nuit, ils s'adonnaient à la lutte pour l'amour. Il sortait un énorme coutelas et le lui plongeait dans la poitrine, puis il la traînait à terre. Il enfonçait lentement ses mains en elle (la fille était allongée sur le lit), et il sortait des rubans verts, rouges, jaunes, bleus, multicolores, pêle mêle, et il les levait bien haut, en un beau geste d'offrande. De ces pelotes sortaient des colombes qui prenaient leur vol: tout d'abord un peu hésitantes, apeurées, et ensuite, d'un coup, elles partaient droit vers le ciel. Et la barque. Il montait dans la barque, prenait les rames et, debout, se mettait à ramer avec énergie. La fille nue, oui, toujours nue, se tenait derrière lui, lui passant d'un air caressant ses beaux bras autour du cou.

## HYMNE A LA GLOIRE DES FEMMES QUE NOUS AIMONS

*Dans les peuples vraiment libres,  
les femmes sont libres et adorées.*  
SAINT-JUST

les femmes que nous aimons sont comme des roses  
elles viennent nous retrouver  
la nuit  
quand il pleut  
elles abolissent de leurs seins notre solitude  
elles pénètrent dans nos cheveux  
et les rendent beaux  
comme des larmes  
comme de lumineux rivages  
comme des roses

les femmes que nous aimons sont des cygnes  
et leurs parcs  
n'existent que dans nos coeurs  
leurs ailes sont  
des ailes d'ange  
leurs statues sont nos corps  
et les arbres des allées se sont elles-mêmes  
debout sur la pointe de leurs pieds  
légers  
elles s'approchent de nous  
et c'est comme si  
nous embrassaient  
sur les yeux  
des cygnes

les femmes que nous aimons sont des lacs  
dans leurs roseaux  
sifflent nos lèvres enflammées  
nos beaux oiseaux nagent dans leurs eaux  
et quand ils s'envolent  
les lacs  
- dans toute leur fierté -  
les reflètent  
et il y a sur leurs rives ces lyres blanches  
dont la musique étouffe en nous  
toute amertume  
et quand elles inondent notre être:  
joie  
et calme



les femmes que nous aimons  
sont des lacs  
les femmes que nous aimons sont comme des drapeaux  
elles flottent dans le désir des vents  
leurs longs cheveux  
brillent  
la nuit  
dans la chaleur de leurs paumes elles gardent  
notre vie  
leur doux ventre  
est la voûte céleste  
elles sont nos portes  
nos fenêtres  
les escadres  
nos étoiles vivent toujours auprès d'elles  
leurs couleurs sont  
les paroles mêmes de l'amour  
leurs lèvres  
sont le soleil et la lune  
et leur étoffe est le seul linceul  
qui nous convienne  
les femmes que nous aimons sont comme des drapeaux

les femmes que nous aimons sont des forêts  
chacun de leurs arbres est un message de la passion  
quand nos pas  
nous égarent  
dans ces forêts  
et que nous nous perdons  
c'est alors justement  
que nous nous retrouvons nous-mêmes  
et d'aussi loin que nous entendions venir les tempêtes  
ou que le vent nous apporte  
les musiques et les rumeurs  
de la fête  
ou les flûtes du danger  
rien ne peut plus nous effrayer  
puisque leurs feuillages épais  
sûrement nous protègent  
puisque les femmes que nous aimons sont des forêts

les femmes que nous aimons sont comme des ports  
(seule destination  
de nos beaux navires )  
leurs yeux sont les brise-lames  
leurs épaules le sémaphore  
de la joie  
leurs cuisses

des rangées d'amphores sur les jetées  
leurs pieds  
nos tendres phares  
- que les nostalgiques appellent Catherine -  
leurs vagues sont  
de sublimes caresses  
leurs sirènes ne nous trompent pas  
amicales  
elles ne font que  
nous montrer la route  
qui mène aux ports: ces femmes que nous aimons

les femmes que nous aimons sont de nature divine  
et quand nous les tenons  
serrées dans nos bras  
nous devenons nous aussi semblable à des dieux  
nous nous tenons dressés comme des tours farouches  
rien ne peut plus nous jeter bas  
elles  
nous entourent et nous retiennent  
de leurs mains blanches  
et les peuples  
et les nations  
viennent nous vénérer  
et proclament  
nos noms  
immortels à jamais  
parce que les femmes que nous aimons  
nous transmettent  
aussi  
leur nature  
divine

# Nanos Valaoritis, [4SG]

Né en 1921, parlant et écrivant en grec, en français et en anglais, c'est l'un des écrivains les plus originaux et les plus féconds de l'après-guerre. Auteur polymorphe transcendant tous les genres littéraires et les écritures, celui que Jacques Lacarrière a appelé un *troubladour* mêle insolite et insolence, humour et vertige. Il rencontre Breton dans le Paris des années 1950 et rentré en Grèce en 1960 il fonde la revue *Pali* puis s'exile à l'arrivée de la dictature en 1967. Il naviguera pendant plusieurs décennies entre les États-Unis, la France et la Grèce où il se fixe définitivement au début de ce siècle. Passeur de la modernité et animateur infatigable, il a groupé autour de lui et des revues qu'il a fondées plusieurs générations de poètes de l'avant-garde grecque.

En français : *Soleil, exécuteur d'une pensée verte*, 1999. *Mon certificat d'éternité*, 2001. *Anidéogramme*, 2007. *La boîte de Pandore*, 2008. *Paramythologie*, 2011.

# VÊTEMENTS SOUDÉS AU CHALUMEAU

à Raymond Roussel

Avec des trains qui chutent très lentement des ponts  
Et fondent comme des sucreries tombées dans l'eau  
Des aérostats prennent feu mais ne s'embrasent pas  
Les vents les entraînent et les englobent  
Visages jaunis sur les cartes de l'Asie  
Petites baigneuses qui plongent dans la mer  
Géants qui palpent de leurs doigts d'air  
La plaie d'une forêt vierge qui fait nuit  
Des filles instantanées dans leurs jupons  
Désirs devenus fous qui se ruent pour jouir d'elles  
Scènes d'horreur dans les rues du Pékin de 1880  
Scènes de paix et d'allégresse dans une vieille hacienda  
Du Mexique quand l'insurrection a triomphé  
Le dernier silence que l'homme ne troublera pas  
D'une pyramide magique d'Indiens du Guatemala  
Grandeur morale du fleuve Amazone  
totalement inexistante aux yeux des Blancs  
Un revolver à la crosse de canne à sucre  
Et lorsqu'il tire la victime soudain disparaît  
Accusations absurdes des journaux du matin  
Langue codée pour compagnie pharmaceutique  
Petites pannes des avions et des Hollandais volants  
Pensées semblables à de belles visiteuses inattendues  
Aux jupes excessivement courtes comme le veut la mode  
Déesse des villes perdues dans des nuages d'opium  
Bateaux pourris luttant contre les moussons  
Les événements se déroulant sur la planète Mars  
La vérité revêtue de ses couleurs les plus vives  
à vendre sur un marché aux esclaves de l'avenue Syngrou  
Des idées qui se froissent comme du papier d'argent  
Des baisers qui s'échangent sur un écran  
Entre des personnages sortis de races et à des dimensions différentes  
La sensation d'un porte-plume entre les doigts  
Une bombe à retardement qui fait tic tac tic tac  
Un interligne entre deux faire-part de décès  
Le cliquetis pour rien d'une machine à écrire  
Un dispute d'enfants (avant) la nuit  
des sentiments bradés dans de sordides boutiques  
Des millions de personnes qui pensent toutes de la même façon  
Et qui parlent avec des « tu » des « je te l'ai dit » « je te le disais bien »  
Ou avec des fractions de chiffres arabes  
L'abaque qui a servi de lyre à un oiseau  
Pour apprendre à ses petits à chanter en mesure  
Des constructions carrées qui se forment surnoisement

Douze années qui s'écoulent comme si aucune n'était passée  
Comme si c'était un fil rouge sur la bobine blanche  
Un costume gris à rayures porté par l'habitude  
(Avant de rencontrer une voix qui n'avait pas honte  
D'entendre ce que pensent d'elle toutes les autres)  
Un parc immense et silencieux où les vérités surgissent  
Les lignes-regards croisées de deux amoureux  
(Transfert d'un corps la nuit en hélicoptère)  
Qui dialoguent en secret pour dire ce qu'elles ont à dire  
Tricotant des chaussettes pour la plus sage d'entre elles  
Des informations qui ne sont jamais arrivées à bon port  
Des femmes qui ont attendu dans un état pitoyable  
Grandes ouvertes comme des boîtes de cigares offerts à la ronde  
Un homme nu portant un demi-haut de forme et des bottes  
Dans le passage d'une de ses manières à une autre  
Des milliers d'années plus tard quand elles n'existeront plus  
Et qu'il y aura à leur place un gigantesque fantôme  
qui visait seulement deux trois parts de l'univers  
Sur une chaise électrique avec un habillage terrestre  
Un espion d'une autre et lointaine galaxie  
Bouleversant de son attirance magnétique  
Toutes les montres phosphorescentes de l'Asie

## LA CONFESSION DUVETEUSE

Ce qui est et n'est pas ce qu'il n'est pas.  
Le début de la toute puissance dans une poche humaine.  
La main qui plonge dans n'importe quoi et en sort une poignée de nuages.  
Un coup d'œil à un mur qui s'y est collé comme une publicité  
qui représente un œil  
Le fleuve du temps tombe à chaque instant dans la tête de l'incrédul  
C'est toujours une véritable tragédie Madame.  
Le deuil sied à Electre comme le fer à l'électricité.  
Un gant cache sa main mais montre ses dents.  
Une dame-jeanne faite de l'os d'un bras mobile  
Un miroir fait des méfaits des hommes.  
Une salle où vont les pas perdus.  
La vérité a deux faces : l'une est debout, l'autre est couchée.  
Ce qui n'est pas est mille fois mieux.  
Les affrontements dramatiques ont quelque chose de préhistorique.  
Les petits-enfants du mensonge sont la négation de la manie et de la  
bastonnade.  
Les noms étranges se manifestent aux enterrements.  
Une miniature de l'Homme peinte sur un grain de sable.  
D'étranges maladies s'attaquent au sommeil.  
Un homme de l'espace n'a pas de connaissances substantielles.  
Il ressemble à se qui se passe autour de lui  
À ce qu'il a à l'esprit  
À ce que les autres pensent de lui  
Il est celui qu'ils attendent – il n'a aucune identité propre.  
Ce qui est utile n'est pas forcément bénéfique.  
La personnalité n'est pas l'individualité.  
Si j'avais su laquelle des deux portes de mon cerveau s'ouvrirait  
j'aurais fait des choses beaucoup plus remarquables  
que celles que j'ai faites jusqu'à présent.  
Il vaut donc mieux un dans son cellier qu'un dans les vignes.  
Le plus rapide des baisers est celui qui est envoyé gratuitement.  
Le plus extraordinaire est le foin qui se mange d'une dent.  
Sur les cotons de la vérité ne se posent jamais deux souris.  
Commence avec toi et nous verrons plus tard quel bateau nous prendrons.  
La semoule ne connaît pas les tourments du renard.  
Le passant connaît mieux ta porte que toi.  
Des milliers de marionnettes font une opinion.  
Ne dénude pas ta pensée sinon les braseros vont te repérer.  
L'utilité de chacun dépend d'un pont  
Les réactions de la foule ont lieu surtout en moi.  
Ne fais pas le malin quand tu es entouré de fourmis.  
Si tu tiens bien ton dos ta poitrine sera jalouse.  
Ne salue pas si tu n'es pas visible ne t'arrête pas si tu ne cours pas.  
Et ne demande pas si tu ne sais pas.

(Même le plus joyeux des diables a gravé sur sa queue les initiales d'un nénuphar).

Le meilleur sommeil est cousu de bouts de ficelles.

La traite des blanches est une marque de délicatesse.

Les lendemains d'une invention ne sont pas toujours prédéterminés.

La charge de travail est la mer de l'esprit.

La sinécure est l'encéphale du navire.

La baleine serait une île si – provisoirement – elle ne coulait pas.

Le coït est un instantané.

La plus forte objection d'une femme est toujours l'homme qu'elle a aimé.

Le spasme d'une étoile est pour nous sa lumière.

Le meilleur avocat de l'eau est une éponge.

Il n'y a pas de temps.

# Hector

# Kaknavatos, *[4SG]*

Né en 1920 et récemment disparu. Jeune diplômé de mathématiques (qu'il enseignera après-guerre) il rejoint la résistance durant l'occupation et participe aux réunions hebdomadaires des surréalistes qui ont lieu chez Embiricos. Il sera l'un des poètes majeurs de la deuxième génération surréaliste. Dans son œuvre d'un lyrisme baroque et véhément, s'appuyant sur des collages verbaux et des raccourcis de sens, il construit un monde où le temps historique et l'espace grec subissent d'étranges distorsions et entrent en résonance avec le présent du lecteur.



## AVENTURES AVEC TROIS RAMEURS

Encore une drôle d'aventure que celle-ci...  
tous les trois ils ont commencé leurs vantardises  
racontant qu'ils étaient rameurs soi-disant payés au mille  
à l'époque où toute la bande est partie de iolcos avec jason ;  
ils passaient les détroits  
quand ils mirent l'équipage en révolte  
la nourriture c'était de la charogne de bouc  
c'est soi-disant pour ça qu'on les a débarqués au bosphore  
et qu'ainsi ils n'ont pas pu voir la crimée.  
Ils restèrent donc là jusqu'à ce que pour la dernière fois  
un office soit célébré à sainte sophie  
et l'empereur lui-même chantait dans le chœur de droite  
l'hymne à la vierge guerrière  
et ensuite il reçut la sainte communion  
chose significative  
de la main du patriarche  
et après il demanda l'absolution aux charretiers  
à la lie de l'hippodrome  
aux putains du port  
puis soudain constantin  
devint une croix  
une fournaise et un bouclier  
à la porte romanos jusqu'à la fin  
debout  
et que les fripiers juifs  
l'ont retrouvé parmi les animaux de boucherie  
et ils lui ont arraché ses sandales des pieds  
d'autres saisirent le pendentif avec l'aigle bicéphale  
d'autres les agrafes d'or et le sceau  
les francs prirent la bague et la couronne  
*et nous le rêve... ont-ils dit,*  
*alors que ses yeux se fermaient*  
*sur les rives de mai*  
*et le chagrin.*

Ils ont aussi raconté qu'ensuite  
vinrent les difficiles années de la stérilité  
que les compromis prirent la première place  
qu'ils vendaient en fraude aux varègues  
de l'opium du papier à cigarettes et des images pieuses  
une aile de l'archange saint michel  
renversée à Naupactos  
c'est ainsi que les choses sacrées  
commencèrent à partir en morceaux  
que fut donné en garantie pour un prêt  
le manteau précieux de l'empereur andronic

que de tendres garçons furent livrés à des beys  
ainsi que de nobles dames de l'iconostase  
pour recevoir des vélos japonais  
et beaucoup d'autres choses innommables.  
Lorsqu'au milieu de l'interrogatoire  
on leur posa des questions sur leur famille  
ils montrèrent leur barbe  
aux boucles sans égales  
leurs yeux d'agate polie  
leur nez de capricorne et leurs tabliers  
ornés de broderies et de chevrons de léopard ;  
Des assyriens de Ninive donc ;  
non, ils ne pouvaient l'accepter.  
Sur un mur sans ombre dirent-ils  
une épître de tartre de gortyne  
marquée par les dents du soleil  
et par les griffes des épis  
deux couleurs les avaient engendrés :  
leur père le rouge brique du champ  
leur mère l'indigo des flots  
rien d'autre jusqu'au grand soulèvement.

d'après ce qu'il ont dit ensuite l'un d'eux  
empoisonné est devenu un carrefour  
les chiens effrayés se dispersèrent en grognant  
la nouvelle fut connue en un éclair  
l'armée mise en alerte  
on reparla à nouveau des événements de judée ;  
calmes comme la chaux les deux autres  
expliquèrent qu'une affection des glandes  
lui donnait de temps en temps le mal sacré  
ils parlèrent des sept clous de la nation  
des crucifiés  
des carrefours des temps ;  
tranquilles ils s'assirent et l'attendirent  
penchés sur la bouche du puits au fées ;  
au fond dans l'obscurité de l'eau ils distinguaient  
les galères génoises qui s'y jetèrent de honte quand la ville fut prise,  
on peut encore voir les fanaux  
les drapeaux les étendards déchirés  
le maître d'équipage maltais traversé par un sabre  
de part en part et l'amiral  
décapité debout sur le pont  
distribuant des vingt jours d'arrêts  
et des suppressions de sortie l'imbécile...

ensuite c'est à nouveau la même chose  
un carrefour fantôme  
qui est pris d'épilepsie à en frissonner

les maisons qui sombrent  
quelque chose qui gonflait se mit à devenir  
le troisième rameur  
les deux autres qui l'attendaient se levèrent  
laissèrent leur corps dans le ruisseau  
comme la vipère abandonne sa peau  
coupèrent trois quartiers de lune  
pour s'en faire un casse-croûte,  
les voilà partis.

*À quatre chiffres, 1971*

# Andrea Inglese, [apoe]

## Ville

Paris est la ville de l'amour. Perdu. En cours de découverte. (L'amour est urbanistique, en progression, un parcours entre deux états: l'amputation et la greffe.)

A Paris il y a des événements d'amour. Il y a des cas et des cas. Des gens profondément amoureux. (Brimades morales de toutes sortes, aussi. Et membres splendides.)

Partout à Paris la chose Amour – le mythe, la blague, l'hypothèse. L'Objet O majuscule, comme une fantaisie vaste, traversée par des poussières lumineuses, et des musiques, d'étranges et persistantes musiques. En fond, animaux de basse-cour, peut-être aussi des être ailés. Brouillages, états nerveux. Vives choses amoureuses, prendre sexes dans les bouches, sucer les jus, manœuvrer sans pensée logique.

Dans l'amour, la ville, Paris, toutes ces choses, terriblement fortes, faciles, belles, humiliantes, des hommes et des femmes, des hommes et des hommes, des femmes et des femmes, des vieux et des jeunes, des jeunes et des jeunes, des vieux et des vieux, toutes les combinaisons amoureuses autorisées par la loi. Et toutes les illégalités charnelles, les avanies érotiques, les misères déchiquetées des jouissances de plus en plus petites, abusées, les derniers gémissiments de l'humiliation.

A Paris, en général, un homme et une femme, habillés de manière convenable, se rencontrent, ils échangent un certain nombre de mots, ils restent pendant un certain temps dans un endroit déterminé, ou ils bougent ensemble pendant un certain temps pour des endroits déterminés et après ils se quittent et ils se taisent, chacun revenant à son propre endroit, et puis ils pensent l'un à l'autre, et ils s'écrivent ou ils s'appellent, et ensuite, toujours habillés de manière convenable, ils se rencontrent à nouveau, ils suivent toute la filière, en buvant ensemble dans le même endroit, mais dans deux verres différents, habituellement, et ils mangent dans le même endroit, dans des assiettes différentes, et quand ils vont ensemble dans l'un de leurs endroits, ils enlèvent les habits convenables, dans des temps souvent réduits, ils cessent de parler, ils agitent les mains l'un sur l'autre, et si la progression se répète souvent et de façon adéquate, généralement cet homme et cette femme finissent par s'aimer, *ils tombent amoureux*, ils tombent dans l'état de l'amour, dans le gouffre amoureux, ils perdent un équilibre, et personne ne

sait avec précision s'ils en acquièrent un autre, mais souvent ce faux pas, cette entrave, généralement désirée, survient en regardant la Seine, ce ne sont pas les statistiques ni les recherches fiables qui le disent, mais il est raisonnable de le penser.

Quand l'amour éclate inutile de se réfugier à la maison, l'éclatement ne peut pas être toléré dans un lieu fermé, dans un petit appartement du treizième ou dix-neuvième, au quatrième ou sixième étage sans ascenseur, loué avec règlement de caution trimestrielle, avec éprouvante préparation de dossier, avec supplications au propriétaire, il n'est pas possible que l'amour éclate dans une toute petite cuisine qui contient deux plaques électriques et une seule petite armoire pour les assiettes, les couverts et les provisions ; pour que l'amour éclate, il faut se réfugier dehors, de telle manière que le choc se produise en plein air, que la désarticulation des habitudes se réalise, sanglante, sur un boulevard, à la terrasse d'un café, quand l'hypnose du cas amoureux, de la chose terrible, déséquilibrée, musicale, domine entièrement l'esprit, comme une trépanation immatérielle, mais d'une grande efficacité, et alors, à cause de la Seine, la Seine ayant toujours été regardée dans les phases qui précèdent l'éclatement, si l'éclatement d'amour est violent, et toutes les images se tordent et se plient, comme dans des cas de géométrie insolite, et alors vient ce doute, ce désir, cette vocation de scaphandrier, de plongeur, d'homme-grenouille, la Seine semble le seul lieu raisonnable à explorer, mais seulement au dessus de la surface.

Des psychologues, ou beaucoup de gens avec des compétences semblables, et aussi des psychanalystes, et leurs affiliés, distinguent généralement « tomber amoureux » de « l'amour » comme l'avant de l'après, le mouvement de l'état de repos, le risque des jeux de hasard de l'investissement certain, et le fait de tomber amoureux c'est une phase délicate, pas aussi difficile que l'amour, mais peut-être plus persistante en tours musicaux, en torsions d'images, en dévastations de cônes et cylindres mentaux, le fait de tomber amoureux est aussi un mouvement désiré, anticipé, on court après sa propre course – si l'image est tolérée – et cela arrive souvent entre un homme et une femme (d'autres combinaisons sont admises par la loi, malgré de vastes zones d'obstructionnisme papal), entre un homme et une femme convenablement habillés, mais séparément, quand l'homme est éloigné de la femme, et vice-versa, il faut se tenir à bonne distance pour que le fait de tomber amoureux se manifeste comme une banale maladie parasitaire, grande et bonne drogue, adrénaline fluctuante des images, et l'amoureux conserve son masque, sa pose de passant, son jeu de jambes et de pieds, pour avancer, simplement vivant, le long d'un trottoir, d'un parapet du grand fleuve, pendant qu'à l'intérieur grandit la pelote narrative sans dénouement possible, la fuite en avant vers la vacance finale, et avec la voix posée il doit saluer une connaissance, donner une explication à un ami, récupérer sa monnaie, c'est à ce moment d'isolement relatif, de détachement momentané, pendant qu'il fait passer une pensée sur une autre, l'amoureux réalise l'évasion des immenses landes procédurales de la planète, la chute amoureuse hors gravité, jusqu'au terminus Sébastien : vieux tronc, fond bleu pâle, nudité, blessures multiples, sourires ralentis, phrases d'adieu, dots rêvées dans la bouche, entre les jambes ou dans la couronne du mamelon, le nom propre banalement répété jusqu'à la douleur, poussé dans l'os, transplanté.

Dans l'état amoureux qui ressemble à une fièvre tropicale – peu importe si elle s'atténue ou s'intensifie en prenant le bus 74 – l'un pense à la personne qu'il vient de quitter, pense au moment précis où il reverra cette personne, dès qu'il la quitte il pense à la retrouver, dès qu'il l'éloigne de son regard il pense comment l'inclure à nouveau dans sa vision, et en pensant à tout ça, à l'urgence de nouvelles manœuvres pour aborder celui ou celle qui a été éloigné quelques instants plus tôt, il se rend compte de l'absurdité de toutes ces retrouvailles, après des rendez-vous minutieux et scandés, puisqu'une fois arrivé dans le même endroit, on se prépare pour se séparer à nouveau afin de rejoindre des endroits divers et lointains, et quand ce petit malheur se reproduit, cette erreur de s'en aller chacun ailleurs, l'un pense à quand il reverra la personne quittée, qu'il a de façon déraisonnable cessé de voir, d'avoir bien vivante sous les yeux, en se demandant pourquoi il a jamais accepté de la laisser s'en aller, en devant après se consacrer à la retrouver le plus tôt possible, en s'imposant de la voir à nouveau, on ne sait pas pour dire quoi, peut-être pour haleter seulement, en mettant les sexes ensemble, sans trop se perdre en anecdotes, mais en tout cas en se revoyant, retrouvés, l'un dans l'endroit le plus proche de l'autre, l'un dans l'autre.

Voilà pourquoi « tomber amoureux » possède des vitesses dissemblables, des orientations divergentes, sa propre démente – celle confinée au parapet de la Seine le sait bien, l'œil sur la plasticité des eaux, ses plis troubles, ou celui qui ne monte plus dans l'appartement du sixième étage (une seule pièce blême) pour se cuire deux œufs, mollet ou sur le plat, celui longuement assis à la terrasse d'un café le sait bien, enregistrant sur un calepin la notation musicale de sa trépanation récente, participant avec élan à sa propre torture, collant le visage aimé sur le thorax du serveur, sur la signalisation routière, sur les carrosseries des voitures à l'arrêt, ou dans le centre d'un nuage spacieux.

En traçant la géographie du mot « amour », par où commencer ? Où situer des hauts plateaux, des galeries sous-marines, des forêts, des pentes volcaniques, des monticules, des marécages illimités, terre plate sans arbres, calanques ? Toute cette variété de paysages, qui d'une manière approximative inclut l'extension du concept d'« amour » et qui coupe transversalement la psychogéographie urbaine, de manière à ce que chaque millimètre de la ville – métal, verre ou ciment – active ou désactive un climat, un milieu émotif, une fantasmagorie faunesque et floristique, où les corps sont des milieux, et les milieux des points d'arrivée, de chute, de prise (l'angle mort d'un salon, où deux bouches se pressent et s'ouvrent, le passage de la salive, comme une vague minuscule, qui avance, qui reflue, les deux corps qui écumant lentement dans leur propre fond) ?

# Oscarine Bosquet, *[apoe]* *LES INDÉSIRABLES*

## ***Bruxelles***

Les deux enfants ont gelé dans les trains d'atterrissage du vol en provenance  
de Conakry

Yaguine Koita et Fode Tounkara avaient écrit une lettre le 29 juillet 1999

trois jours avant leur départ aux messieurs responsables

de l'Europe les salutations les plus délicieuses

les plus adorables

la grande confiance pour vous écrire

sur la guerre la maladie et la nourriture

enfin nous vous supplions de nous excuser

très fort d'oser vous écrire

à qui faut-il demander secours ?

Je suis sans secours  
sans hospitalité  
et suis plusieurs états  
organisés avec votre propre pays  
et ceux par lesquels vous passez  
plusieurs contre vous  
pour que vous rentriez derrière.

Je peux  
vous maintenir dans un camp  
de rétention jusqu'à  
l'extinction  
de vos voix.



## **Calais**

Comment devenir invisible quand  
rien qu'à attendre  
attendre longtemps le bon moment  
encore  
comment donner l'impression d'être occupé  
après avoir marché des milliers de kilomètres  
il faut encore marcher mais pas de long en large  
marcher occuper les pas, les bras et le visage  
pour ne pas se faire remarquer ?

Ils ne se promènent pas dans les hautes herbes guettent  
les variations de l'allure des camions jusqu'à la possible  
embarquée empreintes des doigts brûlées  
le camion vers l'Angleterre a suffisamment ralenti  
pour qu'il s'élançe accélère  
sa reptation nocturne jusqu'à l'essieu se hisse  
il échappera peut-être au chien qui renifle ceux qui se cachent.

## ***Lampedusa***

Au large des terres à atteindre se croisent  
les embarcations bondées croulantes  
et les patrouilles des frontières  
sans qu'elles n'assistent  
dans la nuit les reflets sur les corps dans les vagues  
sans qu'elles ne  
rien  
laissent couler  
laissant faire la mer  
sans qu'elles ne  
le naufrage s'accomplir.

Les noyés remontent encore à la surface flottés avant de descendre tout à fait.

La mer est pleine.

La mer est pleine d'indésirables  
coulés sans canon  
plus besoin de canonnières  
on laisse la mer rouler ravager les embarcations  
des engloutis ces corps harassés de milliers de kilomètres  
dans la lumière sous-marine  
sur le sable de la terre  
dont personne ne connaîtra les histoires  
pour mettre en œuvre leurs projets de vie  
noyés.

## ***Ceuta et Melilla***

Combien de fois s'élancer  
depuis le mont Gourougou et la forêt de Bel Younech  
combien de fois recommencer  
avec l'échelle du bois de la forêt  
sur le grillage lit de barbelé  
il n'y a pas assez de gants  
les chiens et les fusils  
et les alis tirent  
et la guardia civil tire  
les chiens et les fusils  
combien de fois tomber  
pour être rejeté dans le désert  
combien de kilomètres dans le désert  
combien de fois revenir  
s'élancer sur le grillage  
lit de barbelé

il reste un gant accroché au grillage et des traces de sang.

Je peux  
tirer de vraies balles  
sur toi qui tente d'escalader le grillage  
avec les échelles faites du bois de la forêt  
je peux tirer et ton gant reste accroché sur le barbelé  
détruire les forêts  
les républiques de la jungle  
où tu te reconstitues  
où tu attends longtemps  
longtemps le bon moment pour passer  
mais je frappe  
frappe encore  
viole  
frappe encore  
avant de te jeter dans le désert tous  
déportés dans des camions à moutons  
vous refouler entre l'Algérie et le Maroc  
plus bas vers la Mauritanie  
tu ne sais pas où  
il faut marcher avancer  
sans eau ni vivres  
je peux t'enlever tes chaussures.

## ***Nouadhibou***

Je peux  
ralentir le flux l'inverser  
dans le désert la mer et ses reflux  
emmurer la terre jusque haut  
dérouler des barbelés pour t'arracher  
le corps quand tu veux passer  
investir des milliards d'euros  
pour te faire la guerre  
t'empêcher de réaliser le projet  
de ta vie fermer les routes les unes  
après les autres vous déporter  
toujours plus loin indésirables  
te repousser dans un endroit où  
les chemins seront encore plus dangereux.

Il faudra partir d'ailleurs  
par des eaux bien plus dangereuses  
de Nouadhibou à un millier de kilomètres des côtes  
les Canaries ne saute pas vers la terre sableuse  
quand tu ne sais pas nager  
ne saute pas  
dans l'eau qui rapproche  
la terre dans le vert  
depuis El Ayouné  
cayucos et pateras  
des eaux bien plus dangereuses  
les embarcations des engloutis  
quand la police et le passeur en cheville  
n'arrêtent pas le bateau prêt à partir  
vers plus de désert encore.



## **OQTF**

Tu ne passeras pas surtout si tu viens d'un pays sûr  
un pays sûr est un pays dont les ressortissants  
ne peuvent demander l'asile puisque ce sont des pays sûrs  
ne peuvent demander l'asile ni  
ni  
ni les kosovars  
ni les sénégalais  
les maliens  
ni ni  
mais ni non plus les afghans  
les congolais  
les kurdes  
ni  
ni les irakiens  
ni  
ni  
ni ni.

Tu as écrit ta vie dans le format demandé  
tu as fui le Congo  
les événements tels qu'ils ne se sont pas déroulés  
excisée le sexe de ton mari  
plus âgé que ton père  
je ne veux pas voir tes lèvres  
les déchirures du sexe cousu  
tu n'as rien osé décrire  
mais la colère du père  
ta mort prévue  
tu as ridiculisé la famille  
le père moins âgé que ton mari  
sa colère est sur toi  
je n'entends pas le meurtre  
là où je te renvoie.

# Habib Tengour,

[apoe]

## *Captive flétrie*

*Nos pères écrivaient, le soir, à la lumière faible :  
ah ! de beaucoup plus près que nous embrassés par la nuit...*

**Francis Ponge**, *Nouveau nouveau recueil*, II

Tu consoles tout le monde. Ces captives que l'on tire au sort.

Butin d'une horde implacable. Ton lot,  
Le plus misérable  
Comment savoir au milieu d'un tel cataclysme ?  
Autour de toi tu le vois  
C'est la fin

Les soldats se sont partagés les dépouilles en évitant  
Pour cette fois des querelles  
Chacun a pris sa part sans contester  
La hâte de rentrer  
Soudain

Ton sort tu le connais déjà mais  
Catastrophe sur calamité  
Devant la ville en ruine le malheur d'une vieille reine  
Tu le dissimules dans la cendre  
Et ravives un feu  
De misère

Restera-t-il des paroles à échanger après la défaite  
Langue déliée ciel à la fenêtre  
Des fleurs pour le frisson de l'extase  
Une caresse échappée au massacre  
Ou le goût d'apprendre la marelle à un enfant  
Sinon pourquoi t'échiner à relever tes compagnes

Pour l'heure tu constates les ravages sans te désoler  
Encore à courir de râles en soupirs

Que d'agonies

Tu enregistres les peines une à une  
Tu trébuches à  
Réparer maladroitement des blessures  
Les yeux bien ouverts mais sans l'acuité du cœur

\*\*\*

Il y a trop de douleur  
Et ces lambeaux dispersés qui réclament ton secours  
C'est toi qui voulais tout ordonner pour au moins  
Vaincre ce désespoir en train de poindre  
Dans ton corps jusque-là docile mais attentif  
Au vêtement de demain  
Trop de douleur  
Sans mots doux pour colmater les déchirures

Sais-tu de quoi sera fait ce jour et s'il s'agit bien  
D'un jour ensoleillé ou avec de la pluie peu importe  
Demain  
Pourvu qu'il y ait du temps à passer  
Avec un messager à attendre en comptant les intervalles  
Un jour comme au temps où la ville palpait  
Des désirs adolescents

Ton corps s'est usé jusque-là et tu le pousSES  
Pour défier ce mauvais destin jamais envisagé  
Où le dieu plonge sa victime  
Celle suppliante en prière  
Le corps vidé et sans aspérité

Elles sont toutes affligées et t'observent  
Espérant un miracle  
Puisque tu les a habituées à te suivre et  
à croire à la tranquillité du fleuve sous l'orage  
Elles veulent un prodige  
Te sollicitent huile sans lampe ni attirail

\*\*\*

**A**utour de toi les morts se sont accumulées sans  
amoindrir  
Ta confiance naïve dans ce Dieu que tu sais à peu près  
Invoquer non pas dans Sa langue  
Obscure et séparée  
Mais celle que tu utilises quand tu te parles en  
nettoyant  
Les couloirs au crésyl

Je t'ai entendu aussi parler à ton fils ramené dans un  
cercueil  
Scellé pour le voyage un cercueil sans miroir  
Fermer définitivement toute vue Mort  
Sans image  
Et tu n'as su rien dire  
Qu'une longue litanie qui traînait en mémoire  
Pour permettre à tes larmes de refluer sans douleur

Je te revois refusant la levée du corps à moins de diriger  
Le cortège et t'insurger contre l'accusation  
De blasphème Tous ces hommes sourds à ton  
affliction  
Qui agitent l'interdit à ta requête  
Ils ajoutent une douleur à ta douleur

Cela non plus n'a pas amoindri ta confiance  
La naïveté qui arme ton cœur te fait pardonner  
Par avance pour ne pas t'encombrer  
Mais ton corps a supporté le poids  
C'est trop de douleur et c'est trop  
Lourd

\*\*\*\*

Les fils ne sont plus là pour dresser une muraille  
Ho hisse ho hisse du nerf  
Sacrifier les béliers pleins du parc  
Rivaliser de prouesses au milieu des convives  
Et cligner des yeux pour se faire remarquer des jeunes  
filles  
O vivacité de l'éclair

C'est vers toi qu'ils se tournent dans la jubilation  
Après avoir dérobé un morceau de viande grasse  
Ou lancé la réplique appropriée  
Ce n'est plus

Mais c'est ta fille abandonnée par le dieu fuyant  
Tu n'accuses pas le dieu tu vois ta fille égarée  
Et ta bru veuve d'Hector aujourd'hui à genoux  
Au milieu des autres femmes toutes otages sans rançon  
Qui te font mal en silence

Ton corps plie malgré toi qui le maintiens  
Debout éloigné de l'abîme  
Là

J'ai touché tes joues creuses restées sèches  
Et j'ai couru vers ma mère

\*\*\*\*

Chanter et argumenter soulage-t-il une peine ancienne  
Elle n'a pas trouvé de nom depuis le moment de l'exil  
Saurais-je jamais la nommer après des nuits d'études  
Et le sachant avec quelle voix pure l'apprivoiser

J'étais un enfant quand j'ai vu le cheval de bois  
Rougeoyant dans le crépitement des étoiles  
J'ai dû le monter comme tous les enfants de la ville  
Excité par un jouet nouveau

Ce qui s'est passé par la suite s'est effacé  
*à juste titre*  
Je n'ai pas interrogé davantage

J'ai grandi loin de ma ville saccagée  
Avec le souvenir d'une grand-mère soliloquant  
Incapable de sangloter à l'annonce du drame

L'image de cette vieille femme tombée dans la cour  
Piétinée par Ulysse mécontent de sa part  
A terni une *Iliade* apprise  
Malgré des réticences tenaces

# Daniel Pozner, *[apoe]*

## *Trois mots*

(extrait)

Des mots ? hum !  
Ah ? nous serons  
Froissés frôlés lissés  
Vitreux mi-clos  
Lit tous sens

Qui nous renversent  
Des mots ? hum !  
Déboucle valise – explo.  
Où suis-je ?  
Détour ô flèche !

Ou bêtement autobus  
Qui nous renversent  
Étreignent strangulent moquent  
Chatouillent broient rallument  
En un éclair

Rouille cernes miettes  
Ou bêtement autobus  
En rond sur  
Cadran minuscule – je  
Pour changer patine



Ne regrette rien  
Rouille cernes miettes  
Relève le col  
Lièvre veste lustrée  
– Bise entre souches

Si belle étoile  
Ne regrette rien  
Loin revoir vieux  
Amis ça sonne  
Le wattman repart

Il pleut soif  
Si belle étoile  
Dégoutte quelle aubaine  
Au creux de  
Main il pleut

Sous les ponts  
Il pleut soif  
Manque un mot ?  
La bouche ouverte  
– Fixait les incohérences

Tourbille éclabe mouille  
Sous les ponts  
Quelque chose est  
Grand et petit  
(Belle illogique élémentaire)

Vague sans aucune  
Tourbille éclabe mouille  
Logique dans un  
Verre d'eau  
– Ne pars pas

Trop loin voix  
Vague sans aucune  
Chair autour ni  
Sommes sans question  
Sous la dent

Je ne souffle  
Trop loin voix  
L'océan se  
Resserre larynx où  
Mettre les voiles ?

Sirène du rift  
Je ne souffle  
Rognure nouée au  
Bois du – *tomorrow*  
*Is another day*

Voie de disparition  
Sirènes du rift  
Sur rives désertées  
L'encre sèche  
Papier de verre

Retrouve au fil  
Voie de disparition  
Fil de la  
Promenade quelques mots  
– Donne des détails

Little Nemo si  
Retrouve au fil  
D'un rêve  
Trouve toutes les  
Nuits ou non

Du bout de –  
Little Nemo si  
Pâle la langue  
Jours lichotte surprise  
Trouveras toujours plus –

Eh ! qui arrive  
Du bout de  
Premiers pas incertains  
La rue détour  
Au cœur du

Monde grand désordre  
Eh ! qui arrive  
Les doigts coincés  
Si bavard scalpel  
Pie-grièche écorcheur

Nos lambeaux épine  
Monde grand désordre  
Piqués rire – échantillons  
Sans étiquette – à  
La gomme foutraque !

# Françoise Biger, *[apoe]*

## *CORPS DE MÉTIERS*

1

Le salon ouvre à neuf heures trente le salon dans la galerie marchande du centre commercial la coiffeuse est arrivée il y a une demi-heure la coiffeuse a bu un café avec ses collègues dans la galerie la coiffeuse est coiffeuse pour dames seulement pour dames mais elle sait aussi coiffer les hommes et les enfants la coiffeuse pour dames vit debout dans le salon. Debout pendant 7 heures ou plus la coiffeuse debout est salariée pas patronne elle vit 7 heures par jour 5 jours par semaine dans le salon du centre commercial qui fait journée continue la coiffeuse a trente cinq heures plus les avantages familiaux. La coiffeuse a de l'ancienneté dans la profession dans le salon aussi l'ancienneté confère des avantages la coiffeuse a bu son café elle est prête à commencer sa journée de 7 heures ou plus avec pause déjeuner de quarante cinq minutes pour aller grignoter un truc dans la galerie du centre commercial. La coiffeuse n'a pas le temps d'aller déjeuner loin le centre commercial est au milieu de nulle part mais le centre est commode tout à portée pour déjeuner et revenir au salon après sans se presser pourquoi se presser ou aller trop loin la coiffeuse a des avantages familiaux mais elle aimerait un peu plus de temps pour faire du sport pour soulager ses jambes. Debout toute la journée de 7 heures ou plus la coiffeuse à 35 heures avec avantages familiaux et responsabilités remplace aussi parfois la patronne à cause de son ancienneté dans la profession mais surtout dans le salon en plus des avantages elle reste debout la coiffeuse pour dames mais elle apprécie de se sentir patronne avant d'aller déjeuner pendant sa pause de 45 minutes.

Le crâne derrière le front de la cliente renversée est crémeux la cliente sous son crâne est immobile et pèse le pour et le contre des mains et de l'eau à température idéale le long de ses cheveux propres la coiffeuse embarque la mousse d'un mouvement de pomme leste elle rationalise le temps de lavage en prévision du nombre de clientes théoriques à venir. Dans le salon de la galerie du centre commercial la coiffeuse a de l'expérience grâce à son ancienneté dans la profession et le salon sans être patronne pour autant mine de rien cette coiffeuse là est précieuse pour une patronne de salon l'eau à température rince le cuir chevelu pendant du crâne à l'envers de la cliente assise le cou dans les mâchoires du bac. Enfin la coiffeuse lisse la touffe debout avec ses doigts des deux mains presse le tout en extrayant l'eau surnuméraire prestement enveloppe le crâne pendant de la cliente aux mâchoires d'une serviette éponge sèche la cliente s'extrait des mâchoires du fauteuil du bac recouverte elle se dirige direction le fauteuil à miroir que la coiffeuse lui propose. La coiffeuse propose toujours le fauteuil de coupe en l'ouvrant toujours du côté droit la coiffeuse tire à gauche ouvre à droite la cliente s'affaisse le fauteuil reprend sa place les ustensiles patientent nettoyés depuis la veille au soir sur le rebord du miroir la coiffeuse se plante derrière la tête de la cliente peigne en main et commence le démêlage la coiffeuse pour dames clientes mire la cliente qui se mire sous cape dans le fauteuil du miroir.

Dans le miroir la coiffeuse travaille la cliente numismatique assise sous cape des rides lui strient le tour de la bouche la coiffeuse debout a fini de lui partager la tête en deux la coiffeuse à 151,67 heures mensuelles lissées sur douze mois saisit la paire de ciseaux un coup de peigne pour soulever un brin un coup de ciseaux pour couper le brin pour passer au suivant et ainsi de suite tout autour de la tête debout les coudes pliés. La coiffeuse pour dames au dessus de la cliente patiente l'entame avec sa 125,37<sup>ème</sup> heure mensuelle lissée sur douze mois en plus des avantages familiaux la cliente flegmatique sous cape ne dit mot cela enchante la coiffeuse pour dames en cette 125,37<sup>ème</sup> heure du mois une coupe simple pour commencer la journée de 7heures se mettre en route après le café bu. La cliente prend forme sous les coups secs de la coiffeuse les ciseaux replongent dans le panier du rebord du miroir la coiffeuse debout autour de la cliente tourne avec ses doigts dans son chef met en place le poil en prend soin dans le bon sens la coiffeuse tête penchée penche apprécie la progression l'équilibre général l'harmonie du résultat imminent. Tandis que lui vient sur le champ à cause des 125,37 heures déjà travaillées debout l'idée de dessiner un sourire radieux sur la gorge de la cliente sous cape ni une ni deux rasoir en main la coiffeuse debout épiluche tranche les pointes de cheveux que la main opposée hérissé histoire se dit la coiffeuse d'apporter une touche de modernité à l'ouvrage.

Le salon ouvert toute la journée continue c'est un chaudron oui un chaudron pour la coiffeuse à cause de tout bruit température activité continue dans le salon la coiffeuse cuit dans le chaudron qui bout ses jambes chauffent alors elle met des collants « spécial circulation » pour travailler au chaudron d'ailleurs la patronne exige c'est plus présentable que ses coiffeuses s'habillent en jupes avec des collants la coiffeuse met des jupes. Ou des robes foncées c'est moins voyant pour les cheveux tombés des clientes le salon de la journée continue chauffe parce que l'eau des bacs est chaude ainsi que les sèche-cheveux en plus du chauffage du salon et de la galerie marchande du centre commercial et du bruit la coiffeuse ne distingue plus les bruits avec son ancienneté. Les musiques d'ambiance modernes les sèche-cheveux l'eau des bacs et les voix des clientes qui parlent à la coiffeuse la cliente sous cape dans le fauteuil assise à droite joue à la parlotte comme au tennis avec sa collègue la coiffeuse suit l'échange et revient aux cheveux de la cliente mouillée. Pour une coupe brushing. La cliente est une régulière qui vient une fois toutes les 151,67 heures mensuelles cheveux dévastés par le shampooing la cliente est assise sous cape dans le fauteuil fermé la coiffeuse lui trouve un visage comment dire dans le miroir devant le paysage du salon enluminé la coiffeuse peigne les dents de son peigne séparent une fois encore la tête comment dire de la cliente en deux.



La patronne derrière le rideau de fer baissé cadenassé sépare espèces chèques reçus CB les enveloppe de plastique jaune en prévision du dépôt imminent au fond de la benne de la banque c'est la recette de la journée parfois la coiffeuse endosse à cause de l'expérience le privilège de la confiance la coiffeuse se sent digne. Elle déborde un peu ce n'est pas grave la coiffeuse aurait pu devenir patronne mais évite de pousser trop loin la réflexion la musique radiophonique du salon est coupée les bacs le sol sont propres les fauteuils encastrés sous les miroirs il plane comme un esprit de confrérie c'est ce que se dit la coiffeuse en observant patronne et collègues pour qui se prend-elle encore. La coiffeuse croit savoir pourquoi elle n'est pas passée patronne en attendant aujourd'hui la coiffeuse ne fait pas la fermeture c'est exceptionnel et sa journée malgré la fatigue et le blues n'est pas finie elle a encaissé il lui reste une cliente non deux une mère et sa fille et sa mère et sa fille et sa mère l'enfant est jeune il faut dire la coiffeuse va encore déborder.

La caissière s'installe sur son siège ergonomique l'ergonomie a investi le monde de la caisse siège à dossier lecteur optique écran délicieusement tactile la caisse est un nid une petite enceinte dans laquelle l'hôtesse caissière se love en faisant défiler chaque client après chaque client. Dans le magasin de cette enseigne les caissières se retrouvent dos à dos pour un face à face de la clientèle glissant le long des tapis roulants le corps de la caissière angélique est encastré dans la caisse elle fait corps avec tête pensante du dispositif la caissière a débuté jeune il y a une trentaine d'années dans le métier. Elle a fait de nombreux magasins à cause du turnover rares sont les caissières à faire toute leur vie dans le même supermarché toujours le turnover à cause des horaires à cause des salaires très minimums à cause des chefs caissières à cause des c'est mieux ailleurs et des déménagements l'angélique hôtesse caissière compare ses situations depuis le début sans s'attacher aux articles aux clients des articles qu'elle passe.

La caissière n'a plus souvenir du nombre de clients qu'elle passait à l'époque mais ça chiffrait toujours des gros chariots sur la côte d'azur l'été ce sont des gros chariots un monde des queues et des mauvais horaires 17-22 après la plage un monde jusqu'à la fermeture la pointeuse faisait un bruit de cloche elle clingulait. La caissière se souvient de son mot avec la fiche cartonnée dans la fente pour pointer dans le couloir aveugle comme un sous-sol gris avec néons gris à l'arrière du magasin comme des coulisses de théâtre et l'odeur la caissière ne saurait la définir mais spéciale spécifique même une odeur de denrées périssables en voie de périssement d'épicerie à grande échelle plus prononcée que celle du magasin côté scène. Le placard à blouse en contreplaqué cadenassé la blouse blanche à boutons unie salissante forcément le fonds de caisse dans une sacoche remise par le trio des chefs sorcières caissières shakespeareiennes et direction l'arène de la caisse pour 6 heures de corps à corps mano à mano avec clientèle caisse enregistreuse produits caddies étiquettes monnaie sacs plastique tickets entrecoupés d'une pause de 15 minutes la loi déjà.

Dans son enclave la caissière a souvent souffert du mal de tête une céphalée envahissant sa vision des choses où poser le regard trouver une couleur sous les néons qui fasse oublier la tête et ses tourments pour l'heure la caissière a délaissé sa tête son mal elle s'est mise à voler de ses propres ailes elle digère clientèle chefs caissières sorcières...Witches witches...mais la caissière voudrait fermer sa caisse pour sa pause légale de 15 minutes. La file est trop dense des clients qui stagnent devant sa caisse la caissière impose la fermeture rébellion instantanée cette cliente là n'est pas socratique lui dit la caissière levée sans réfléchir au rapport entre Socrate et la cliente du chariot en rébellion au seuil de sa caisse qui va rester ouverte la caissière se rassoit sur ses quinze minutes et son tabouret elle reprend sa tête avec son mal dedans. Et en passe et en tape et enregistre à tel point que deux chariots débordants passent sur un même ticket au total astronomique pour le chariot pour la cliente suivante pour la caissière qui essuie les foudres tandis que l'anti-socratique rebelle gonflée s'est éclipsée chariot et porte-monnaie enflés la caissière qui lit des magazines de vulgarisation scientifique se sent la proie d'un effondrement gravitationnel au centre de sa caisse d'hypermarché de côte d'azur. Solliciter l'intervention des witches caissières pour procéder à l'annulation du compte expansé la caissière cramponnée à son désarroi est envieuse du pouvoir d'abolition des comptes les sorcières deviennent en quelques sortes reines thaumaturges au moment précis de cette manipulation. Le compte de la cliente de la caissière est réduit à néant comme du temps se rembobinant sans concordance les articles les articles repartent à zéro repassent en caisse l'opprobre déversée sur la rebelle éclipsée gonflée remet les pendules à l'heure le quart d'heure est maintenant loin.

La caissière considère son temps ses horaires ses horaires morcelés son temps circulaire au fond son temps depuis une trentaine d'années partiel pour boucher des trous d'heures pour l'instant la caissière fait 6 heures d'affilée pause comprise pour combien de temps la caissière n'a pas le temps de parler avec le client parfois une cliente engage la conversation la météo surtout. Ce n'est pas l'envie qui manque à la caissière à défaut de sauter par-dessus le tapis roulant de s'épancher à bâton rompu derrière sa caisse à l'embouchure du flot des articles avec tout ce monde devant elle il y a l'électronique qui impose la cadence qui surveille la caissière tout est enregistré en temps réel. Le nombre d'articles de clients de minutes de clients et articles minute clients minute minutes minute mais aussi les 42 opérations simultanées les six heures bouche-trous deviennent fleuve sans espoir d'évasion puisque son corps fait corps avec sa caisse les berges de la caisse trop glissantes n'offrent aucune prise la caissière suit le flot mais son corps rouspète. Se rebelle comme la gonflée anti-socratique elle pense à s'éclipser prendre l'air mais elle voudrait surtout courir sauter par-dessus les haies comme des caisses d'athlétisme la caissière est extrêmement sportive endurante c'est pour cela qu'elle effectue encore ses 42 opérations physiques et mentales toutes les 2 à 3 minutes. Pourtant la caissière est désordonnée dans la vie d'où son incapacité à calculer car un nouveau sujet de calcul fait surface dans le monde du fleuve combien de tonnes soulevées c'en est trop les clients continuent à descendre le cours du fleuve de la caissière à deux doigts de la noyade.

Les journées de la caissière angélique à la caisse de son hypermarché ne sont que commencement et fin sans milieu ses journées travaillées de 6 heures d'affilée sont un débit sans ponctuation hormis la parenthèse de pause enfin l'heure du quart d'heure la caissière dit quart d'heure pour arrondir mais il s'agit en réalité de 18 minutes proportionnelles au nombre d'heures travaillées. Tout est proportionnel dans le monde de la caisse fleuve le temps au temps le salaire au temps la reconnaissance au salaire ce dernier à la reconnaissance l'intérêt au salaire la tâche à l'intérêt et inversement sur le mode impératif la caissière l'a noté à cause de la conjugaison la pause est ordonnée. L'ordre émanation du nid du trio des sorcières en chef s'affiche inopinément sans fautes d'orthographe la caissière l'a aussi remarqué sur l'écran désormais délicieusement tactile de sa caisse elle finit le client éteint sa lanterne verrouille sa caisse se redresse délie ses membres s'extrait de son enclos. Décide de passer outre le rempart des caisses alignées pour rejoindre sans ambages le dehors et fuir le néon des couloirs gris néon la caissière prend de l'air sur le parking sans fumer elle ne fume pas. Uniquement de l'air et du soleil avec un peu de vent la caissière écoute et fait des pas loin de sa bouche les bras ballants ou croisés sans regarder sa montre avec le temps la caissière a appris à appréhender le quart d'heure elle le ressent s'écouler elle sait. Le cerveau de la caissière est capable d'une grande précision objective lorsqu'il doit estimer la durée d'un phénomène comme celui-ci où ses yeux pourraient-ils se poser pour fixer une couleur apaisante et combler le sillon de sa migraine des feuillages régulièrement espacés flottent au dessus des voitures en ligne la caissière s'y suspend pour les 16 minutes restantes de sa pause.

La caissière quitte son arbre descend de son temps reprend l'espace enclavé la caissière qui lit de la vulgarisation scientifique déverrouillage du tiroir caisse rallumage rassayage repassage du client de l'article du client la caissière franchit le rempart avec sa tête récupère sa douleur à cause des lumières coupantes des néons elle se trouve assaillie comme ça sans pouvoir réagir comme ça par un bruit mais un bruit. C'est bien ça cosmique la caissière au sens tactile développé perçoit le bruit comme un souffle dont la propagation la surprend soudainement serait-ce le contrecoup l'effet du dehors se dit la caissière en réintégrant le cœur du dedans la caissière incarcérée dans sa caisse entend de l'intérieur à même le corps l'écrasante pression acoustique 60dB. La caissière ignore ce chiffre mais elle identifie dans cette soupe des bouts des résidus sonores qu'elle s'énumère dans la tête ça-y-est c'est reparti la tête les voix la musique les souffleries les vibrations les froissements les tapis roulants les tiroirs caisse les scanners et la musique mais alors cette musique qui dégueule de partout. La caissière excédée peut être vulgaire pourquoi de la musique toute la journée de la musique vomitive la caissière a en horreur ces musiques qu'elle ne retient pas la caissière est incapable de dire quels instruments quelles voix elle a entendus et ses oreilles et sa tête en prennent un coup à ce moment précis de la journée après la pause proportionnelle.

# Julie Quéré, [apoe]

La brousse brune de ton pubis  
ces lèvres qui effleurent la naissance de chaque arbre  
j'entends le cœur de la forêt  
ses battements de chlorophylle sous nos côtes  
la main caresse le vallon du ventre  
terre mordorée et lisse, à peine foulée  
le bois craque sous nos pas  
les strates muscinales nous sont un lit  
et les drapés du monde  
à eux seuls froissés, humides et blancs  
secousses du vent dans les branchages délicieux que tes veines  
rainures nerveuses de ton sang, l'odeur fraîche  
phéromone émeraude, l'humus, le chèvrefeuille  
mon tronc se cambre sur ta souche, arborescence seconde  
bielle végétale de la danse  
les soleils jades entre les feuilles  
c'est l'été qui perle en ton dos  
angles de tes hanches qui m'assaillent, me portent en l'air  
dans cette chambre les ramures montent au ciel  
et je grimpe avec elles  
l'eau jaillit de mes roches, s'écoule sur tes sépales  
un mince filet luisant parcourt le fin duvet  
ta mousse, l'écorce de ta bouche, la sève, ton sperme  
scintillances parsemées le long des pierres de mes genoux.

J'ai touché, j'ai perdu  
fallait-il cracher sur l'étincelle ?



Dans la sciure de nos vies, une brindille a pris feu  
et sont les spathes de l'ombre dont la sève était sèche  
qui s'enflamment désormais  
les ajoncs dessortent leurs épines, leur astre disparaît  
émane l'odeur âcre, étouffante « ça suffit »  
très vite propagée de la base à la cime  
tout flambe, tombe et s'envole mais l'air n'existe plus  
calciné mon corps, le cœur que tu ne crois plus  
du sous-bois de ton âme monte l'incandescence  
charnier des impossibles, sylve en feu du dégoût  
avec elle l'imposture et les bons sentiments  
le bois brut se consume jusqu'aux racines des doutes  
massacre de la lande docile, brûlée des confiances  
l'épaisse fumée informe le souvenir, on n'entend rien  
que le vent s'insinuer en un creux chemin  
qui sera ton tombeau, amant-parjure  
chaudes les cendres noires, chancelantes des séparations  
les dépôts de poussière des nous stériles d'alors.

Qui se pose doucement sur le seuil  
d'un bourgeon miraculé ?

*Virgile,  
Énéide  
Chant 1*

*Traduit, préfacé et annoté par*

Dominique  
Buisset, *[virgile]*

*En souvenir de **Josée Lapeyrière***

Entre 29 et 19 av. J.-C. Virgile travailla à la composition de son œuvre majeure, l'*Énéide*, épopée sur le double modèle de l'*Illiade* et de l'*Odyssée* d'Homère. En 22, il en lit, devant Auguste et sa sœur Octavie, les chants II, IV & VI. Quand il meurt, le 21 septembre 19 av. J.-C. – voilà 2030 ans – le poème, avec près de dix mille vers en douze chants, est digne de ses modèles, mais, à ses yeux, inachevé. On ignore tout du travail auquel il comptait encore se livrer. Il ordonne avant de mourir que le poème soit détruit. Auguste le fait publier. Ami personnel du poète, il confie la « préparation de copie » à deux de leurs amis communs, Varius et Tucca, en leur demandant expressément de faire preuve de discrétion, et, surtout, de ne rien ajouter – si bien que, dans son état actuel, le texte est semé de cinquante-huit vers en suspens, qui disent la mort du poète.

Au moment où le poème commence, la guerre de Troie est finie depuis sept ans. À la prise de la ville par les Grecs, le prince troyen Énée, échappant à *cette nuit cruelle qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle*, a pu fuir, emportant son père sur son dos, avec vingt navires et tout ce qu'ils pouvaient accueillir de biens, d'hommes, de femmes et d'enfants, pour s'en aller fonder en Italie une nouvelle Troie : ce sera Rome.

Mais la déesse Junon voue une haine féroce aux Troyens, et ceux-ci errent depuis sept ans tout autour de la Méditerranée, sans jamais pouvoir aborder en Italie.

Les armes et l'homme – de Troie... je les chante !... celui qui, le premier, de ces rives, là-bas,  
 Vint jusqu'en Italie, proscrit par le destin, jusqu'à Lavinium, prendre  
 Terre... Il a été malmené, celui-là, tant et plus, et sur terre et sur mer,  
 Par la violence des Très-Hauts, – la cruelle Junon a la mémoire longue en sa colère !  
 Il a souffert aussi tant et plus à la guerre, en cherchant à fonder sa ville 5  
 Et pour implanter ses dieux au Latium : d'où le peuple latin,  
 Et nos ancêtres d'Albe, et puis, altière en ses murailles, Rome.  
 Muse rappelle-moi les origines : quelle atteinte avait lésé son puissant vouloir divin,  
 Ou de quoi avait-elle à se plaindre, la reine des dieux, pour avoir envoyé  
 Rouler parmi tant de malheurs un homme à la piété insigne, et lui avoir fait affronter 10  
 Tant de maux : y a-t-il dans les âmes du ciel de si grandes colères ?  
 Il était une fois une cité antique (des colons tyriens l'occupaient) :  
 Carthage, face à l'Italie, au grand large des bouches du Tibre,  
 Riche en ressources, et très âpre aux arts de la guerre.  
 Elle, on dit qu'elle était, pour Junon, plus que toutes les terres, la seule 15  
 Où elle se plaisait, plaçant même après elle Samos : elle y avait ses armes,  
 Elle y avait son char. Que cet empire-là s'exerce sur le monde, si jamais les destins  
 Veulent bien : la déesse, dès ce temps-là, y met son soin et sa faveur.  
 Mais voilà qu'elle avait entendu qu'une postérité naîtrait  
 Du sang troyen, qui renverserait un jour la cité tyrienne ! 20  
 Il viendrait de là-bas, un peuple roi au loin, orgueilleux à la guerre,  
 Pour la perte de la Libye : c'était ce que filaient les Parques.  
 La Saturnienne, dans cette crainte, et se souvenant de l'ancienne guerre  
 Qu'elle avait faite au premier rang contre Troie pour ses chers Argiens,  
 – Et les causes de sa colère et ses douleurs cruelles n'étaient pas encore 25  
 Sorties non plus de son esprit : reste, comme un dépôt, dans son âme altière,  
 Le jugement de Pâris, l'injurieuse injustice de ce dédain pour sa beauté !...  
 Et cette race qu'elle hait !... et puis le rapt de Ganymède et l'honneur qui lui était fait –  
 Tout ça faisait pour elle une brûlure à vif ! Alors... malmenés partout sur l'étendue maritime,  
 Les Troyens... – ce qu'en avaient laissé les Danaens, et Achille, qui n'était pas tendre !... – 30  
 Elle les tenait à l'écart : loin du Latium ! et depuis des années, tant et plus,  
 Ils erraient, entraînés par les destins tout autour de toutes les mers...  
 Ah ! c'était un pesant fardeau de fonder le peuple romain.  
 Ils avaient à peine perdu de vue la terre de Sicile, voguant au large  
 Toutes voiles dehors, – les étraves de bronze faisaient jaillir l'écume –, 35

Quand Junon, conservant dans le cœur sa blessure éternelle,  
 Se dit à elle-même : « Moi, renoncer, vaincue, à mon projet,  
 Et ne pas pouvoir, d'Italie, détourner un prince royal des Troyens ?  
 Ah... les destins me l'interdisent ?!... Pallas n'a-t-elle pas été capable  
 D'incendier une flotte d'Argiens et de les engloutir eux-mêmes par le fond, 40  
 Pour le crime d'un seul, la folie furieuse d'Ajx, le fils d'Oilée ?  
 Elle-même, en lançant du haut des nuages le feu dévorateur de Jupiter,  
 Elle a disloqué leurs navires, et renversé les étendues marines sous les coups des vents !  
 Et lui, mourant, crachant des flammes par sa poitrine transpercée,  
 D'un revers de tornade elle l'a saisi et cloué à la pointe d'un écueil ! 45  
 Mais moi, moi qui m'avance, en reine, à la tête des dieux, qui suis,  
 De Jupiter, et la sœur et l'épouse, à un seul peuple, tant d'années  
 Je fais la guerre !... Et qui adorera jamais le vouloir divin de Junon,  
 Après ça ?... ou viendra, suppliant, à mes autels, les honorer d'offrandes ? »  
 Roulant de tels pensers en elle-même, en son cœur enflammé, la déesse 50  
 Vint dans la patrie des orages, pays natal des furieux vents du Sud,  
 En Éolie. Là, dans une caverne immense, le roi Éole  
 Maintient en son pouvoir et maîtrise avec chaînes et cachots  
 Les grands vents combattants et les tempêtes retentissantes. 55  
 Eux, indignés, grondent en rond le long des parois, dans un grand  
 Tremblement de la montagne. Tout en haut trône Éole dans sa citadelle,  
 Sceptre en main, il calme les esprits, adoucit les colères.  
 S'il ne le faisait pas, les mers, les terres et le profond du ciel, pour sûr !...  
 Ils emporteraient tout avec eux, les prédateurs ! et balaieraient tout dans les airs.  
 Mais le père tout-puissant les a enfermés dans des cavernes obscures, 60  
 Pour éviter ça, et il a posé par-dessus une masse de hautes montagnes,  
 Puis il leur a donné un roi, qui, suivant une règle fixe,  
 Saurait les réprimer, aussi bien, ou, sur ordre, leur lâcher la bride.  
 C'est donc auprès de lui que Junon, suppliante, a usé de ces mots :  
 « Éole, – puisque c'est à toi que le père des dieux et roi des hommes 65  
 A donné d'apaiser, aussi bien, ou soulever les flots au gré du vent –,  
 Une race, mon ennemie, navigue au large sur la Tyrrhénienne,  
 Portant Ilion en Italie, avec ses Pénates vaincus :  
 Frappe avec la violence des vents ! Envoie par le fond les navires engloutis !  
 Ou bien entraîne-les dans tous les sens, et disperse les corps en pleine mer ! 70  
 J'ai, à moi, deux fois sept Nymphes au corps incomparable :  
 La plus belle et la mieux faite d'entre elles, Déïopéia,  
 Je l'unirai à toi en justes noces, et je ferai déclaration qu'elle est à toi,  
 En échange d'un tel service !... qu'elle passe avec toi  
 Tous ses jours, et fasse de toi le père d'une belle postérité. » 75  
 Éole répondit : « À toi, ô reine, d'examiner ce que tu souhaites !  
 Cela te revient. Pour moi, il est digne et juste de prendre tes ordres :  
 Tout ce que j'ai là de royauté vient de toi ! C'est à toi que je dois mon sceptre  
 Et la bienveillance de Jupiter ; c'est grâce toi que j'ai ma place dans les banquets des dieux,  
 C'est toi qui fais de moi le maître des orages et des tempêtes ! » 80

À peine dits ces mots, il retourne sa pique et il en frappe la montagne creuse  
 Au flanc. Alors, les vents, comme s'ils se formaient en colonne,  
 Se ruent par cette porte ouverte, et soufflent partout leur tourbillon sur les terres.  
 Ils s'abattent de tout leur poids sur la mer ; et tout entière, depuis ses tréfonds,  
 Ensemble, Eurus et Notus la renversent, avec l'Africus qui fait pleuvoir dru 85

Les bourrasques, et ils font rouler au rivage des vagues énormes.  
 Après, c'est la clameur des hommes et le grincement des cordages.  
 Les nuages, d'un coup, enlèvent le ciel et le jour  
 Aux yeux des Troyens : sur la mer la nuit s'abat comme un incube — noire.  
 Les pôles s'enfrassent de tonnerre, l'éther éclate en feux serrés : 90  
 Elle est là, pour les hommes en tout point imminente : la mort !  
 Énée sent ses membres aussitôt saisis d'un froid de glace ;  
 Il gémit, et, tendant aux étoiles ses deux mains ouvertes,  
 Prononce à haute voix ces mots : « Ô trois et quatre fois heureux ceux qui ont eu la chance  
 De mourir sous les yeux de leurs pères, devant les hauts remparts de Troie ! 95  
 Ô le plus courageux de la nation des Danaens, fils de Tydée !  
 Que n'ai-je pu tomber dans les plaines d'Ilion,  
 En exhalant mon âme sous ta main, à toi ! Là-bas  
 Où gît le redoutable Hector, frappé du fer de l'Éacide ! Où gît le grand  
 Sarpédon ... Où le Simois, emporte dans ses eaux, et roule 100  
 Tant de boucliers d'hommes, tant de casques et de corps vigoureux ! »  
 À l'instant même de ce cri, dans un sifflement d'Aquilon, une bourrasque  
 Vient frapper la voile en plein, et soulève les flots jusqu'aux étoiles.  
 Les rames sont brisées : la proue se détourne alors et le bateau présente le flanc  
 Aux vagues. Pour comble, vient ensuite, prête à déferler, une montagne d'eau. 105  
 Les uns se trouvent suspendus au sommet d'une lame ; à d'autres la houle en s'ouvrant  
 Fait voir au fond la terre entre les lames : c'est un bouillonnement furieuse de sables.  
 Le Notus saisit trois navires, les jette d'un revers sur des rocs invisibles  
 (Rocs que les Italiens nomment, là, au beau milieu des flots, « les Autels »,  
 Échine monstrueuse en pleine eau), l'Eurus en pousse trois depuis la haute mer 110  
 Vers les bas-fonds des Syrtes (c'est chose misérable à voir !)  
 Il les envoie heurter sur des bancs qui affleurent et les ceinture d'un rempart de sable.  
 Un, qui portait les Lyciens et le fidèle Oronte, sous les yeux même  
 D'Énée, un monstrueux coup de mer le frappe à la verticale  
 Sur la poupe : le maître de la barre est éjecté et il roule en avant 115  
 La tête la première. Mais, cet autre, le flot trois fois, dans son élan, sur place  
 Le fait tourner, puis le tourbillon dévorant l'avale au fond des mers.  
 Apparaissent de rares nageurs au milieu de l'immense gouffre...  
 Armes de quelques hommes... planches... trésors de Troie à vau-l'eau.  
 Voilà que le solide navire d'Illioneus... voilà que le navire d'Achate le brave, 120  
 Et celui qui portait Abas, et celui d'Alétès au grand âge,  
 La tempête les a vaincus ; à travers les membrures disjointes du bordé,  
 Ils laissent tous entrer des torrents d'eau, leurs ennemis, — tout béants de fissures.

Cependant, la mer mêlée, avec un grondement énorme,  
 Et la tempête déchaînée, Neptune l'a perçu... Depuis les grandes profondeurs 125  
 Les eaux dormantes refoulées... Pesante est sa colère ! Et sur le grand large  
 Il vient promener son regard : impassible, sa tête émerge à la surface des eaux.  
 Et il voit la flotte d'Énée démembrée à travers toute l'étendue maritime,  
 Les Troyens accablés par les flots et par le ciel qui croule.  
 Il ne lui échappe pas, lui son frère, qu'il y a là-dessous les ruses de Junon, ses colères... 130  
 Il fait venir à lui l'Eurus et le Zéphyr, et leur tient à peu près ce langage :  
 « Êtes-vous à ce point possédés de l'impudence de votre race ?  
 Alors maintenant, le ciel et la terre, sans mon puissant vouloir divin,  
 Vous, les vents, vous osez tout mettre à l'envers et soulever de telles masses ?  
 Moi je vous... Il est plus urgent de calmer l'agitation des flots ! 135

Après ça, vous me le paierez d'un châtiment jamais vu.  
 Vite, disparaissez ! Et, votre roi... dites-lui bien ceci :  
 Ce n'est pas à lui que l'empire des mers et le rude trident  
 Ont été donnés par le sort, mais à moi ! Il a, lui, les rochers monstrueux  
 Qui sont, Eurus, votre demeure. Là-bas, qu'il se rengorge dans sa cour, 140  
 Éole ! et qu'il fasse le roi dans la prison close des vents ! »  
 Il dit, et, plus vite qu'il n'a parlé, apaise l'étendue de la mer soulevée :  
 Rassemblant les nuages, il les chasse et fait revenir le soleil.  
 Cymothoë, ensemble, et Triton, travaillent à dégager les navires  
 Des pointes des écueils : lui-même, de son trident, les soulève. 145  
 Il rouvre les Syrtes immenses et rend son équilibre à l'étendue des mers ;  
 Des roues légères de son char, il effleure la surface des eaux.  
 Comme dans un grand peuple, souvent, quand se lève  
 Une sédition, et que la populace ignoble s'agite  
 – Déjà volent des torches et des pierres, la folie procure des armes –, 150  
 À cet instant-là, si jamais se présente un homme influent  
 Par ses mérites et sa piété, on fait silence, on tend l'oreille et on l'entoure :  
 Lui, en parlant, il guide les esprits et adoucit les cœurs...  
 Ainsi tout le fracas de la mer est tombé, dès que sur l'étendue des mers  
 Se pose le regard du dieu fécondateur, puis s'élançant dans le grand ciel ouvert, 155  
 Il fait tourner ses chevaux et volant sur son char à leur suite, il leur lâche la bride.

Épuisés, les équipages d'Énée s'efforcent de choisir leur cap  
 Pour gagner le rivage le plus proche : ils se détournent vers les côtes de Libye.  
 Il y a là un endroit profondément en retrait : une île forme un port  
 Qu'elle abrite de ses rivages : sur eux, toute houle venue du large 160  
 Se brise et se scinde en deux courbes qui refluent.  
 De part et d'autre, d'énormes parois et des rochers jumeaux s'élèvent menaçants  
 Contre le ciel ; au pied de ces hauteurs, s'étend dans le silence  
 Un large plan d'eau sûr ; puis, plus haut, un berceau de verdure agité  
 De clair et d'obscur ; un bois noir domine de son ombre à donner le frisson. 165  
 En face, un surplomb de rochers forme une grotte,  
 À l'intérieur, de l'eau douce et des bancs au vif de la pierre :  
 C'est un palais des nymphes !... Là, nulle amarre ne tient les navires  
 Fatigués, pas d'ancre pour les attacher à la morsure de son croc.  
 Avec les sept navires qu'il a regroupés sur tout son effectif 170  
 Énée aborde là. Et c'est avec un grand désir de terre ferme  
 Que les Troyens débarquent et se jettent sur le sable tant espéré  
 Ils laissent aller sur le rivage leurs membres tout rongés de sel.  
 Tout d'abord, d'un silex, Achate fit jaillir, d'un choc, une étincelle  
 Et mit le feu à des feuilles ; il l'alimenta de bois sec 175  
 Ramassé alentour, et lui arracha une flamme.  
 Alors, tout fatigués qu'ils sont des choses, le fruit de Cérès, tout gâté qu'il est  
 Par les eaux, et les outils de Cérès, ils mettent tout en œuvre :  
 Ils torréfient à la flamme le grain récupéré, et ils l'écrasent sous la pierre.

Énée, pendant ce temps, monte sur le rocher et il explore du regard 180  
 Tout le panorama de la mer au lointain, au cas où il verrait quelqu'un  
 Malmené par le vent... Anthéas et ses birèmes phrygiennes,  
 Ou Capys, ou encore, bien haut sur son navire, le grément de Caïcus...  
 Pas un navire en vue ! Mais il aperçoit sur le rivage trois cerfs

Errants. Dans leur dos, toute une harde les suit	185
En une longue colonne paissant à travers les vallées.	
Énée s'arrête, et prend en main son arc et les flèches rapides,	
– Des traits que portait le fidèle Achate –,	
Il abat tout d'abord ceux qui menaient la harde, portant haut une tête	
Avec des bois comme des arbres... puis le tout venant ; il met la débandade	190
Complète : ses traits poussent la cohue sous le couvert de la forêt.	
Il ne s'arrête pas avant d'avoir, vainqueur, mis à terre	
Sept énormes pièces, pour que le nombre soit égal à celui des navires.	
Puis il regagne le mouillage et les répartit entre tous ses compagnons.	
Après, le vin que le bon Akestès avait fait charger dans des jarres,	195
Sur la côte de Trinacrie, et que ce héros leur avait offert à leur départ,	
Il en fait la distribution, et il parle pour apaiser le chagrin dans les cœurs :	
« Compagnons, nous n'avons pas manqué, déjà, d'expérience des malheurs !	
Vous en avez vu de bien pires ! À tous ceux-là aussi, un dieu donnera une fin !	
Vous, vous avez affronté la rage de Scylla, et le fracas des profondeurs	200
Sur les écueils... Même les rochers des Cyclopes,	
Vous y avez fait vos preuves ! Reprenez donc courage ! La crainte débilite,	
Rejetez-la ! Tout ça nous fera même, un jour, peut-être, de bons souvenirs !	
À travers des hasards de toutes les couleurs, à travers tant d'événements critiques,	
Nous sommes en route vers le Latium : les destins nous y offrent un pays où vivre	205
En paix ! Là-bas, la volonté des dieux fera ressusciter le royaume de Troie !	
Il faut tenir ! C'est à vous de vous conserver vous-mêmes pour la bonne fortune ! »	
Tels sont les mots qu'il prononce. Malade d'une immense angoisse,	
Il affiche l'espoir sur son visage, tout en ravalant sa souffrance au tréfonds de son cœur.	
Eux, ils se mettent à s'occuper des proies et du repas qui vient :	210
Ils arrachent les peaux des os, et ils mettent les chairs à nu ;	
Les uns découpent des morceaux et les enfilent encore frémissants sur les broches,	
D'autres installent sur la plage des supports de bronze et font flamber les feux.	
Ensuite, en mangeant, ils reconstituent leurs forces et, allongés dans l'herbe,	
Ils s'emplissent de vieux vin et de grasse venaison.	215
Après que le repas leur a passé la faim, les tables une fois retirées,	
Ils évoquent le souvenir de leurs amis perdus, et ils parlent longtemps,	
Dans le doute, entre l'espoir et la crainte : faut-il les croire vivants,	
Ou bien, passés à toute extrémité, les voilà manquant à l'appel ?...	
Par-dessus tout, le pieux Énée gémit en lui-même tantôt	220
Sur la perte d'Oronte l'impétueux, tantôt sur celle d'Amycus...	
Sur le sort cruel de Lycus... et sur Gyas le brave... et Cloanthe le brave.	
Or, déjà, tout était accompli, car Jupiter, du sommet de l'éther,	
Contemplant tout en bas la mer ailée de voiles et les terres gigantesques,	
Et les rivages et les peuples, au loin... là, au plus haut du ciel,	225
S'arrêta. Il posa ses yeux éclatants sur le royaume de Libye.	
Et c'est alors, tandis qu'il agitait, lui, dans son cœur, le souci de tout ça,	
Que, toute triste et les yeux inondés de larmes – et d'autant plus brillants –,	
Vénus vient lui parler : « O toi qui règnes, d'un pouvoir éternel absolu,	
Sur les affaires des hommes et des dieux, et qui les terrifies par ta foudre,	230
Quel forfait a bien pu commettre contre toi Énée, mon enfant,	
Qu'ont bien pu faire les Troyens, eux qui ont déjà connu tant de funérailles,	
Que, pour leur fermer l'Italie, le monde entier leur soit fermé ?	
C'était pourtant de là que viendraient un jour les Romains, quand les années,	



Auraient roulé... c'est de là que viendraient, du sang de Teucus ranimé, 235  
 Ces chefs qui tiendraient la mer et les terres, sans exception, sous leur autorité :  
 Tu l'as promis !... Père, quelle pensée t'a fait changer ?  
 C'était pourtant ce qui me consolait de la chute de Troie  
 Et de l'affliction de sa ruine : un destin faisait contrepoids à un destin contraire !  
 Maintenant, ces gens-là, tellement malmenés à la malaventure, 240  
 La même infortune les suit !... Quelle fin donnes-tu, grand roi, à ces tribulations ?  
 Anténor a pu, lui, réchappé du milieu des Achéens,  
 Pénétrer sain et sauf dans le golfe illyrique, jusqu'au fond  
 Du royaume des Liburniens, passer au-delà des fontaines du Timave,  
 – D'où par neuf bouches, dans un énorme grondement de la montagne, 245  
 Le fleuve se rue vers la mer, écrasant les labours d'un fracas d'océan.  
 C'est pourtant bien là qu'Anténor a situé la ville de Pavie, un vrai foyer  
 Pour les Troyens ! Et il a donné un nom à son peuple, et il a planté fermement les armes  
 Troyennes. Maintenant, il jouit à son aise d'une paix tranquille !  
 Et nous, qui sommes nés de toi, à qui, d'un hochement de tête, tu accordes la cité du ciel, 250  
 Nos navires perdus – quelle horreur ! –, pour la colère d'une seule,  
 On nous trahit ! et nous voilà jetés bien loin à l'opposé des côtes italiennes !  
 Est-ce l'honneur qu'on doit à la piété ? C'est donc ainsi que tu nous rends un sceptre ? »  
 Le semeur des hommes et des dieux lui sourit  
 Du visage dont il apaise le ciel et les tempêtes, 255  
 Il effleura sa fille d'un baiser léger, et puis lui dit ces mots :  
 « N'aie pas peur, Cythérée ! Elles sont inchangées pour toi  
 Les destinées des tiens... Tu verras la cité et les remparts promis  
 De Lavinium, tu porteras très haut jusqu'au ciel des étoiles  
 Énée, l'homme au grand cœur ! Je n'ai pas changé d'intentions. 260  
 Lui, – je vais te le dire à toi, puisque tu es mordue par une telle angoisse,  
 Et, développant plus au long, je vais lever les secrets du destin –,  
 Il fera une guerre immense en Italie, il battra des peuples féroces,  
 Il établira pour ses gens des coutumes et des remparts,  
 Jusqu'à ce qu'un troisième été le voie régner dans le Latium, 265  
 Et que trois hivers se soient écoulés sur la soumission des Rutules.  
 Mais son enfant, Ascagne, qui désormais a pour surnom Iule  
 (Car il était Ilus, tant que dura la puissance d'Ilion),  
 Occupera le pouvoir, au déroulé des mois, durant trente grands cycles,  
 Et il transférera le siège de la royauté de Lavinium 270  
 Vers Albe-la-Longue, qu'il fortifiera très puissamment.  
 Et c'est là-bas, dès lors, que sera le royaume, en tout pour trois cents ans,  
 Sous la descendance d'Hector, jusqu'au jour où une reine prêtresse  
 Ilia, grosse des œuvres de Mars, fera naître une postérité jumelle.  
 À partir de là, fort de la fauve protection d'une nourrice louve, 275  
 Romulus formera une nation, fondera des remparts  
 Dignes de Mars, et nommera de son nom les Romains.  
 Pour eux, moi je ne pose aucune borne, dans les faits ni dans le temps :  
 Un empire sans fin leur est donné. Et, mieux : l'âpre Junon,  
 Qui, pour l'instant, fatigue de ses craintes et la mer et la terre et le ciel, 280  
 En reviendra à de meilleures intentions : avec moi, elle bénira  
 Les Romains, maîtres des choses du monde, et nation en toge.  
 C'est ma volonté. Il viendra, au fil des années, un temps  
 Où la maison d'Assaracus réduira en servitude la Phthie  
 Et l'illustre Mycènes, et sera maîtresse d'Argos vaincue. 285

Il naîtra un Troyen d'une belle origine : César  
 – Son empire aura pour limite l'Océan, sa gloire les étoiles –,  
 Julius ! du nom à lui transmis d'Iule le Grand.

Lui, un jour, tout chargé des dépouilles de l'Orient, tu l'accueilleras,  
 Sois-en sûre, dans le ciel : on l'invoquera lui aussi dans les prières. 290  
 Alors, toutes guerres finies, les temps, de rudes, se feront plus doux ;  
 L'éclatante Bonne Foi et Vesta, Quirinus et son frère Rémus  
 Diront le droit ; et les portes cruelles de la guerre seront verrouillées  
 D'un assemblage de fer bien serré. La Folie furieuse, au dedans, l'impie,  
 La féroce, assise sur ses armes, enchaînée de cent nœuds de bronze, 295  
 Les mains au dos, grondera, cette horreur, de sa bouche sanglante. »

Il dit. Et, il envoya en mission, du haut du ciel, celui qu'a enfanté Maia,  
 Pour que les terres et que la cité neuve de Carthage s'ouvrent largement  
 Aux Troyens comme un refuge, et que, dans l'ignorance du destin, Didon  
 Ne les repousse pas hors de son territoire. Il vole, lui, dans l'immensité des airs, 300  
 À grand battement de ses ailes, et très bientôt se pose sur la côte de Libye.  
 Et le voilà qui accomplit ses instructions : les Phéniciens, par la volonté du dieu,  
 Changent leurs cœurs intraitables. La reine, la toute première, prend  
 Un état d'esprit paisible à l'égard des Troyens, et des dispositions favorables.

Le pieux Énée, après avoir, toute la nuit, roulé bien des pensées, 305  
 Dès que lui est rendue la lumière donneuse de vie, décide d'aller en reconnaissance,  
 D'explorer ces lieux inconnus, pour savoir sur quels rivages les a fait aborder le vent,  
 Qui les habite – car il voit des terres incultes –, s'il y a là des hommes  
 Ou des bêtes sauvages, et pour raconter à ses compagnons ce qu'il aura trouvé.

Il dissimule son escadre dans un repli des bois, au pied d'un rocher creux, 310  
 Bien enfermée parmi les arbres et dans une ombre à donner le frisson.  
 Lui-même, il se met en chemin, accompagné du seul Achate,  
 Balançant à la main deux piques au large fer.

Sa mère vint se mettre en personne sur son chemin, au beau milieu de la forêt,  
 Avec le visage et l'aspect d'une vierge, et d'une vierge, aussi, les armes, 315  
 Une Spartiate... ou comme Harpalyké la Thrace fatigue ses chevaux  
 À prendre de vitesse l'Èbre qui vole dans sa fuite.  
 Chasseresse, elle avait, comme c'est l'habitude, accroché à l'épaule,  
 Un arc tout à sa main, et donnait ses cheveux à déployer aux vents,  
 Jambes nues, troussée jusqu'aux genoux d'un nœud à sa tunique aux replis ruisselants. 320  
 Et elle parla la première : « Hé ! jeunes gens, dites-moi donc un peu  
 Si vous avez vu l'une ou l'autre de mes sœurs, par hasard, qui passait par ici,  
 Équipée d'un carquois et couverte d'une peau tachetée de lynx,  
 Ou en train de rabattre à grands cris la course d'un sanglier écumant. »

Ainsi parla Vénus, et le fils de Vénus ainsi, en réponse lui dit : 325  
 « Je n'ai ni entendu ni vu aucune de tes sœurs,  
 Ô... Mais comment t'appeler, jeune fille ? Car, en fait, tu n'as pas  
 Le visage d'une mortelle, et le son de ta voix n'évoque pas l'humain !  
 Oh, tu es déesse, bien sûr !... Es-tu la sœur de Phoebus ? Une nymphe ?  
 Sois-nous favorable et, qui que tu sois, allège notre peine : 330  
 Apprends-nous enfin sous quel ciel, et sur quels rivages du monde  
 Nous voilà jetés ! Ignorants des hommes et des lieux,  
 Nous sommes perdus, menés ici, jouets du vent et de l'énormité des flots...  
 Bien des victimes tomberont sous notre main devant tes autels ! »

Alors Vénus : « Je ne me prétends pas du tout digne d'un tel honneur ! 335

C'est l'habitude des vierges tyriennes de porter un carquois,  
 Et d'attacher bien haut sur leur mollet de grands cothurnes pourpres.  
 C'est un royaume phénicien que tu vois, des Tyriens, et une cité d'Agénor ;  
 Mais le pays, c'est la Libye, au peuple indomptable à la guerre.  
 Le pouvoir, c'est Didon la Tyrienne qui l'exerce. Elle a quitté sa ville 340  
 Pour fuir son propre frère. Une longue injustice, et de longues embrouilles...  
 Mais je vais me contenter de suivre la ligne de crête des faits.  
 Elle avait pour époux Sychée, le plus riche de terres  
 Parmi les Phéniciens ; et la malheureuse l'aimait d'un grand amour.  
 Son père l'avait donnée à lui intacte, il les avait unis sous ses premiers auspices. 345  
 Mais, à Tyr, le pouvoir, c'était son frère qui l'avait :  
 Pygmalion, un monstre, dans le crime, pire que tous les autres !  
 Une folie furieuse vint s'immiscer entr'eux. Pygmalion,  
 – L'impie ! – aveuglé par l'amour de l'or, prend Sychée  
 Par surprise au pied des autels, et le tue par le fer en secret 350  
 Sans se préoccuper de l'amour de sa sœur. Longtemps il cacha son forfait,  
 Et ce méchant menteur, malheureusement, trompa d'un faux espoir la malheureuse amante.  
 Mais elle eut en songe la vision même de son mari dans son tombeau :  
 Levant miraculeusement son visage livide, il dévoila  
 L'ensanglantement des autels et sa propre poitrine percée par le fer : 355  
 Il révéla entièrement le criminel secret de la maison.  
 En conséquence, il lui conseille de fuir vite, en quittant sa patrie,  
 Et pour l'aider dans son voyage, il lui divulgue le secret d'anciens  
 Trésors, sous terre, une masse ignorée d'argent et d'or.  
 Bouleversée, Didon se prépare à la fuite et recrute des compagnons. 360  
 Et tous ceux qui avaient, du tyran, une haine cruelle,  
 Ou une crainte aiguë, s'assemblent. Il y avait là des navires tout prêts à appareiller :  
 Ils s'en emparent et y chargent de l'or. Les richesses de Pygmalion-l'Avare,  
 On les emporte sur la mer ! Et le chef du coup de main : une femme !  
 Ils arrivèrent à l'endroit où tu verras maintenant d'énormes rempart 365  
 Et, en train de sortir de terre, la ville neuve de Carthage.  
 Ils achetèrent du terrain, – du coup, il a pris le nom de *Byrsa* –,  
 Autant qu'ils pouvaient en enclore avec une peau de taureau.  
 Mais vous, enfin, qui êtes-vous ? ou bien de quels rivages venez-vous ?  
 Ou quelle route suivez-vous ? » À ses questions, lui, en poussant 370  
 Un grand soupir, tirant ses mots du fond de sa poitrine :  
 « Ô déesse, si j'allais jusqu'au bout, pour remonter aux origines,  
 Et si tu avais le loisir d'écouter la chronique de nos maux,  
 Avant que j'aie fini, Vesper ferait tomber le jour sur l'Olympe fermé !  
 Nous sommes de l'antique Troie – si jamais jusqu'à vos oreilles 375  
 Le nom de Troie est parvenu... Emportés en tous sens sur l'étendue des mers,  
 Au gré de son caprice, la tempête nous a jetés sur les côtes de la Libye.  
 Je suis le pieux Énée, qui emporte avec moi sur mes navires  
 Ses Pénates arrachés à l'ennemi ! On me connaît jusqu'au-delà du ciel...  
 Je cherche une patrie en Italie, mon lignage est issu de Jupiter Très-Haut. 380  
 Avec deux fois dix vaisseaux de Phrygiens, j'ai pris la mer :  
 La déesse, ma mère, montrait le chemin : j'ai suivi les destins tracés.  
 À peine sept ont survécu aux convulsions des eaux et à l'Eurus !  
 Moi-même, inconnu, dépourvu de tout, je parcours les déserts de Libye,  
 Rejeté bien loin de l'Europe autant que de l'Asie. » Ne pouvant supporter 385  
 Ses plaintes davantage, Vénus l'interrompt en plein dans sa douleur :

« Qui que tu sois, tu n'es pas haï, je crois, des dieux du ciel : les brises douces  
De la vie, tu les cueilles !... puisque te voilà parvenu à cette ville de Tyriens...  
Va seulement jusqu'au bout ! et, d'ici, poursuis ton chemin jusqu'au palais de la reine.  
En fait, tes compagnons sont de retour : ta flotte a été ramenée : 390  
Je te l'annonce ! Les Aquilons ayant tourné, on a pu la conduire en lieu sûr,  
Ou, sinon, la divination qu'on m'a apprise est creuse, et mes parents étaient des imposteurs !  
Observe un peu ces douze cygnes qui évoluent joyeusement en ligne :  
Fondant des immensités de l'éther, l'oiseau de Jupiter les dispersait  
Dans le grand ciel ouvert... Maintenant, formés en longue file, 395  
On les voit prendre terre ou bien se détourner des places déjà prises.  
Rescapés, comme ils jouent de leurs ailes frémissantes !  
En foule ils ont empli le ciel, et ils poussent leur chant...  
Il n'en va pas différemment pour tes navires et pour tes jeunes gens :  
Ou bien ils ont touché le port, ou bien ils franchissent la passe à pleines voiles. 400  
Va seulement jusqu'au bout... et, là où mène ton chemin, va, marche ! »  
Elle dit, et, en se retournant, sa nuque eut un éclat de rose,  
Sa chevelure d'ambrosie exhala dans le tourbillon le parfum  
De la divinité. Son vêtement coula jusqu'au bout de ses pieds,  
Et, – vrai ! –, à la majesté de son pas, elle apparut déesse. 405  
Lui, quand il reconnut sa mère, elle fuyait, il la suivit  
Avec des mots : « Pourquoi trompes-tu si souvent, cruelle toi aussi,  
Ton enfant par de fausses images ? Pourquoi ne m'est-il pas donné,  
De ma main, de toucher ta main ? et d'entendre et de te répondre des paroles vraies ? »

Il lui fait ce reproche, et il tourne pourtant ses pas vers les remparts. 410  
Mais Vénus enferma leur marche dans un air d'obscurité :  
Tout autour la déesse les enveloppa d'un nuage profond,  
Que personne ne puisse les voir, personne les toucher  
Leur causer un retard ou leur demander pourquoi ils venaient.  
Elle-même, Très-Haute, partit pour Paphos ; elle y retrouva sa demeure 415  
Avec plaisir : là-bas elle a son temple, cent autels où brûle l'encens  
Du pays de Saba... et des guirlandes les parfument de fleurs fraîches.  
Pendant ce temps, ils ont vivement fait la route en suivant le sentier.  
Et déjà ils gravissaient la colline, qui domine de haut  
La ville, et regarde, au-delà, les forts qui lui font face. 420  
Énée admire, étonné, la masse des constructions : autrefois, c'étaient des gourbis !  
Il admire les portes, le pavage des rues et la rumeur qui les emplit ;  
Les Tyriens s'y activent en foule : pour partie à tracer des murs,  
À construire la citadelle, à y faire monter des pierres à la force des bras,  
D'autres à choisir l'emplacement de leur toit, et à l'enclorre d'un sillon. 425  
Ils établissent des lois, des magistrats, un sénat inviolable.  
Ici, les uns creusent des ports, et là d'autres jettent de larges fondations  
Pour un théâtre ; on taille à même la roche d'énormes  
Colonnes, hautes gloires des scènes futures.

Tout comme le travail agite les abeilles, dans la nouveauté de l'été 430  
À travers les campagnes en fleur, dans le soleil, quand elles font  
Sortir la nouvelle génération d'adultes de l'espèce,  
Qu'elles amassent le miel limpide et font craquer de ce doux nectar leurs cellules,  
Qu'elles réceptionnent la charge des arrivantes, ou bien qu'en bataillon serré  
Elles chassent des ruches l'improductif troupeau des faux-bourçons, 435  
On travaille avec fièvre, et ça sent bon le miel de thym...

« Oh, comme ils sont heureux, ceux dont les murs sortent déjà de terre ! »  
Dit Énée, et il lève les yeux vers les hauteurs de la ville.  
Il s'avance, entouré d'un nuage, – c'est miraculeux à dire –  
Au beau milieu des gens, et il se mêle à eux, et pas un ne le voit !

440

Il y avait un bois sacré au milieu de la ville, plein d'une ombre abondante :  
Dans le lieu où, à peine réchappés des ondes et de la tourmente, les Phéniciens  
Avaient détérré le présage dont leur avait fait la révélation la royale Junon :  
Le crâne d'un cheval fougueux ! C'était leur dire qu'ils seraient un peuple  
Guerrier par excellence, et que pour des siècles ils auraient la vie facile !  
À cet endroit, Didon la Sidonienne consacrait à Junon un temple  
Immense, riche d'un surcroît de dons et du puissant vouloir de la divinité.  
En haut de ses degrés s'élevaient des chambranles de bronze, chaînées  
De bronze étaient les poutres, et sur les gonds grinçaient de grands vantaux de bronze.

445

Pour la première fois, là, dans ce sanctuaire, il se présentait une chose inattendue  
Qui allégea la crainte : à cet endroit, Énée, pour la première fois, osa espérer le salut,  
Et reprendre un peu de confiance, au beau milieu des catastrophes.  
En effet, tandis qu'au pied du grand temple il examine toute chose  
En attendant la reine, tandis qu'il s'émerveille de voir la chance de cette cité,  
Qu'il admire, en comparant les façons diverses des artistes, l'exécution  
Des œuvres, il découvre la succession des batailles de Troie,  
Et la guerre déjà rendue célèbre par la renommée dans le monde entier,  
Les Atrides et Priam, et, cruel aux deux camps, Achille...

450

455

Il s'arrêta, et dit en pleurant : « Quel endroit, désormais, Achate,  
Quelle région de la terre n'est pas pleine de nos malheurs ?  
Voilà Priam !... Oui, il y a ici les justes récompenses du mérite,  
Il y a les larmes des choses et la condition mortelle frappe l'esprit !  
Chasse la crainte : la renommée te vaudra des chances de salut. »

460

Il dit cela, et se repaît l'esprit d'une inanité de peinture,  
Poussant bien des gémissements : un large fleuve inonde son visage.  
C'est qu'il voyait, comme du temps où l'on guerroyait autour de Pergame,  
Ici, comment fuyaient les Grecs poursuivis par la jeunesse troyenne ;  
Là, comme Achille, haut-crêté, sur son char, pourchassait les Phrygiens.  
Non loin de là, voiles blanches comme neige, il reconnaît en pleurant  
Les tentes de Rhésus. Trahies dans le premier sommeil,  
Le fils de Tydée les ravage, – grand massacre –, couvert de sang,  
Et il détourne les chevaux ardents vers son camp, avant  
Qu'ils n'aient pu goûter les prairies de Troie et boire dans le Xanthe.

465

470

Ailleurs, c'est la fuite de Troilus, son bouclier perdu,  
Pauvre enfant qui n'était pas de taille à affronter Achille :  
Et ses chevaux l'emportent à la renverse, attaché à son char vide ;  
Il tient pourtant les rênes ! Sa tête et ses cheveux traînent à terre,  
Et sa lance écrit à l'envers dans la poussière.

475

Pendant ce temps, au temple de Pallas, injustement hostile, montaient,  
Cheveux lâchés, les femmes d'Ilion, et elles portaient un peplos,  
Tristes suppliantes, frappant de leurs mains leurs poitrines :  
La déesse, les yeux obstinément fixés au sol, ne les regardait pas.  
Trois fois, autour des murs d'Ilion, après traîné Hector, sa proie,  
Achille revendait le corps sans vie au poids de l'or.

480

Et là, vraiment, Énée pousse un gémissement, du fond de la poitrine  
Quand il voit les dépouilles, quand il voit le char et le corps même de son ami,

485

– Et puis Priam en train de tendre ses mains désarmées.  
Lui-même, il se reconnut aussi, dans la mêlée contre les tout premiers des Achéens ;  
Et puis les troupes de l'Aurore, et les armes du noir Memnon...  
Penthésilée, avec fureur, mène les escadrons des Amazones 490  
Aux boucliers légers en forme de croissant de lune. Elle brille, enflammée, au milieu de milliers,  
Et son baudrier d'or est bouclé sous son sein qui excède le voile...  
Quelle guerrière ! Elle a l'audace, elle, une vierge, de se mesurer aux hommes !  
Tandis que tout cela s'offre à l'admiration d'Énée le Dardanide,  
Tandis qu'il est plongé dans la stupéfaction, absorbé tout entier dans son regard, 495  
La reine monte vers le temple, la très bien faite et très belle Didon,  
Entourée d'un cortège en rangs serrés de jeunes gens.  
Telle, sur les rives de l'Eurotas ou sur les collines du Cynthe,  
Diane mène les chœurs, et partout, à sa suite, de-ci de-là,  
Évoluent en groupes mille Oréades... Elle, porte à l'épaulé un carquois ; 500  
Dans sa marche, elle domine de la tête toutes ces divinités  
– Et la joie emplit en silence le cœur de Latone.  
Pareille était Didon, et pareille elle s'avavançait au beau milieu  
Des siens, encourageant l'ouvrage et le royaume à venir.  
Elle prit place, alors, dans les parvis de la déesse, au milieu, sous la voûte du temple, 505  
Entourée d'une haie d'hommes d'armes, et siégeant hautement sur son trône.  
Elle disait le droit et donnait aux hommes des lois ; elle répartissait  
Équitablement les charges dans l'exécution des tâches, ou les tirait au sort,  
Quand, soudain, Énée vit arriver, parmi beaucoup de gens qui accouraient,  
Et Anthée, et Sergeste, et Cloanthe le brave !... 510  
Et les autres Troyens que, sur la mer immense, le noir tourbillon  
Avait dispersés, déroutés dans le grand lointain vers d'autres rivages.  
Il est saisi lui-même à l'instant de stupeur, et, à l'instant Achate est saisi  
À la fois de joie et de crainte. Ils sont ardemment désireux de leur serrer la main,  
Mais l'ignorance des événements leur inquiète l'esprit... Ils se contiennent 515  
Et, abrités au creux de leur nuage, ils observent, attendant de savoir  
Ce qui est arrivé à ces hommes, sur quel rivage ils ont laissé l'escadre,  
Pourquoi ils viennent : car c'était un cortège d'hommes de tous les navires,  
Sollicitait la bienveillance, et ils gagnaient le temple parmi les clameurs.  
Une fois introduits, ils eurent l'autorisation de s'exprimer publiquement ; 520  
L'excellent Ilioneus, d'un cœur pacifique, prit la parole ainsi :  
« Ô reine, à qui Jupiter a donné de fonder une ville neuve  
Et de passer le mors de la justice à des peuples orgueilleux,  
Nous, malheureux Troyens, emportés partout sur les mers par les vents,  
Nous t'en prions, empêche cette horreur : mettre le feu à nos navires !... 525  
Épargne notre peuple : il est pieux ! Regarde nos malheurs d'un œil plus bienveillant.  
Ce n'est pas nous qui viendrions ravager par le fer les Pénates libyens,  
Et remporter pour butin vers la côte les fruits du pillage ;  
Non ! Nous n'avons pas cette violence à l'esprit, et tant de prétention n'est pas pour des vaincus !  
Il y a un pays, – les Grecs le désignent du nom d'Hespérie, – 530  
Une terre antique, riche de possibilités, pour les armes et pour la fécondité du sol,  
Le peuple des CEnotriens l'a habitée ; de nos jours, il paraît  
Que leurs descendants ont nommé la nation du nom de son chef : l'Italie.  
C'est là-bas qu'était notre cap, [vers inachevé]  
Quand, surgissant à l'improviste sur les flots, Orion le faiseur d'orages 535  
Nous entraîna sur d'aveugles bas-fonds, entièrement livrés à l'impudence des vents de sud  
Et à travers les eaux, écrasés par la pleine mer, et parmi des rochers aux passes introuvables

Il nous a chassés en tous sens : en petit nombre nous avons pu arriver ici, sur vos rivages !  
 Mais, quelle est cette race d'hommes ? ou quelle patrie est assez barbare  
 Pour autoriser des façons pareilles ? On nous refuse l'hospitalité de la plage ! 540  
 C'est la guerre !... on nous interdit de relâcher même sur la frange des terres !  
 Ah, si vous méprisez le genre humain et les armes des mortels,  
 Du moins, attendez-vous un peu aux dieux : ils gardent en mémoire le bien et le mal !  
 Nous avons un roi : Énée ! Lui, il n'y en avait pas de plus juste,  
 Il n'y en eut pas de plus grand, par la piété, en guerre et sous les armes ! 545  
 Cet homme-là, si les destins nous le conservent, s'il jouit du souffle du ciel,  
 S'il n'est pas encore gisant, parmi les ombres assoiffées de sang,  
 Rien à craindre ! Et en faisant le premier pas pour rivaliser de bons procédés  
 Tu n'aurais pas lieu de le regretter ! Car il y a aussi, au pays des Sicules,  
 Des villes... des armes... de lignée troyenne... et l'illustre Akestès ! 550  
 Les vents ont endommagé notre flotte : qu'il nous soit permis de la tirer au sec,  
 De prélever dans tes forêts des madriers et de tailler des rames.  
 S'il nous est donné de nous diriger vers l'Italie, avec nos compagnons  
 Et notre roi retrouvés, puissions-nous gagner joyeux l'Italie et le Latium !  
 Mais s'il n'y a pas de salut, et si toi, le meilleur des pères pour les Troyens, 555  
 La haute mer de Libye te tient désormais, s'il ne reste plus d'espoir pour Iule,  
 Alors, que nous puissions, du moins, gagner les eaux de Sicanie et les demeures  
 Toutes prêtes d'où nous sommes venus, et rallier le royaume d'Akestès ! »  
 Tels furent les propos d'Ilioneus ; un murmure d'approbation unanime courait  
 Chez tous les Dardanides. [vers inachevé] 560

Alors, sans attendre, Didon, inclinant le visage vers eux, leur déclare :  
 « Libérez vos cœurs de toute crainte, Troyens, et chassez vos soucis !  
 Des circonstances difficiles et la nouveauté de mon règne m'obligent  
 À prendre de telles mesures, et à faire monter la garde au loin sur les frontières.  
 Qui ne connaîtrait pas le lignage des Énéades, qui ne connaîtrait la ville de Troie, 565  
 Les exploits, les héros, les incendies d'une si grande guerre ?  
 Nous autres, Phéniciens, n'avons pas le cœur si obtus,  
 Le Soleil ne mène pas ses chevaux si loin à l'opposé de la cité de Tyr !  
 Que vous fassiez le choix de la Grande Hespérie, et des champs de Saturne,  
 Ou du pays d'Éryx, et du roi Akestès, vous pouvez compter sur mon aide ! 570  
 Je vous laisserai partir sains et saufs et vous assisterai de mes ressources.  
 Mais voulez-vous, aussi, vous établir avec moi sur un pied d'égalité dans ce royaume,  
 La ville que je construis est la vôtre ! Tirez les navires au sec...  
 Entre Troyen et Tyrien, il n'y aura pour moi aucune différence.  
 Et plût aux dieux que, poussé par le même Notus, votre roi lui-même, 575  
 Énée, fût ici !... En tout cas, je vais envoyer le long de la côte des hommes  
 Sûrs, et je vais ordonner des recherches jusqu'aux confins de la Libye,  
 Au cas où, rejeté en un lieu quelconque parmi les bois ou les cités, il serait égaré. »

L'esprit raffermi par ces paroles, tous les deux, Achate le brave,  
 Énée notre père, brûlaient d'impatience de rompre aussitôt le nuage. 580  
 Et c'est Achate le premier qui interpelle Énée :  
 « Enfant d'une déesse, quelle idée se fait jour dans ton esprit ?  
 La sécurité est totale, tu le vois ! Notre escadre et nos compagnons sont de retour !  
 Il n'en manque qu'un seul : nous l'avons vu nous-mêmes en plein milieu des flots,  
 Englouti. Tout le reste est conforme à la parole de ta mère. » 585  
 À peine a-t-il parlé, qu'autour d'eux, d'un seul coup,  
 La nuée crève et se dissipe dans le ciel ouvert.

Reste Énée : dans la claire lumière, il est resplendissant,  
 De visage et d'épaules, semblable à un dieu ! Car sa mère en personne,  
 D'un souffle sur son enfant, avait mis bon ordre à ses cheveux, 590  
 Jeté sur lui une souveraine lueur de jeunesse, et dans ses yeux une gracieuse dignité,  
 Comme la main de l'artiste ajoute encore à la beauté de l'ivoire,  
 Ou comme la blondeur de l'or vient sertir l'argent ou le marbre de Paros.  
 Alors il s'adresse ainsi à la reine, et tout à coup, devant tout le monde,  
 Il dit à l'improvisiste : « Me voilà, moi que vous cherchez : c'est moi, 595  
 Énée le Troyen, sauvé des eaux de la Libye !  
 Ô toi qui seule as eu pitié des souffrances de Troie !  
 Nous, rescapés des mains des Danaens, nous, sur la terre et sur toutes les mers  
 Sans exception, nous voilà réduits à néant par nos malheurs, nous manquons de tout,  
 Et tu nous offres ta ville et ton foyer !... Te rendre grâce comme il conviendrait, 600  
 Voilà qui n'est pas à notre portée, Didon ! ni à la portée, n'importe où,  
 De quelque reste que ce soit de la nation des Danaens, dispersée dans le vaste monde !  
 Que les dieux – s'il y a des puissances divines qui veillent sur les justes, s'il y a  
 Quelque part tant soit peu de justice, et si l'intelligence a la notion du bien –  
 Que les dieux te donnent les récompenses que tu mérites ! Quel temps a été assez faste 605  
 Pour te voir naître ? Quels parents assez nobles pour avoir une fille pareille ?  
 Tant que les fleuves courent vers les mers, que, dans les montagnes, les ombres  
 Mettront les reliefs en lumière, tant que le ciel sera la prairie des étoiles,  
 Pour toujours dureront ton honneur, ton nom et ta louange,  
 Quelles que soient les terres qui m'appellent ! » Ayant ainsi parlé, 610  
 Il serre la main à ses amis : de la droite à Ilioneus, de la gauche à Séreste,  
 Et puis aux autres, à Gyas le brave, à Cloanthe le brave.

Elle resta saisie dès le premier regard, d'abord de son aspect, Didon la Sidonienne,  
 Ensuite du si grand malheur de l'homme... Et sa bouche forma ces mots :  
 « Toi qui es né d'une déesse, quel malheur, à travers de si grands périls, 615  
 S'acharne à te poursuivre ? Quelle force brutale te jette ainsi sur des côtes sauvages ?  
 Tu es donc le fameux Énée, que, pour le Dardarien Anchise,  
 Vénus, la donneuse de vie, enfanta, en Phrygie, auprès des eaux du Simois ?  
 En vérité, je me souviens fort bien de la venue à Sidon de Teucrus,  
 Chassé du territoire de ses pères, pour chercher un nouveau royaume 620  
 Avec le secours de Bélus ! Mon père, Bélus, dévastait alors  
 Chypre pleine de fruits : vainqueur, il la tenait en son pouvoir.  
 Et c'est dès ce temps-là, déjà, que j'ai eu connaissance  
 Du malheur de la ville de Troie, de ton nom et des rois pélasges.  
 Teucrus même, leur ennemi, accordait aux Troyens des louanges insignes 625  
 Et pour sa part il se voulait issu d'une antique souche de Troyens.  
 Voilà pourquoi... ô jeunes gens, allez ! Entrez sous notre toit !  
 Moi aussi, à travers nombre de malheurs semblables, j'ai été  
 Malmenée : la fortune a voulu pour finir que je m'arrête en ce pays !  
 N'étant pas ignorante du malheur, j'apprends à secourir les malheureux. » 630  
 Elle évoque ainsi le passé. Elle emmène aussitôt Énée dans le palais royal.  
 Aussitôt, elle ordonne des actions de grâce aux dieux dans les temples.  
 Mais elle n'en fait pas moins envoyer à ses compagnons, sur le bord de mer,  
 Vingt taureaux, et cent porcs de grande taille,  
 L'échine hérissée de soies, et cent agneaux gras sous la mère : 635  
 De quoi fêter joyeusement ce jour. [vers inachevé]  
 À l'intérieur, on a fait des préparatifs splendides, d'un luxe royal



On apprête un banquet dans le cœur même du palais :  
 Des tissus d'une pourpre magnifique, ouvragés avec art,  
 Tout une immense argenterie de table, et, ciselés en or, 640  
 Les hauts faits des ancêtres, la très longue suite des choses  
 Accomplies par tant d'hommes depuis l'antique origine du lignage.  
 Énée (car jamais l'amour paternel ne peut laisser l'esprit  
 En repos), avant toute chose envoie aux navires le rapide Achate,  
 Pour tout raconter à Ascagne, et pour le ramener lui-même dans les murs : 645  
 Tout le tendre souci du père est pour Ascagne.  
 Mais il fait aussi apporter des cadeaux, arrachés aux ruines  
 De Troie : une mante raidie par des figures brodées d'or,  
 Un voile au pourtour tissé d'un motif d'acanthé couleur de safran :  
 Ce sont des parures d'Hélène l'Argienne, qu'elle avait emportées avec elle 650  
 De Mycènes, en gagnant Pergame pour des noces qui n'étaient pas permises,  
 – Un présent stupéfiant de sa mère Lédas.  
 Et puis le sceptre qu'avait eu en main, jadis, Iliou, le  
 L'ainée des filles de Priam ; pour le cou, un collier  
 De perles, et un double diadème d'or et de pierres précieuses. 655  
 Pour s'occuper de tout ça – vite ! – Achate était donc en chemin vers les navires.

Mais Cythérée tourne en son cœur de nouveaux artifices, de nouveaux  
 Desseins, pour qu'en changeant de visage et d'aspect, Cupidon  
 Vienne à la place du doux Ascagne, et qu'avec ces dons il mette la folie  
 Au cœur de la reine et fasse entrer dans ses os, inextricablement, le feu. 660  
 C'est qu'elle a peur de cette maison équivoque et des Tyriens à la langue double...  
 Cette atroce Junon lui est une brûlure ! et, à l'approche de la nuit, l'anxiété revient au galop.  
 Elle s'adresse donc en ces termes à l'Amour ailé :  
 « Mon enfant, qui es, à toi seul, toute ma force et toute ma puissance !  
 Toi, mon enfant, qui dédaignes les foudres typhéennes du père Très-Haut 665  
 Tu es mon refuge, et je viens, suppliante, faire appel à tes pouvoirs divins !  
 Énée, ton frère, malmené en pleine mer, et sur tout le pourtour  
 Des terres, à cause de la haine de l'âpre Junon...  
 Tu es au courant, et souvent tu as souffert notre souffrance !  
 Maintenant une Phénicienne le tient – Didon ! – et le retarde 670  
 À coup de paroles flatteuses, et j'ai peur : à quoi peut bien tourner une hospitalité  
 À la Junon ? Elle ne va pas reculer, à ce moment si cardinal des choses !  
 Et c'est pourquoi je veux, moi la première, m'emparer de la reine par ruse,  
 L'enfermer dans un cercle de flamme, que nul pouvoir divin ne lui offre d'issue,  
 Mais qu'elle soit possédée – avec moi – d'un grand amour pour Énée. 675  
 Et pour savoir comment faire, écoute un peu mon idée :  
 L'enfant royal, à l'appel de son père bien-aimé, se prépare à se rendre  
 À la ville des Sidoniens, – et c'est mon grand souci ! –  
 Apportant en offrande ce qui a échappé, – de Troie –, à la mer et aux flammes.  
 Lui, tout engourdi de sommeil, sur les hauts de Cythère 680  
 Ou dans mon sanctuaire sacré au-dessus d'Idalie, moi je vais le cacher !  
 Qu'il ne risque pas de savoir nos tromperies ou de venir se mettre au beau milieu.  
 Toi, contrefais avec finesse son allure – oh, pas plus d'une nuit ! –  
 Petit garçon, revêts les apparences familières d'un petit garçon,  
 Ainsi, au moment où, toute à sa joie, Didon t'accueillera sur ses genoux 685  
 Au milieu des tables royales et des liqueurs de Lyæus,  
 Qu'elle te prendra dans ses bras et te picotera de doux baisers,

Tu lui instilleras un feu secret et tu l'enjôleras de ton poison ! »

L'Amour obéit, fait ce que lui dit sa mère chérie : il enlève  
Ses ailes, et il s'amuse à se donner la démarche d'Iule. 690  
Mais, pour Ascagne, Vénus répand par tous ses membres un paisible  
Repos, et, blotti dans ses bras, la déesse l'emporte vers les hauts  
Bois sacrés d'Idalie, où la tendre marjolaine l'enlace  
Dans une ombre douce toute parfumée de ses fleurs.

Déjà, Cupidon s'avanceit : obéissant aux instructions, il apportait 695  
Aux Tyriens les cadeaux royaux, gaiement, sous la conduite d'Achate.  
Quand il arrive, la reine, parmi des tentures magnifiques,  
Vient de prendre place sur un lit d'or : elle occupe le centre.  
Et voici qu'Énée notre père, voici que la jeunesse troyenne  
Font leur entrée, et ils s'allongent sur des lits tendus de pourpre. 700  
Les serviteurs leur versent de l'eau sur les mains, distribuent le pain de Cérés  
Dans des corbeilles, et apportent des serviettes de velours.  
À l'intérieur, cinquante servantes ont pour tâche de préparer en bon ordre  
La longue suite des plats et d'offrir aux Pénates le fumet qui monte des flammes.  
Il y en a cent autres et autant de maîtres d'hôtel du même âge 705  
Pour placer les mets sur les tables et pour offrir les coupes.  
Et les Tyriens n'étaient pas moins nombreux à se presser dans les parvis  
En fête, invités à prendre place sur des lits ornés de peintures.  
Ils admirent les présents d'Énée, ils admirent Iule  
Et le visage ardent du dieu et ses paroles feintes, 710  
Et la mante, et le voile historié d'acanthé couleur de safran.

Par-dessus tout infortunée, vouée à sa ruine future, la Phénicienne  
Ne peut rassasier son esprit, elle s'enflamme rien qu'à regarder,  
Elle est émue tout à la fois par les cadeaux et par l'enfant.  
Et lui, quand il s'est bien blotti aux bras d'Énée, qu'il s'est bien pendu à son cou, 715  
Qu'il a bien répondu au grand amour de son faux père,  
Il vient trouver la reine. Elle, toute yeux, elle, de tout son cœur,  
Elle s'attache à lui, et le prend gentiment sur ses genoux, inconsciente Didon !  
Elle ignore quel puissant dieu est assis là, pour son malheur ! Mais lui,  
Il n'oublie pas sa mère, l'Acidaliennne, et il commence, peu à peu, 720  
À effacer Sychée, et il travaille à disposer pour un amour vivant  
Cette âme depuis si longtemps inerte et ce cœur désaccoutumé.

Plus tard, dès que se calme l'ardeur du repas, les tables une fois retirées  
On met en place, tout couronnés de fleurs, de grands cratères de vin.  
Le brouhaha s'élève dans tout le palais et les voix roulent dans l'ampleur 725  
Des salles. Du haut des plafonds lambrissés d'or pendent des lampes  
Qui brûlent. Et la nuit est vaincue par les flammes des torches.

Alors, la reine se fit apporter et emplit de vin pur,  
– Alourdie d'or et de gemmes –, une large coupe en usage chez Bélus  
Et tous les descendants de Bélus. Et l'on fit silence dans le palais : 730  
« Jupiter (puisqu'on dit que c'est toi qui édictes les droits de l'hospitalité)  
Veuille que ce jour soit heureux pour les Tyriens et ceux qui sont partis  
De Troie, et que nos descendants se le rappellent !  
Que contribuent à notre joie, Bacchus, qui la dispense, et la bonne Junon !  
Et vous, cette union, ô Tyriens, fêtez-la tous avec enthousiasme ! » 735  
Elle dit ; et versa sur la table une libation en l'honneur des dieux.

La libation faite, elle fut la première à approcher la coupe du bord de ses lèvres,  
 Pour la tendre ensuite à Bitias en l'encourageant vivement. Lui, but avec vaillance  
 À la coupe large et pétillante de mousse : il se rinçait en plein dans l'or !  
 Après, vient le tour des autres grands du royaume... Sur sa cithare d'or, 740  
 Iopas le chevelu fait résonner les savoirs du très grand Atlas.  
 Le voilà qui chante la lune errante, et les labeurs du soleil,  
 Et d'où vient la race des hommes, les animaux... d'où l'eau du ciel, et d'où le feu...  
 Arcturus et les Hyades qui font la pluie, et, sous un même joug, les Bœufs...  
 Pourquoi les soleils de l'hiver sont si pressés d'aller plonger 745  
 Dans l'Océan, ou quel retard nous rend les nuits si lentes.  
 Les applaudissements éclatent et redoublent chez les Tyriens ; les Troyens ne sont pas en reste.  
 Mais, aussi et surtout, au fil changeant de la conversation, elle faisait durer  
 La nuit, l'infortunée Didon ! Et à longues gorgées elle buvait l'amour,  
 Posant beaucoup de questions sur Priam, et, sur Hector, beaucoup... 750  
 Tantôt avec quelles armes était venu le fils de l'Aurore,  
 Tantôt comment étaient les chevaux de Diomède, et tantôt la taille d'Achille...  
 « Allons, mon hôte, raconte-nous depuis le tout début, dit-elle,  
 Les Danaens et leurs traîtrises... et les malheurs des tiens,  
 Tes errances... car voilà bien le septième été 755  
 Qui t'emporte, sans feu ni lieu, partout sur les terres et les flots !

FIN du premier livre de l'*Énéide*.

# Notes

L'édition du texte latin actuellement la plus facilement accessible en France est celle de Jacques Perret (C.U.F./Budé, Les Belles Lettres, (1977-1987). Quand le texte traduit ici s'en écarte, la chose est indiquée ci-après, dans les notes. Voir, en particulier, le commentaire au v. 1. – Les nombres qui précèdent les notes correspondent aux numéros des vers qu'elles commentent.

1. *Arma virumque cano Troiæ qui primus ab oris...* Depuis l'Antiquité, les éditions canoniques de l'*Énéide* commencent par ce vers, et divers auteurs anciens ainsi que des graffiti font allusion à cet incipit. Deux sources, une *Vie de Virgile* d'attribution et de date incertaines (Suétone ? Au plus tôt II<sup>e</sup> siècle après J.-C.) et le commentaire de Servius à l'*Énéide* (fin du IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.) mentionnent quatre vers qui auraient été le début du poème dans les brouillons de Virgile, mais que les éditeurs, Varius et Tucca (voir la présentation), auraient supprimés. Les savants se divisent sur la question. Pour ma part, je crois que ces vers – une sorte d'aide-mémoire présentant les trois œuvres principales du poète et leur sujet – ne sont pas de Virgile mais d'un grammairien féru de pédagogie. Jacques Perret a cru bon de les placer en tête de son édition comme s'il pouvait être certain de leur authenticité. C'est d'autant plus surprenant qu'il exprime lui-même, dans son introduction, des réserves sur la fiabilité des commentateurs anciens. Mais peut-être a-t-il cédé à la mode ou au goût de la numérologie... L'*Énéide*, dans sa version canonique, a 9896 vers : quelle tentation d'en ajouter 4 pour faire 9900 ! Mais, le propos de Virgile, est de placer son poème au niveau de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Et il y a tout lieu de penser qu'il a bel et bien voulu pour premier ce vers – le vrai : *arma virumque cano...* – qui évoque, d'un coup, l'ouverture des deux poèmes d'Homère. La chose a été soulignée par bien des gens avant moi, mais on peut voir, à ce propos, mon article « Homère, ou Homère ? » dans *Europe*, n° 865. Loin du *grand jeu* de Virgile, les quatre vers dont on voudrait coiffer son poème sont un petit jeu de grammairien.

– *Les armes* : comme chez du Bellay, dans l'incipit du sonnet IX des *Regrets*, « France, mère des arts, des armes et des lois », le mot désigne ici, dans un sens très large, toutes les ressources guerrières – matérielles et morales – qui permettent à un groupe humain d'être un peuple en assurant sa liberté et sa souveraineté, ainsi que toutes les circonstances où elles sont mises en œuvre en vue de ces deux fins.

2. *Lavinium* : première ville fondée par Énée dans le Latium, à quelque distance de la côte, non loin du site futur de Rome.
4. *Junon* : grande déesse, assimilée à l'Héra des Grecs. Comme le dit le poème (v. 47), elle est la sœur et l'épouse de Jupiter, le roi des dieux.

12. *Des colons tyriens* : D'après les historiens antiques (Timée, Justin, Flavius Josèphe), Carthage fut fondée vers 814 av. J.-C. par des colons phéniciens venus de Tyr (l'actuelle Sur, au Liban), comme le raconte Virgile (voir, plus loin, v. 338-368). En phénicien le nom de *Carthage* signifie *Villeneuve*.
16. *Plaçant même après elle Samos* : l'île de Samos possédait un sanctuaire d'Héra (Junon) très renommé.
20. Allusion à la destruction de Carthage (*la cité tyrienne*) par les Romains (*postérité née du sang troyen*), à la fin des guerres puniques, en 146 av. J.-C.
22. Dans l'Antiquité, le nom de *Libye* désignait tout ce qui était connu du continent africain. Dans l'*Énéide*, il peut évoquer soit Carthage elle-même, avec le territoire soumis à son autorité, soit les territoires restés indépendants qui l'entouraient. – Les Parques sont trois divinités qui filent les destinées des humains.
23. *La Saturnienne* : Junon (Héra), fille de Saturne (Kronos).
24. *Argiens* : les habitants d'Argos, dans le Péloponnèse. Le nom est employé ici pour désigner l'ensemble des Grecs qui avaient pris part à la guerre de Troie. Argos était un des grands centres du culte d'Héra.
27. *Le jugement de Pâris*. Au noces des futurs parents d'Achille, la déesse Thétis et Pélée, un mortel, la Discorde, vexée de ne jamais être invitée dans les banquets des dieux, plaça sur la table un pomme portant l'inscription : « À la plus belle. » Le fruit fut disputé entre trois grandes déesses : Junon (Héra), Minerve (Athéna) et Vénus (Aphrodite). On convint d'un juge : le berger Pâris (c'était le fils de Priam, roi de Troie) qui gardait ses troupeaux sur le mont Ida. En se présentant devant lui, les déesses tentèrent d'acheter son vote. C'est Vénus qui offrit le prix le plus séduisant à ses yeux : l'amour de la plus belle des mortelles, Hélène de Sparte, qu'il enleva à son époux Ménélas. Ce fut la cause de la guerre de Troie, où les déesses dédaignées soutinrent les assaillants, tandis que Vénus soutenait les Troyens.
28. *Ganymède* : beau jeune homme, parmi les ancêtres mythiques des Troyens. Il plut à Jupiter, qui prit la forme de son oiseau emblématique, l'aigle, pour l'enlever et l'emporter dans l'Olympe, où il en fit l'échanson des dieux. Les amours de Jupiter suscitaient la jalousie de Junon.
29. La rupture de la construction grammaticale est tout aussi violente dans le texte original.
30. *Les Danaens*. On prononce : « Dana-ins ». Le mot désigne les descendants de Danaos, roi mythique d'Argos (voir *Les Suppliantes* d'Eschyle), c'est-à-dire les Argiens. Mais ici, il désigne, une fois encore, l'ensemble des Grecs qui avaient pris part à la guerre de Troie.
39. *Pallas* : Minerve (Athéna). Lors de la prise de Troie, Ajax, fils d'Oilée (voir la note au v. 45), arracha la prophétesse Cassandre à l'autel d'Athéna pour la violenter. Or, les autels des dieux étaient en principe des asiles sacrés, et la déesse ne pouvait pas pardonner le sacrilège : au retour vers la Grèce, les navires d'Ajax furent pris dans la tempête en longeant l'Eubée, et disparurent corps et biens.
45. *Ajax fils d'Oilée*, roi de Locride (Grèce centrale). Il ne faut pas le confondre

avec Ajax, fils de Télamon, roi de Salamine (l'île proche d'Athènes, dans le golfe Saronique), bien qu'ils soient souvent présentés ensemble : *les deux Ajax*, chez Homère, et, par conséquent, chez Offenbach... Voir la note au v. 619.

48. Texte : *Bella gero. Et quisquam numen Iunonis adoret / (...)* – Il est dérisoire, pour une déesse comme Junon, d'être réduite à *faire la guerre*, au lieu d'anéantir ses ennemis d'un seul coup.
52. *L'Éolie* : ce n'est pas, ici, la région du nord-ouest de l'Asie mineure où se parlait le dialecte éolien, dans lequel écrivait Sapphô, mais les îles Éoliennes, au nord de la Sicile. On notera que les îles Éoliennes ne peuvent être la patrie des vents du Sud que si on les considère depuis l'Italie péninsulaire : *l'Énéide* n'est pas un livre de géographie.
68. *Ilion* est un autre nom de Troie. Il est à l'origine du titre de *l'Illiade*. – Les *Pénates* sont les dieux du foyer (où l'on fait cuire la nourriture familiale : voir v. 708-709).
71. Les *nymphes* sont des divinités secondaires, personnification de forces naturelles.
85. *L'Eurus* est un vent de sud-est, le *Notus* un vent de sud. Le nom de *l'Africus* est parlant : il vient de *l'Africa*, au sens antique, c'est-à-dire de l'actuelle Tunisie.
96. *Fils de Tydée* : Diomède le Fort, l'un des plus vaillants des Achéens (les Grecs) devant Troie. Il est l'ami d'Ulysse.
99. *Hector* : prince troyen, fils du roi Priam, époux d'Andromaque, et l'un des principaux héros de *l'Illiade*. Au chant XVI, il tue Patrocle, l'ami d'Achille, avec l'aide du dieu Apollon. Il est lui-même tué par Achille au chant XXII. Le rachat de son corps par son père Priam, venu supplier Achille, est un des épisodes les plus beaux et les plus émouvants du poème (chant XXIV). – *L'Éacide*, c'est Achille, petit-fils d'Éaque.
100. *Sarpédon* : prince lycien allié des Troyens. Fils de Zeus (Jupiter) il est tué par Patrocle au chant XIV de *l'Illiade*. Au chant XII (310-328), Homère lui confie l'expression de la vision héroïque du monde : les privilèges dont jouit le héros parmi son peuple sont le pendant de son consentement, par avance, à l'éventualité de sa mort au combat ; mais c'est aussi un *choix de vie*, face au caractère de toute façon inéluctable de la mort. — La Lycie est une région escarpée du sud-ouest de l'Asie mineure. — Le *Simoïs* est, avec le Scamandre (ou Xanthe) un des deux fleuves qui coulent dans la plaine de Troie.
102. *Aquilon* : vent du nord, qui tire probablement son nom de l'aigle (*aquila*), à cause de sa violence et de sa vitesse. Cf. La Fontaine, *Le Chêne et le Roseau* : « Tout vous est Aquilon, tout me semble Zéphyr ». Voir la note au v. 131.
113. *Les Lyciens* : voir la note au v. 100.
130. *Neptune* (Poséidon), l'un des douze grands dieux de l'Olympe, est le frère de Jupiter et de Junon. Il est le dieu de la mer et des eaux. Il a pour emblème le trident.
131. Le *Zéphyr* est un vent qui, selon le grammairien Servius, « conduit vers l'Italie ». Il s'étonne donc de le voir mentionné ici. Il attribue à la colère de Neptune le fait que cet innocent soit vertement convoqué lui aussi.

C'est ne pas comprendre comment fonctionne le poème de Virgile. Car le Zéphyr, ici, est littéraire : il vient de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*, où il est fauteur de tempête (*passim*).

132. Selon Hésiode, les vents sont nés de l'Aurore et du titan Astrée, un membre, comme Typhée (ou Typhon, voir note au v. 665), de la génération divine antérieure aux dieux olympiens et vaincue par ceux-ci dans la « Titanomachie », la lutte contre les Titans.
144. *Cymothoé, Triton* : divinités marines secondaires.
177. *Cérès (Déméter)* est la grande déesse des moissons (cf. les *céréales*) et du pain. En latin, son nom suffit à lui seul à évoquer les grains de blé que les Troyens vont mouder pour se faire ensuite de la *pitta* (grec moderne ; turc *pide* ; italien *pizza*), avec laquelle ils mangeront leur viande.
188. *Le fidèle Achate* : apparition de l'*épithète formulaire* passée en proverbe. Achate est le *fidèle Achate* pour les siècles des siècles...
195. Patience : on saura qui est Akestès aux v. 549-558.
196. *Trinacrie* : la Sicile, parce qu'elle a trois pointes.
200. *Scylla* : monstre légendaire gardant le détroit de Sicile du côté du continent, tandis que Charybde le garde du côté insulaire. Dans l'*Odyssée*, Ulysse doit affronter ces deux monstres, témoins des difficultés et des terreurs qu'éprouvaient les premiers navigateurs de l'Antiquité en franchissant le détroit.
201. Les *Cyclopes* : géants à un seul œil. Dans l'*Odyssée*, Ulysse et ses compagnons sont prisonniers de l'un d'eux, Polyphème.
213. *Des supports de bronze* : plantés de part et d'autre des lits de braise, ils soutiennent les broches sur lesquelles rôtissent les viandes.
215. *de vieux vin* : c'est le nom du dieu Bacchus qui est employé ici à la place du mot *vin* dans l'original.
220. *Le pieux Énée* : on pourrait traduire approximativement par « Énée le Juste », mais on y perdrait l'*épithète formulaire* et, avec elle, la tradition passée en proverbe : Énée est, par nature, le *pieux Énée*. – *La pietas* est la qualité qui fait observer tous ses devoirs. Énée est par excellence l'homme du devoir : c'est précisément ce qui va coûter à Didon son amour et sa vie. Énée est l'exact opposé de Marc-Antoine, qui, lui, a renié Rome pour l'amour d'une reine orientale, Cléopâtre.
235. *Teucus* (ou *Teucer*, mais la forme *Teucus* est seule attestée chez Virgile), fils du fleuve Scamandre et de la nymphe du mont Ida, est un des fondateurs mythiques de Troie. – Il ne faut pas le confondre avec le Teucus grec (*Teucros*), fils de Télamon, roi de Salamine, et d'Hésioné, sœur de Priam, qui, dans la guerre de Troie, combat du côté des Grecs, comme son frère Ajax (fils de Télamon). Voir la note au v. 619.
242. *Anténor* : autre prince troyen ayant échappé à la ruine de Troie, et venu fonder une cité en Italie. – Les *Achéens* : les peuples grecs assaillant Troie.
244. Les *Liburniens* étaient un peuple de l'Illyrie, l'Albanie actuelle. Ils vivaient notamment de piraterie, avant que les Romains n'y mettent bon ordre. – Les *fontaines du Timave* : comme la *fontaine de Vaucluse*. Le *Timave*, en italien *Timavo*, est un fleuve qui prend sa source en Slovénie et, après une quarantaine de kilomètres de cours souterrain, à travers des grottes

classées de nos jours par l'UNESCO, ressurgit en Italie, non loin de Trieste. Apparemment Virgile avait vu de ses yeux les neuf résurgences du Timave, et il en avait été suffisamment impressionné pour les mentionner, avant ce passage de l'*Énéide*, dans les *Bucoliques* (VIII, 6), et dans les *Géorgiques* (III, 475).

248. *Il a nommé son peuple*. Le nom des *Vénètes*, habitants de la région (cf. *Venezia, Venise*) est semblable, en grec, à celui des *Énètes*, un peuple d'Asie mineure mentionné dans l'*Iliade* comme allié des Troyens.
250. Allusion à la divinisation de César (Caius Iulius Cæsar, qui se revendiquait descendant d'Iule (ou Ascagne, voir v. 267-68), et, par là, d'Énée et de Vénus). Voir plus loin, les commentaires sur les v. 286-296.
251. *La colère d'une seule* : Junon.
256. *Sa fille* : pour Homère (*Iliade*, V, 363 - 430), Aphrodite est fille de Zeus et de Dionè. Hésiode donne une autre version du mythe (voir la note au v. 415).
257. *Cythérée* : Vénus (Aphrodite) avait l'un de ses grands sanctuaires dans l'île de Cythère (d'où l'*Embarquement* de Watteau...)
259. *Lavinium* : voir la note au v. 2.
267. *Iule* : Ascagne. Il est très important d'établir clairement l'identité entre Ascagne et Iule, puisque c'est elle qui fonde la revendication d'une filiation divine pour Jules César et pour son fils adoptif Auguste.
271. *Albe-la-Longue* : ville d'où étaient originaires les jumeaux fondateurs de Rome, Romulus et Rémus.
273. *Hector* : voir la note au v. 99. Il symbolise à lui seul Troie et la noblesse des vaincus. Mais l'histoire opère un renversement : Albe et Rome resuscitent Troie. – *Une reine prêtresse* : une princesse de sang royal, prêtresse de Vesta, la déesse du foyer. Les vestales devaient observer la chasteté. Celle-ci trahit son devoir, mais avec le dieu de la guerre ! (Voir note suivante.) – Le poète Properce, contemporain de Virgile, parle, lui, à propos de Cléopâtre, de « reine prostituée » (3, 11, 39). Il y a là-dedans toute l'opposition idéologique fantasmée entre les perversions décadentes de l'Orient et la droiture ancestrale de la Romanité...
274. *Ilia* : la mère de Romulus et Rémus, plus couramment appelée Rhéa Silvia. Mais il est essentiel, là encore, de souligner l'ascendance troyenne. – Mars (Arès) est le dieu de la guerre, et le père de Romulus et Rémus.
276. *Romulus formera une nation* : en faisant de sa cité un asile – légal et religieux – pour tous ceux qui pouvaient en avoir besoin.
- 284 – 285. *Assaracus* : arrière-grand-père d'Énée. La *maison d'Assaracus* désigne ici les Romains, héritiers des Troyens. La *Phthie* était le royaume d'Achille ; c'était une partie de la Thessalie classique et actuelle. Mycènes était la cité sur laquelle régnait Agamemnon. Leur réduction en servitude par les Romains aux II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> siècles av. J.-C. est la revanche des Troyens.
- 286 – 296. Jupiter confirme à Vénus que les promesses du destin trouveront leur accomplissement dans ce qui est, pour Virgile, l'état présent du monde, c'est-à-dire dans la nouvelle monarchie augustéenne, à laquelle



César a ouvert la voie. Dans le droit fil de la propagande augustéenne, tout le passage pratique une ambiguïté volontaire entre César (*Caïus Julius Cæsar*, le conquérant de la Gaule), et Octavien-Auguste (l'empereur), son neveu, qui portait, depuis son adoption par son oncle, en 44, le nom de *Caïus Julius Cæsar Octavianus*. Il était couramment appelé du seul nom de *César*, tandis qu'au besoin, pour la clarté, son père adoptif, divinisé après son assassinat, était *le dieu César*. Le nom d'*Auguste* n'est en fait qu'un titre d'honneur, décerné par le Sénat en 27 av. J.-C. à Octavien, après l'affermissement définitif de son pouvoir. Il est exalté ici comme le restaurateur de la paix, après son triomphe dans les guerres civiles qui l'avaient opposé aux assassins de César, puis à Marc Antoine.

287. *Son empire aura pour limite l'Océan* : allusion à la conquête de la Gaule par César. Mais l'empire de son fils adoptif Auguste a effectivement pour limite l'océan...
289. *Chargé des dépouilles de l'Orient* : allusion à la victoire d'Octavien (le futur Auguste) sur Antoine et Cléopâtre. Sa propagande le présentait comme le défenseur des vieilles traditions romaines, contre l'invasion des mœurs orientales. Il est clair, de ce point de vue, que le personnage d'Énée abandonnant Didon s'oppose à celui de Marc Antoine subjugué par la « reine prostituée » Cléopâtre. Voir les notes aux v. 220 & 273.
292. *Léclatante Bonne Foi* : depuis les guerres puniques (264 – 146 av. J.-C.), la propagande romaine accusait les Carthaginois de n'avoir aucune parole. C'est précisément ce que Didon la Carthaginoise va reprocher à Énée le « Romain »... – *Vesta* (Hestia) : déesse du foyer. – *Quirinus* : très ancien dieu romain, patronnant, peut-être, la « société civile », et auquel Romulus était assimilé. Auguste en favorisa le culte, dans le cadre de sa politique d'exaltation de la paix retrouvée : c'est précisément l'objet de ce passage.
293. À Rome, les portes du temple de Janus (le dieu à double face) étaient ouvertes en temps de guerre, fermées en temps de paix.
297. *Celui qu'a enfanté Maïa* : Mercure (Hermès).
316. *Harpalykè la Thrace* : jeune fille élevée comme un garçon manqué, et qui courait, selon la légende, plus vite que le cours du fleuve Èbre. Certains commentateurs font remarquer que le cours de l'Èbre de Thrace est très lent, et proposent de corriger le texte... Peu nous importe.
329. *Phæbus*, en grec *Phoïbos*, « le brillant » : Apollon, dieu du soleil (et de la poésie). Sa sœur Diane (Artémis) était la déesse de la lune, sous le nom de *Phoïbè*, « la brillante ». Mais elle était surtout une vierge chasserresse. Il est piquant de voir Vénus, déesse de l'amour, prendre ici l'apparence d'une déesse vierge. Virgile n'est pas loin de la poésie alexandrine.
338. *Agénor* : frère de Bel, roi mythique de l'Égypte, fils de Neptune (Poséidon) et de Libye (« Afrique »). Agénor aurait été le fondateur de la cité phénicienne de Sidon, qui fut ensuite la métropole de Tyr, laquelle fut à son tour celle de Carthage.
345. *Premiers auspices* : c'étaient ses premières noces. La mention – religieuse – n'est pas ici sans importance. Didon, à la mort de son époux Sychée, avait fait vœu de lui rester fidèle. Elle va considérer son amour

pour Énée comme une union légitime. Mais la rupture du serment fera que ces *secondis auspices* ne seront pas favorables...

- 367 – 369. La citadelle de Carthage portait le nom de *Byrsa* (phénicien *Bosra*, « escarpement »), que les Grecs entendaient comme leur mot *búrša*, qui désignait une peau tannée. À partir de là, ils avaient créé la légende selon laquelle les colons tyriens avaient escroqué les Libyens, en découpant la peau contractuelle en lanières extrêmement fines qui, mises bout à bout, leur avaient permis d'acquérir à bon compte un territoire important. La rivalité politique et commerciale, en Méditerranée, entre Grecs et Phéniciens, remonte à la plus haute antiquité. Ils s'accusaient mutuellement d'être des pirates, des traîtres et des escrocs – ce qui était peut-être vrai des uns comme des autres...
374. *Vesper* : l'étoile du soir, et le soir lui-même. — *L'Olympe* : montagne de Thessalie, en Grèce, qui passait pour le séjour des dieux.
380. *Lignage issu de Jupiter* : Jupiter (Zeus), Dardanos, Érichthonios, Tros, Assaracos, Capys, Anchise, Énée, Ascagne (ou Iule, voir v. 267-68 & 288), [...], Jules César, et enfin, par adoption, l'empereur Auguste.
381. *Phrygiens* : les Troyens. La Phrygie, d'où nous est venu un bonnet, était la région du nord-ouest de l'Asie mineure. Le *bonnet phrygien*, porté dans l'Antiquité par les esclaves (notamment *phrygiens*), fut adopté, à la Révolution française, comme emblème de la liberté apportée par celle-ci.
415. *Paphos* : ville de Chypre. Selon la *Théogonie*, d'Hésiode, Aphrodite serait née de l'écume de la mer, à Paphos, à l'instant où y tombaient les parties sexuelles du grand dieu Ouranos (*Uranus*, le *Ciel*), mutilé par son fils Kronos (*Saturne*, généralement assimilé au *Temps*), qui le détrônait. Elle avait là un autre de ses principaux sanctuaires.
425. *L'enclore d'un sillon* : c'est le vieux rite latin de fondation, accompli par Romulus lui-même, lors de celle de Rome.
446. *Didon la Sidonienne* : Didon était tyrienne, mais Tyr était elle-même une colonie de Sidon.
- 461 – 462. Outre une affirmation humaniste universelle (« Les Carthaginois aussi éprouvent des sentiments humains »), ces vers expriment une déclaration théorique de Virgile à propos de l'art. *L'ekphrasis*, description d'une œuvre d'art, est un point de passage obligé de l'épopée. Ici, c'est la description des fresques de Carthage, plus loin (VIII, 617-731) celle du bouclier d'Énée, inspirée de celle du bouclier d'Achille dans *l'Iliade* (XVIII, 478-608). Dans ses *Argonautiques*, Apollonios de Rhodes décrit, lui, le manteau de Jason (I, 721-767). Ces descriptions n'ont pas pour seule fonction de marquer une pause dans le récit et de distraire le lecteur : chacune des œuvres décrites offre, à sa manière et dans son contexte particulier, la métaphore du travail du poète lui-même. Le propos de Virgile me semble être ici d'affirmer que c'est dans l'art que s'expriment le mieux *la juste récompense du mérite, les pleurs qu'impose le réel, et la conscience de la condition mortelle*. C'est déjà le véritable sujet de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*... — Voir D. Buisset, « Il charge à son épau le gloire et les destins de sa postérité. Où il est démontré par les plus excellentes raisons que le pieux Énée n'avait pas lu la *Poétique* d'Aristote ». *Europe*, janvier-février 2008, n° 945-946, « Historiens de

l'Antiquité », p. 191-203.

466. *Pergame* : c'est proprement le nom de la citadelle de Troie, comme l'Acropole est celle d'Athènes. Mais le nom de Pergame est souvent employé pour désigner Troie dans son ensemble. Cf. v. 651. — Il ne faut pas la confondre avec la ville qui fut, à l'époque hellénistique, capitale d'un des royaumes issus du démembrement de l'empire d'Alexandre, et dans laquelle on inventa le *parchemin* : un millénaire les sépare. Le musée berlinois tire son nom de la seconde.
- 470 – 473 Allusion à un épisode de l'*Illiade* (chant X) : le roi de Thrace Rhésos venait d'arriver en Troade à la rescousse des Troyens avec des chevaux rapides comme le vent. Un oracle annonçait que Troie serait sauvée à partir du moment où ils auraient bu l'eau du Xanthe (ou Scamandre) et mangé l'herbe de sa plaine. Mais Ulysse et Diomède, fils de Tydée, prennent les devants : lors d'une expédition nocturne, ils capturent le Troyen Dolon, parti comme eux en reconnaissance, et qui leur indique le camp de Rhésos. Ils s'y introduisent par surprise et enlèvent les chevaux.
474. *Troïlus* : un des cinquante fils de Priam. Tué par Achille antérieurement aux événements de l'*Illiade*.
480. *Un peplos* : pièce du vêtement féminin grec. L'offrande rituelle à la déesse Athéna consistait en un péplos richement brodé.
482. *Les yeux fixés au sol* : le refus de regarder les suppliants est la première marque du mauvais accueil fait à leurs prières. Au contraire, au v. 561, Didon regarde les Troyens qui sollicitent son aide.
489. *Memnon*, fils de l'Aurore et de Tithon, petit-fils du Troyen Laomédon. Il amenait les Éthiopiens (Les « Brûlés », comme aujourd'hui, dans un autre registre, les « bronzés ») au secours de Troie (voir v. 751). Tué par Achille.
491. *Penthésilée* : reine des Amazones, peuple de femmes guerrières qui se débarrassaient des enfants mâles et de leurs pères. Tuée par Achille.
494. *Dardanide* : descendant de Dardanos, ancêtre mythique des Troyens.
498. *Cynthe* : mont de l'île de Délos, consacré à Diane (Artémis) et à Apollon, les enfants jumeaux de Latone (Lèto) et de Jupiter.
499. Déesse de la nature et de la vie sauvages, Diane-Artémis conduit les danses des divinités qui les symbolisent : les nymphes.
500. *Oréades* : nymphes des montagnes.
502. *Latone* : voir la note au v. 498.
521. *Ilioneus* : le personnage n'est pas autrement connu. Il y a bien un Ilioneus dans l'*Illiade*, mais il est tué au chant XIV et ne peut donc pas figurer dans l'*Énéide*. Ne pas confondre non plus avec *Ilionè*, fille de Priam, mentionnée au v. 653.
530. *Hespérie* : « pays du soir » ou « du couchant ». Vu du Levant, l'Italie. Vu d'Italie, l'Espagne.
- 532 – 533. *Cénotriens* : très anciens habitants du sud de l'Italie. Ils seraient venus d'Arcadie vers le XVIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. fuyant l'arrivée des premiers Grecs. — Le nom d'*Italie* viendrait de celui d'un de leur rois, *Italos*.
549. *Sicules* : un des peuples indigènes de Sicile, avant l'arrivée des Grecs.
557. *Sicanie* : autre nom de la Sicile. Les *Sicanes* étaient un autre peuple

indigène de la Sicile avant l'arrivée des Grecs.

561. *Baissant les yeux sur eux* : Didon est assise sur son trône. Son regard pourrait donc passer au-dessus de la tête des Troyens qui sont plus bas qu'elle. En baissant les yeux vers eux, et en les regardant, elle leur manifeste sa bienveillance. Voir v. 482.
565. *Énéades* : la parentèle, au sens le plus large, d'Énée. C'est le premier mot du *De rerum natura* de Lucrèce, dans l'invocation à Vénus qui sert de prologue. Toute l'œuvre de Virgile est pénétrée de réminiscences de Lucrèce.
570. *Éryx* : ville de Sicile, aujourd'hui *Erice*.
619. Au retour de la guerre de Troie, le Grec Teucus fils de Télamon, roi de Salamine, fut chassé par son père, parce qu'il n'avait pas empêché ou pas vengé le suicide de son frère Ajax (cf. Horace, *Odes*, I, 7, 21). En effet, après la mort d'Achille et la prise de Troie, Ajax, fils de Télamon, – le « grand Ajax » –, était entré en concurrence avec Ulysse pour les armes du héros mort. Les Achéens les attribuèrent à Ulysse, en estimant qu'il était celui des deux qui avait fait le plus pour la chute de Troie. Humilié, Ajax (*un roi rem-pli de vaillance, -pli de vaillance, -pli de vaillance...* selon Meilhac et Halévy) en devint fou et se suicida. Chassé de Salamine, Teucus chercha refuge auprès de Bélus, roi de Tyr et de Sidon, et, avec son aide, il fonda à Chypre une autre Salamine, dont les ruines se trouvent non loin de l'actuelle Famagouste. Voir les notes aux v. 235, 621 & 625.
621. *Belus* : grec *Bèlos*, phénicien *Bel* ou *Baal*. En phénicien le mot veut dire « seigneur » (cf. *Beelzebub* ou *Belzebuth*, « Seigneur de la Terre » ou « Seigneur des Seigneurs », ou [par dérision ?] « Seigneur des Mouches », etc.) Ici, le nom est porté par le père de Didon, – roi de Tyr et de Sidon, avant que ne lui succède son fils Pygmalion. Voir les v. 339-364.
624. Les *Pélasges* étaient, pour les Grecs, les premiers occupants de l'espace géographique de la Grèce (voir Hérodote). Mais le sens du mot a varié, et l'expression *les rois pélasges* désigne ici les rois achéens, c'est-à-dire grecs, qui avaient assiégé et pris Troie.
625. *Leur ennemi* : Teucus, frère d'Ajax, fils de Télamon, roi de Salamine, et de la princesse troyenne Hésionè, sœur de Priam, était, par celle-ci, le descendant du premier roi de Troie, dont il porte le nom. (Voir les notes aux v. 235 & 619).
640. Des plats et des coupes ciselés comme on peut en voir, au Louvre, dans le « Trésor de Boscoreale », qui est à peu près contemporain de Virgile.
650. *Hélène l'Argienne* : voir notes aux v. 24 et 338. Hélène était l'épouse de Ménélas, roi de Sparte.
651. *Pergame* : voir note au v. 466.
652. *Léda* : pour elle Jupiter se fit cygne (hommage à Sacha Guitry).
653. *Ilionè* : ne pas confondre cette fille d'Hécube et de Priam avec l'*Ilioneus* du v. 521.
658. *Cupidon* : pas un *putto* fessu de peinture baroque – ou du moins pas seulement –, mais Éros, l'Amour, le Désir...
665. *Foudres typhéennes* : capables de venir à bout du titan Typhon (ou Typhée). Dans la guerre des dieux (les nouveaux, ceux de l'Olympe) et

- des Titans (la génération divine qui avait détrôné Ouranos [Uranus, le Ciel] et qui régnait après lui sous l'autorité de Kronos [Saturne], père de Jupiter), Jupiter eut affaire à forte partie avec Typhon. Pour finir, il l'ensevelit sous l'Etna. Voir Eschyle, *Prométhée enchaîné*, 351-365.
- 673 – 675. Comme le scorpion !... La violence de l'image donne la mesure du danger, pour Rome, de la *tentation orientale*.
680. Les « hauts de Cythère » sont modestes : elle culmine à 234 m.
681. *Idalie* : ville de Chypre, aujourd'hui Dhali, au sud-est de Nicosie, à l'extrémité est du massif du Troodos.
686. *Lyæus* : le « Libérateur », c'est-à-dire Bacchus – le *désinhibiteur*...
698. *Un lit d'or* : les convives, allongés sur le flanc, sont accoudés, d'un côté, sur des coussins, et mangent de leur main libre.
720. *Acidalienne* : épithète de Vénus, d'après la fontaine d'Acidalie, en Béotie, où elle aimait à se baigner avec les Grâces. On n'est pas si loin du *bain de Diane*, la vierge chasserresse des v. 314-385. Cette épithète évoquait pour les Anciens la nudité même de la déesse de l'amour.
723. Un banquet se déroulait en deux parties. On mangeait d'abord, puis on débarrassait, et l'on priait les dieux, avant de se mettre à boire en échangeant des propos plus ou moins sérieux ou en regardant un spectacle. Voir *Le Banquet* de Platon.
735. Le mot latin *coetus*, ici traduit par *union* a la double valeur de l'union entre les peuples et de l'union amoureuse, que la scène présage entre Didon et Énée.
736. Didon accomplit le rite de la *libation* : en l'honneur d'une divinité, on versait sur le sol les premières gouttes d'une coupe. Pour Jupiter et les dieux de l'hospitalité, le rite s'accomplissait sur la table.
737. Les femmes ne buvaient pas de vin. Le geste de Didon n'est qu'un simulacre, nécessaire pour le rite.
741. Texte : *Personat aurata docuit quæ maximus Atlas*. — Le titan Atlas passait pour le premier observateur des astres : il aurait enseigné l'astronomie à Hercule (Héraklès). C'est à cause de ce savoir qu'on aurait dit de lui qu'il *soutenait le ciel*...
744. Les *Hyades* : constellation. Leur nom, grec, signifie *les Pluvieuses*, parce que leur apparition dans le ciel coïncide avec une saison de pluies. – Les *Bœufs* : nom latin des constellations que les Grec nommaient *les Ourses*. L'expression latine *septem triones* (*les sept bœufs*, la *Grande Ourse*) a donné le mot français *Septentrion*.
751. *Le fils de l'Aurore*, c'est-à-dire *le fils du Levant*, *le fils de l'Orient* : le noir *Memnon*, mentionné au vers 489.
754. *Les Danaens et leurs traîtrises* : voir, plus haut, la note aux v. 368-369.



# Michel Plon, [ac]

## Libres associations

Gilles Lapouge **Dictionnaire amoureux du Brésil**

Lars von Trier **Melancholia**

Nanni Moretti **Habemus Papam**

Bien que m'y rendant assez fréquemment je ne suis pas allé au Brésil cet été. Enfin, manière de parler, d'écrire en l'occurrence, puisque je me suis plongé dans ce *Dictionnaire amoureux*. Amoureux oui ! Et même plus ! Un ravissement, un enchantement. De long en large, le Brésil ! Le Nord, le *Mato Grosso* (la grande brousse), le *Sertao*, l'Amazonie, Belém, ses fleuves larges comme des mers, ses arbres multiples et démesurés, son histoire depuis sa découverte et le peu de cas qu'en firent alors les lusitaniens qui ne réalisèrent que bien plus tard l'inestimable valeur de leur trouvaille, son histoire jusqu'à nos jours, ceux de cette « émergence » que symbolise São Paulo, cette mégapole pour laquelle Lapouge, au risque assuré de provoquer la rage des *cariocas*, les habitants de Rio, ne masque pas sa préférence, voire sa fascination. Et puis la culture brésilienne, celle que nous connaissons, un peu, la portugaise d'origine mais aussi celles, secrètes et souvent tragiques, indienne, africaine, celle des Dieux de Bahia, des pionniers et des aventuriers, la *saudade*, l'esclavagisme, les *Bandeirantes*, les *Seringueiros*, São Luis, le Minas et l'Aleijadinho, tout cela et plus encore, six cent cinquante pages toutes imprégnées d'humour, d'enthousiasme et de tendresse. Lapouge est comme dans son jardin, il bêche et retourne cette terre ocre, jaune ou noire pour en extraire toujours plus de « brasilianità », il fait retour dans ces forêts infinies, il parcourt les sentiers et les rivages, les villes et les déserts, narre ses rencontres et ce monde qu'il a cent fois arpenté depuis un demi siècle ; il le fait, et sans doute est-ce là le secret du charme de cette encyclopédie égrenée par un incurable flâneur, il le fait sans s'occuper de nous, peu soucieux de savoir si nous le suivons dans la jungle de ses connaissances et de ses remémorations. Qui m'aime, qui aime le Brésil me suive ! C'est, bien plus qu'un mot d'ordre, un clin d'œil taquin.

Brésilien par la grâce de ce beau livre, l'été, le mien, qui sera déjà bien loin lorsque paraîtront ces lignes, les dernières du genre, fut aussi pour partie vénitien. Peu importait la foule, japonaise notamment, qui le soir venu disparaissait pour laisser s'instaurer un silence que l'on pouvait trouver aussi bien dans la journée pour peu que l'on aille se perdre loin de la place San Marco, dans le nord de la ville, du côté de la *Fondamenta Nuova* par exemple, en face du cimetière San Michele et que l'on redescende par les *calle* et les petits ponts en perdant tout sens de l'orientation. Peu importait la chaleur, la même idée revenait tout le jour, et la nuit plus encore, lorsque traversant quelque petit *campo* désert et croyant voir à chaque instant la silhouette d'Alida Valli fuyant à la hâte dans *Senso* le fantôme de Farley Granger, son amant autrichien, l'idée ou plus encore la sensation, la question m'envahissaient, mais pourquoi n'y viens-je pas plus souvent ?

On me demande parfois ce que Lacan entend véritablement lorsqu'il parle, et Dieu sait qu'il en parle souvent, du **réel**. Impossible, insaisissable, ce qui échappe à la prise du symbolique, ce que les mots échouent à dire, ce que seules les mathématiques, la topologie peuvent entr'apercevoir, bref tout cela d'accord ! Mais encore ! Lars von Trier que je me garderai de réduire aux sottises qu'il a pu énoncer à Cannes en mai dernier, m'a semblé donner de ce réel une terrible et forte illustration dans l'une des dernières scènes de son film *Melancholia*. L'astre noir qui va venir anéantir la terre s'approche dangereusement, l'angoisse gagne les personnages, des plus fous aux plus sereins, mais le petit garçon auquel, tant bien que mal, les adultes ont tenté d'expliquer ce qui allait se passer, le petit garçon, lui, n'en démont pas : où va-t-on pouvoir se cacher, dans quel abri se réfugier ? Fantasma infantile de maîtrise qui n'est pas l'apanage des enfants. Inutile de chercher à le convaincre qu'il n'y aura rien, plus rien, même pas l'idée de rien, qu'il n'y aura nul promontoire d'où l'on pourra contempler la catastrophe et jouir d'y échapper, nulle caverne pour se prémunir des retombées du bang, nul arche de Noé pour préserver l'espèce, pas de bords, pas de dehors, pas d'espoir ou de sursis, le rêve seulement ou plutôt la chimère d'un tipi en branches de bois mort pour faire comme si... on s'aimerait encore, toujours. Séquence que je me permettrai de qualifier de lacanienne, le noir envahit l'écran, sans appel.

Encore un peu de cinéma, c'est la dernière alors... Au diable la privation et les contraintes. Tout de même ! J'en demeure un peu abasourdi. Certes ils en ont chanté les louanges en tout sens, comme les cardinaux se rendant en conclave psalmodiant leur *ora pro nobis* avec plus ou moins de conviction, ils ont glorifié la performance, bien réelle au demeurant, de Michel Piccoli, mais tout de même, avoir si peu insisté pour ne pas dire avoir voulu délibérément masquer la formidable satire, la terrible critique de la pompe de l'Eglise catholique et le ridicule du Vatican, bref avoir essayé d'accréditer l'idée que le film de Moretti, *Habemus Papam*, ne mettait pas en cause cette église et sa théâtralité de pacotille, son enfermement et sa cécité devant la douleur humaine ! C'est extraordinaire et ça dit quelque chose de ce respect qu'inspire de manière quasi impensée cette Eglise y compris de la part des athées, somnolents dit ailleurs Jean-Claude Milner commentant et saluant Lacan dans son beau et récent livre – *Clarté de tout* chez Verdier – extraordinaire ce luxe de précautions pour atténuer la teneur pamphlétaire de la caméra de Moretti : rassurez-vous croyants du monde entier, c'est une comédie drôle et intelligente mais ça n'est qu'une comédie ! Thomas Sotinel, mais il n'est pas le seul, le critique du *Monde*, nous le précise, « *Habemus papam* n'a que peu de chose à voir avec la religion et la foi » Si peu ! Il ne fait que les mettre en cause sur le mode d'une désopilante dérision allant jusqu'à nous émouvoir en nous laissant entendre qu'au fond, ce non pape, cet élu qui n'en veut rien savoir de sa désignation est bien le seul à prendre Dieu au sérieux ! Peut être même à y croire ! Toutes proportions gardées, Molière et son Tartuffe sont toujours aussi gênants !

À bientôt, ailleurs et autrement ! Écrire quelques lignes, trois ou quatre fois par an dans *Action Poétique*, ce fut une ... sacrée belle aventure !  
Merci Henri.

Paris, ce 15 septembre 2011



# Claude Adelen, [ac]

## *La chronique de poésie*

### **LE MAÏAKOVSKI D'HENRI DELUY**

**Vladimir Maïakovski : L'Amour La Poésie La Révolution.** *Photo-montages Rodtchenko.* Adresses à Vladimir, choix de poèmes et traductions Henri Deluy. **Le Temps des Cerises**

Il y eut d'abord (pour moi), « le Maïakovski d'Elsa Triolet » ; d'autres sont venus. Plusieurs. Les grandes traductions (je veux dire les traductions des grands poètes) sont à la littérature ce que les grandes interprétations orchestrales ou instrumentales sont à la musique, ce que les grandes mises en scène sont au théâtre. On dit « *la neuvième de Furtwangler* », « *les variations Golberg de Gould* », « *Le soulier de satin de Vitez* ». Lectures successives des oeuvres, différentes dans le choix des temps, des couleurs, de l'occupation de l'espace sonore ou scénique. Filtrées par la sensibilité, la réflexion intellectuelle de chacun des « interprètes » successifs. Traductions différentes qui renouvellent la perception des oeuvres.

Pour ceci, et pour d'autres raisons, j'aimerais qu'on dise désormais « *Le Maïakovski d'Henri Deluy* ».

Ce qui fait la qualité d'une traduction comme celle-ci, c'est le sentiment que j'ai, lecteur, de ce que le traducteur-poète parvient à être l'autre, l'autre « être-langue ».

« *Lire en russe, dans une langue très longtemps mal connue, en arriver à lire une langue, non pas des poèmes, une langue* » (Adresse 1).

Pour Henri Deluy c'est évident. Au-delà de ce que représente pour lui Maïakovski, au-delà de la blessure ouverte, au-delà du politique et de l'idéologie, et des écroulements, de la douloureuse fidélité à soi-même, à un idéal qui a commandé sa vie. **Adresse 1 :**

«Car, tu le sais, la question du poème  
N'est pas réglée pour moi.  
Car, tu le sais, la question du communisme  
N'est pas réglée pour moi.»

Au-delà de tout ça, cette traduction est l'oeuvre d'un homme qui comprend, qui éprouve *de l'intérieur* le terrible corps à corps de Vladimir M. avec le désespoir, avec le désir, avec l'amour. **L'Amour La Poésie La Révolution.** Tel

est le titre choisi pour cette traduction des quatre grands poèmes donnés à lire : *La Flûte des vertèbres*, *J'aime*, *De ça*, *Vladimir Ilitch Lénine*. Un même élan, un même désir forcené d'absolu, en amour, en poésie, comme en politique. Quelques citations ici et là :

*Pour la vraie vie  
A travers la tête des hommes  
A travers le coeur des femmes  
.....  
C'était ainsi jadis –*

*grandir*

*et voler d'un vers jusqu'à la fenêtre  
.....  
Je veux un seul poison –  
boire , boire des poèmes  
.....  
Je suis plein du lait de mes poèmes  
qui ne peut s'écouler  
nulle part semble-t-il, et qui monte encore  
je suis accablé de poésie.  
.....  
où*

*dans mon chant !-*

*ai-je trahi mon amour ?*

Traduction, et partage. Henri Deluy traduit Maïakovski, - je ne suis pas à même de juger de la « fidélité », de « l'exactitude » de cette entreprise (je ne connais pas le russe), mais je suis à même de ressentir une chose : « *cette démesure incantatoire, cette énergie, cette force panique (Adresse 1)*, la violence de l'élan, le souffle cosmique, la folie de langue qui font jaillir le vers maïakovskien, tout cela, je le lis dans cette traduction. Et connaissant assez bien la poésie d'Henri Deluy, pour y avoir vu à l'oeuvre le même désir d'amour fou, jusque dans le déni de soi (« *force inouïe de la mélancolie morte* » in *Adresse 2*), le même saccage qui balaie d'un revers de main les postures habituelles du poète lyrique, ou pas (« *Une à une jamais laisser un mot d'amour jamais / Transparaître la tendresse* ») engagé ou pas .

*Mais que faire*

*si moi*

*de toutes mes forces*

*dans la pleine mesure de mon coeur  
dans cette vie  
dans ce*

*monde,*

*j'ai cru,*

*je crois*

**(De ça)**

C'est clair, non ! c'est comme une profession de foi :

« *J'aime aussi en toi tout ce que tu n'es pas, et dans ce que tu écris tout ce que tu ne dis pas* »

et un peu plus loin n'est-ce pas encore à lui-même que le traducteur s'adresse ?

« *l'actualité ne cesse de t'enfermer dans cette posture d'une époque, d'une conception du monde* ».

Car, comme si cela ne suffisait pas, la sombre et douloureuse grandeur de ce travail se double (traduction qui se traduit !) de deux **Adresses** (déjà amplement citées): **L'Adresse à Vladimir**, et la seconde sous-titrée **Lettre ouverte à Vladimir Ilitch Lénine aux bons soins de Vladimir Maïakovski**. Deux textes qui réussissent le tour de force de réactiver un genre honni : le poème didactique.

Deux grands poèmes d'Henri Deluy, dans lesquels, sans apitoiement sur soi ni sur les ruines de ce qui fut, déferle un vrai torrent d'amère lucidité, sans parvenir toutefois à éteindre ce feu auquel Vladimir lui-même s'est brûlé, un matin du 14 avril 1930, dans son cabinet de travail :

« *Ce poème<sup>1</sup> est un panégyrique, une louange  
Sans restriction la capitale imaginaire  
D'une Révolution qui est la Révolution  
Qui va devenir le panier percé de la mort* »

Adresse 2. p.165

Et puis :

« *Je sais que n'importe qui peut te lire, éprouver du plaisir à te lire,  
trouver son propre chemin dans cette lecture, sans même avoir besoin  
d'une culture en poésie, il suffit d'aimer la Poésie, l'Amour, la Révolution* »

Adresse 1. p.11

Et encore :

« *Et moi je continue d'écrire  
Dans la durée que vous avez voulue  
Celle qui s'allonge dans la décomposition  
Du temps dans le mouvement interne  
De ta pensée avec Vladimir qui te voit  
Dans l'ombre* »

Ajouter enfin que ces quatre poèmes « épiques », de Maïakovski sont admirablement mis en page, présentés, accompagnés de notes indispensables à leur compréhension, d'une biographie qui est mise en perspective et description d'un itinéraire, le tout rehaussé d'une saisissante iconographie : Portraits de

<sup>1</sup> Vladimir Ilitch Lénine

Vladimir M (quelle gueule de voyou tout de même il avait !) et de Vladimir I.L., et de Lili Brik, collages, photos montages qui nous aident à nous mieux immerger dans l'effervescence futuriste de l'époque (« *Ses mots défaits, ses typographies, l'orgueil passionné de la construction verbale...* »). Bref, un remarquable livre réalisé à l'enseigne du **Temps des Cerises**.

Et pour finir je dis ceci : traduisant Maïakovski, Henri Deluy « traduit celui qu'il est » (« *Deviens ce que tu es* » disait Nietzsche en son temps)

Et je dis ceci encore : Ah qu'on cesse enfin d'enfermer les poètes indésirables *dans cette posture d'une époque, etc...*

Je voudrais qu'il en soit ainsi, aussi bien pour Vladimir M que pour Henri D. Comme qu'il est dit dans *l'Adresse 1*, p.15), qu'on puisse les lire maintenant

*« comme on peut lire (si on peut les lire vraiment) Racine ou Dante, ou les anthologies chinoises, ou les nouvelles générations d'ici, ou Marceline Desbordes Valmore, ou Hölderlin, ou Pouchkine, ou Emily Dickinson, ou Benjamin Peret... »*

Et bien d'autres encore...Le « Maïakovski d'Henri Deluy » nous place aussi dans cette perspective.

## II. « **OU LES NOUVELLES GÉNÉRATIONS D'ICI** »

**.Isabelle Garron. Corps fut.** Poésie Flammarion

*« (...si on peut les lire vraiment... »)* Le lire vraiment, ce livre, le troisième, d'Isabelle Garron. J'avais déjà éprouvé à la lecture de *Face devant contre*<sup>2</sup>, puis de *Qu'il faille* la singularité de cette voix, de basse profonde, comme touchant les nerfs d'un invisible violoncelle. Celui-ci surpasse à mon sens les deux autres. Voix heurtée et en même temps capable d'une fluidité d'un délié fascinant (On dit, n'est-ce pas : délier la langue, ce que fait ce troisième ouvrage).

Livre qui ne fait pas pour rien référence à la musique : *Suites* (au nombre de six avec *variations*). Mais musique qui ne ressemble plus à ce qu'on a coutume *d'écouter*. en poésie. Il faut habituer l'oreille à d'autres rythmes, à d'autres harmonies, d'autres dissonances. On a touché au vers, c'est sûr. Habituer aussi l'oeil-lecteur à d'autres formes, d'autres déploiements du texte sur la page. On s'est bien fait, après tout, à Cézanne :

*ici) c'est autrement dire pas de montagne  
à peindre .à écrire aucune vérité donc  
mais tout poème – bras de fer*

*avec rien*

Donc, est-ce qu'on peut lire vraiment la poésie, aujourd'hui ? *Corps fut* est une réponse à la question. Il faut accepter d'entrer dans cette langue étrangère à la langue dans laquelle on vaque à nos petites affaires, la petite prose bien propre avec laquelle on commerce, on compose avec l'avalissement des

<sup>2</sup>Action poétique 2003.N171.

sentiments, l'avilissement du *corps*. Langue dans laquelle on existe pourtant, on respire...

L'air raréfié du titre d'abord : **Corps fut**, concrétion obscure qui nous prévient de ce que nous allons lire, et dont à la fin du livre seulement nous aurons la clé :

**Corps fut**. Commencer par le titre qui annonce. Corps fut. Quel sujet ? Qui fut ce corps. Sujet des *suites* 1 et 2 et de leurs *variations* : «mon père est mort ce matin / je dois partir en Bretagne », et plus explicitement p.63 :

*...nous avions grandi dans une vue  
d'ensemble et je déposerai  
demain de ces mots  
sur ta tombe  
ce trou creusé pour toi  
à la hâte dans la terre  
de fin juillet*

*et de ses ar  
bres ja  
unis*

Ici, avant d'aller plus loin, une parenthèse (explication technique) s'impose. La dissonance (musicalement parlant puisque cela s'appelle *suites et variations*), a pour équivalent prosodique (poétiquement parlant) la dislocation limite du vers, la distorsion de la syntaxe ramenée à ses noyaux élémentaires, et, poussée à ses conséquences extrêmes, la dislocation du signifiant : *et de ses ar / bres ja/ unis*.

Attention ! Ne prenez pas cela pour un « tic de modernité », une provocation. La génération d'Isabelle a dépassé les gesticulations des années soixante/soixante-dix.. Non, il s'agit de rendre «*imprononçable* » (je ne dis pas *illisible*) ce qui ne peut être dit, avoué, sous peine d'indécence. Magnifique paradoxe. L'imprononçable *permet de prononcer* l'inavouable, l'intolérable, « *le rôle du poème* ». Il en va de la mort comme de l'amour :

*alors oui le  
monde m  
on aimé*

Ou p.114, faire comme une queue de comète à un poème d'amour. Ou p.204 :

*tu es mon roman je  
n'invente rien  
sauf*

*pour t'écrire  
hors sujet  
un fax*

*pare  
il*

*à un ex  
voto*

Fin de la parenthèse. Mais qui m'a permis de signaler que ceci est un livre d'amour. Un Canzonière femme, « *car j'ai l'âme d'un chansonnier* » dit-elle. Et pour en revenir au titre, **Corps fut** c'est donc aussi – sujet manquant : l'amour, l'amour perdu l'amour fertile, l'accomplissement de l'amour à travers le corps. Ici on ne parlera pas d'effusion sentimentale, mais d'effusion corporelle.

Ou – sujet manquant : la langue : « *ou corps à dire j'en trace sans faiblir .ici .la formulation/ possible . carrée .entre les soies* »(p.84). Et plus clairement :

*cette langue la dessiner lui  
donner les lettres d'un  
premier nom*

*en modeler sa forme*

**Corps fut**, enfin, toute la fin du livre, dans la trame duquel, serrée à l'extrême, la mort le désamour l'amour se mêlent intimement, toute la fin du livre « chante » l'accomplissement corporel de l'amour, hymne à cet inconnu que le corps féminin contient : « *comme de voir venir et même sentir/ entre mes jambes alors creusée/ pousser l'inattendu* » (p.134). Réponse page suivante, un des plus admirables vers qui se puisse lire en toute simplicité :

*« nous arrivons .il fait nuit . tu va naître ce matin »*

et p. 189, la symbiose de la langue et du corps fertile :

*un jour un corps vient aux tournoiments des chambres  
des femmes en couches / balises pour  
un poème*

*qui s'écrit dans la poussée.*

On nous a parlé d'écriture féminine . Je ne suis pas sûr d'avoir lu quelque chose de plus fort, de plus noble et plus dépouillé en même temps, sur la conjonction de l'accouchement du corps et de l'esprit. Jusqu'à la dédicace rejetée à la fin

*« ignorant ce qui suit noter dès maintenant/ en dernière page du livre :*

*A celle qui est venue prendre corps »*

J'ai osé le mot « chant ». Mais cette suite de poèmes, c'est d'abord une mosaïque de micro événements, qui compose un visage. Le visage d'un poète, d'une femme, de sa condition de femme, sa géographie intime, ses voyages, et c'est le visage d'Isabelle, caractérisé par une discrétion, une courtoisie et en même temps une ténacité, une rigueur infaillible dans le choix de ses dire.

*des images de moi que vous autres  
avez sélectionnées pour  
prendre part à mon*

*visage*

Une mosaïque qui compose, même s'il manque une pièce au puzzle, un paysage de sentiments et d'événements en apparence minimes et qui aspire, par la vertu de cette implacable « auto-réduction » à des termes en limite de l'insignifiance, à un maximum de pénétration de la sphère sentimentale, ou mieux, au « sentiment du corps ». Dirais-je : un livre écrit les dents serrées ? Micro événements, concrétion extrême de l'émotion, d'où se dégage un monde plein de risques, de dangers. Il y a cette expression bouleversante de la désolation : « *tu n'es plus / dans ma vie ni moi dans la mienne* » Une menace constante de blessures dont ce tesson de bouteille sur lequel elle a marché est un avertissement symbolique :

*et aujourd'hui je me déplace  
le pied bandé*

Ce qui n'empêche quand même pas *Corps fut*, n'être parcouru de moments de grâce comme je n'en avais guère aperçu dans les deux précédents livres, et qui élève celui-ci au niveau des plus beaux chansonniers d'amour. Du Corps. De la vie. Quand la langue se délie, quand les dents se desserrent, cela donne des choses comme :  
« *à regarder ensemble/ il fait bon* »

Ou comme :

*sous la treille qui bruisse – un instant  
comme notre vie ou bien la chute*

*d'un raisin mûr*

Au reste, dis-moi qui tu cites, je te dirais qui tu es. Je ne suis pas autrement surpris qu'elle (qui a hésité) ait placé ce livre sous l'égide de Virginia Woolf (*Les Vagues*), ce qui m'en rapproche encore : « *Je vous éblouis : je vous fais croire que l'instant contient tout.* »

### III. **OBSDIANE : Deux livres « détonants » :**

**Ménage** : Christine Bonduelle

**La Belle page** précédé de **L'Ami des amitiés** : François Cariès.

#### 1. **Ménage.**

Ou plutôt « Remue ménage ». Ou bien « langue qui déménage ». Qui semble venir de loin, presque une étrangère. Des jeux du Moyen-âge. Des fratrasies, avec des accents carnavalesques, mais on se demande parfois si cette syntaxe bousculée, ce pandémonium de vocables n'a pas quelque chose à voir avec Mallarmé. Ou Michaux. Un grand rire ou un rictus taillade le vers. C'est le travail d'un Hercule-femme si j'en crois le titre de la première section : « *Onze travaux* » (ménagers bien sûr). Langue rouée (dans tous les sens) qui désarçonne le lecteur :

*pènent gâchent estropent moques  
vissent écrous culottent manchons  
sont toujours tenons dans mortaises  
mâles dans femelles  
leurs enfançons  
épargnent ceux qui les honorent  
sinon chute des corps*

Et ce *fatras* de langue, de mots détournés de leur nature sémantique ou verbale, ou grammaticale, cette accumulation de désaccords ou d'accords incongrus, saugrenus, ce saute- mouton d'un vers à l'autre, une chatte n'y retrouverait pas ses petits, cette langue démontée, démolie ressaisie dans un ailleurs, un archaïsme ou un exotisme inventé (ou non), cette langue est en elle-même figure, métaphore d'une représentation du réel, comme dans ces marines mises en pièces de la quatrième section : *Antipodismes*.

*le bazar presque en face où trouver  
d'occasion un ustensile à trancher  
les oeufs en rondelles et des mouches molles  
bourdonnant au dring du poussif  
tiroir-caisse qu'adieux laissent pensif*

Le plus beau, c'est qu'au milieu de ce dérèglement de tous les sens (ceux de la langue bien entendu), au milieu de ce déchaînement hilare, perce parfois comme l'appel au secours d'un corps, d'un être, d'une intelligence qui cherche désespérément (voyez p.29 le poème « *Au pays des merveilles* » : *Certains me parlent l'oeil rivé sur le prompteur./ d'autres à l'improviste/ donnent leur âme à contempler en direct* ») à s'accorder à l'autre, au monde. Et c'est parfois comme un apaisement entre deux cyclones (« *la petite clef/ brillant comme un éclair sur ton talon* »). Mais attention ! Pas de sentiment superflu, c'est langue elle-même, la langue seule qui règlera les comptes :



*L'amour nous garde loyaux  
mais sans prévenir le gel nous transit les orteils*

Une chose est sûre, si parfois à cette lecture un peu d'irritation nous gagne et qu'on se dit : n'est-ce pas après tout une autre forme de maniérisme, on achève quand même de faire le ménage avec cette certitude là qu'on peut tout se permettre en poésie si le sens de la forme demeure suffisamment fort. Et ici il l'est. Il faudrait citer en entier le premier poème de *Diurnes* (dernière section)

*don l'odorant foulon redore  
blason d'une communauté  
réduite aux acquêts du désordre  
à fourbir d'une pièce un bord  
dont redore l'odorant foulon*

*blason de ménage à l'emporte-  
pièce fourbit jusque delà  
languir voulant rien n'oublier  
personne....*

Lecteurs, à vous de jouer,

## **2. La belle page**

Il arrive qu'en lisant certains textes, on se dise : d'où est-ce que cela peut bien venir, et à quoi cela nous mène-t-il ?

François Cariès est de ces poètes (assez rares pour qu'on les signale) qui vous font tout de suite perdre vos repères, vous entraînent dans un maelström verbal dont on ressort éberlué. Il avait écrit, avec *Au Cinéma* sous-titré "*Grande chanson*" (dont j'avais rendu compte dans mon livre de chroniques<sup>3</sup>), un poème qui était une épopée burlesque et satirique, un roman (en vers) comique et initiatique à la fois, une moralité, une Fatrasie, une sotie très exactement, où le langage est acteur principal d'une farce jouée en costume de bouffon, (et la définition dit "représentant divers personnages d'un imaginaire "peuple sot", allégorie de la société du temps"). Il récidive ici, et cette fois c'est aux formes « nobles », l'ode (pindarique) ou « l'odelette », l'épique, l'épopée, qu'il s'en prend, et je ne suis pas surpris de trouver dans *L'Ami des amitiés*, au milieu des sarcasmes (« *On gère, on geint, on est si beaux/ Notre bon coeur nous gêne* »), au milieu des glissements pervers du sens et de la distorsion qui tord le cou à l'éloquence, et comme glissé en contrebande, un vers comme celui-ci : « *Avant le soleil et les autres étoiles* », qui est à peu de chose près le dernier vers du *Paradiso*, réitéré au moins trois fois dans *Madama* (deuxième grande ode de cette ouverture) : jusqu'à cet aveu :

*De nous, de moi, tout est nôtre. Tout est nuit.  
Pour inviter l'amour  
A prêter son soleil à nous autres étoiles*

<sup>3</sup> *L'émotion concrète*. Ed. Compact

Quoi d'étonnant puisque comme dans les précédents livres, le texte de François Cariès répond à une « *faim dantesque* », à un appétit gargantuesque de tournures et des plus archaïques, dans un jeu qui convoque tout le passé poétique de la langue, des rhétoriciens : « *A l'encre de toujours, tatouons d'autres dire* ». Comptez vous-même, c'est un pur alexandrin. Si le vers c'est d'abord le rythme, alors nous avons là des vers qui retrouvent la verve des grandes colères hugoliennes et rimbaldiennes, le verbe d'Audiberti (bien oublié celui-là !) Le vers classique « déjanté » foisonne dans les textes de F. Cariès, au service de l'accumulation baroque, du déferlement lexical, du déferlement d'images insensées dans un flux rythmique qui continue à courir dans la discontinuité, les ruptures de ton : « *Vous aimez l'ambrosie ? Goûtez à l'ironie.* »

Comme dans les précédents livres, le poème *met en scène* le langage, une théâtralisation à la fois qui rend perceptible la présence des forces obscures qui le font vibrer, et qui les désacralise. Parade, ou parodie du pouvoir d'envoûter. Ce poème est bien sûr une critique de la poésie.

*Harnachée d'os, ou d'osselets à la cheville, en tout pareille  
A une fée de contrebande – enfin mère d'Isis, férue de dents,  
Femelle âgée, amour de petit jour d'une rimeuse, - enfin quoi,  
Baguée d'assonances de l'orteil au sourcil  
Ah c'est toi poésie ? – À vue de narine ? joue-toi, fais le gros dos,  
Laisse-toi bouder par l'encaisse, paye la mort de ta monnaie,  
Paie-toi d'un as. Chère mineure !  
Tous on boude un peu tes recettes*

Subversion constante des valeurs de la poésie, du vers, du signifiant et du signifié, tout y passe, un désordre qui affleure et qui n'est dicible que par le dérèglement de la langue. Poésie en ruines ? Le vers est en dérangement de toujours, et fait du monde un seul monceau de rimes.

*Âme, console un peu le corps, ton père  
Le baveux, le lettré. Rime avec rien  
.....  
Peintres, poètes, livreurs d'or, régiment du bien dire, tous latins  
Après je vous lirai. Vous serez lus hors moi.*

*Je ferai lire et relier, je croiserai mes ailes moisiées  
Sur la Nation des images*

Le jeu avec le signifiant n'en est que plus grave, la fatrasie, la gourmandise de langue, la grimace verbale et cet entrain, cette « grande gaieté » qui rebondissent à chaque attaque de strophe, ce « *grand bazar d'impertinence* » soudain contemplant leur néant :

*Mes mots, mes bestiaux ampoulés me font déjà cortège. Que faire de ma soif ?*

Ce poème est sous-titré : *Thèmes et prétentions*, et dans les dernières pages du livre, il semble que le calembour de Mallarmé (vous savez : « ce coeur qui dans la mer se trempe »), rongé le texte comme un chien son os : « *Quand sera tordu mon drap de naissance à l'entrée du Grand Fond* »... » ou bien « *Lisez plutôt le poème crachat de vos père* » etc.. Et pour finir :

*Assez ! articles morts, donc vocatifs. Trêve de vous !*

J'espère toutefois qu'il y aura une suite !

#### **IV. POST-SCRIPTUM.**

##### **Charles Dobzynski : La Mort à vif (L'Amourier)**

Cher Charles Dobzynski,

Je dois ajouter ce post-scriptum à ma précédente chronique (*Je est un Juif, roman*, dans *Action poétique* 204) après lecture de ton nouveau livre **La mort, à vif**. Décidément tu n'en finis jamais de nous rappeler quel poète tu demeures. Je ne reviendrai pas sur la qualité, la richesse de ta prosodie, la maîtrise du flux verbal qui est la tienne. Or, cette fois encore le sujet était scabreux. La mort. Mais tu n'as pas succombé à la tentation de le traiter par l'élegie :

*J'écrase le raisin de la pitié*

nous dis-tu. Tu as réussi quelque chose d'insolite. Donner une figure à cette figure sans visage, « *Visage issu de son désert sans rides* ». Tu as su recouvrir de paroles, de mots et d'images cet immense corps qui n'a pas de corps, pas de mots. Faire parler ce qui ne parle pas, pour mieux le connaître.

*Oui, je l'admets  
Faire parler la mort est imposture  
.....  
La mort ne parle pas  
elle est hors langage  
par nature  
hors de loi hors de corps  
sans hier sans lendemain  
elle n'a d'alphabet  
que tous les signes d'une nuit  
éradiquée de ses étoiles*

Tu as fait proliférer le langage, c'est à dire la vie, « le vif » sur cette choses sans nom que nous portons en nous sans la voir, qui est en nous la forme même de l'informe. Tu as su pousser jusqu'à ce point de non retour la langue même «

*criblée de consonnes / comme d'éclats d'obus /.. / devenue imprononçable/ étrangère intraduisible. ». En somme tu l'as contrainte à se dévoiler, à parler : « Je suis la langue dérobée/ de toutes les affections/ affranchie de tous les codes. ». Forcée, en somme, de dire qu'elle est le vif.*

Et une fois cette étape franchie, ton poème peut alors se libérer, s'élever de la mort personnelle à la Grande mort collective (à partir de la quatrième section : *L'inconnu n'est plus un soldat.*) Et là, dans la deuxième partie du livre le poème nous révèle d'admirables moments comme *La mort en train*, puis cette étonnante réussite en prosodie classique : « *Le train qui ne passe pas* »

*J'attends le train, le train des restes  
des grains qu'émiette l'horizon  
des espoir pourris en prison  
les mains dont on vola les gestes  
les vies qui n'ont plus de raison*

Quant à « *La chambre à gaz – kaddish* », gardons notre silence : c'est un bouleversant hommage aux morts sans visages et sans identités. Ainsi, dans les dernières sections du livre, le poème de la connaissance de la mort, devient poème de la mort bien réelle, bien actuelle, violente victorieuse, poème de la colère, de la parole prise aux noms de tous les morts de morts violente, ceux que Dante rencontre au chant V de son *Purgatoire*

*Deh, perché vai ? perché non t'arresti ?  
Noi fummo tutti gia per forza morti*

et qui se taisent. Dans *L'appel à Moïse* :

*Elle est le commun dénominateur  
de toutes les victimes  
celles de kamikazes de l'Intifada  
celles des embrasements orchestrés de Gaza.*

Dès lors le poème peut encore s'élever, pour atteindre aux grandes strophes majestueuses et superbement orchestrées de *Murmor* (peut-être le plus beau poème du livre, à mon sens) qu'il faudrait pouvoir donner en entier ::

*.tu es une île en son tourbillon noir  
avec ses faux semblants et ses épaves  
Tu crois qu'elle te lave. Elle te noie.*

Et nous conduire enfin à ce finale qui est une sorte de non-prière, (en prose) en réponse à « *Je demande* », « *Je ne demande pas* » dont je ne citerai qu'une phrase :

« Je ne demande pas réparation pour dommages collatéraux des utopies, ni la cauterisation de mon passé, ni la remise en état de mon château d'os délabrés et de leurs dominos de vertèbres ébréchés, ni ma reconduite à la frontière du réel pour fausse identité et naturalisation périmée.. »

Avec humilité.

## V. LE CALEMBOUR DE MALLARMÉ (ENCORE)

**Volker Braun : Le Massacre des illusions. Anthologie. Traduction Jean-Paul Barbe et Alain Lance.** (Ed. L'Oreille du Loup)

Cela ne pouvait pas mieux tomber, la parution du **Massacre des Illusions** de Volker Braun, au moment de boucler cette (dernière) série de chroniques commencée avec « *Le Maïakovski d'Henri Deluy* ». Boucler la boucle sur ces deux livres de traduction. . Car, tu le sais, la question du communisme... conclut Henri Deluy dans la première adresse à Vladimir. La question ici hante le livre de Volker Braun, *Le Massacre des illusions*. Et au-delà : Un poème s'intitule « *Après le massacre des illusions* », qui nous dit un moment : « *Quand les idées son enterrées / les ossements apparaissent* » et qui s'achève sur ces deux vers :

*Combien de temps la terre va-t-elle nous supporter  
Et à quoi donnerons-nous le nom de liberté*

Ainsi, la « question » qui hante encore ceux d'entre nous qui avaient rêvé de l'île Utopia, au siècle dernier, est-elle ici dépassée. Ce travail du deuil, sauvage, amer (*ce coeur qui dans l'amer se trempe*) pouvait-il être mieux accompli sans broncher que par un poète allemand de l'ex RDA ; car, vécu de l'intérieur (« *Je suis là encore et mon pays a passé à l'Ouest* »). Qui d'autre pouvait, mieux que lui répondre à l'interrogation d'Henri Deluy, et dire le plus simplement du monde :

*Plus de proposition. Extirper  
Le problème et le laisser en plan  
Comme une morte  
dans ta biographie.*

(*Le Rivage de l'Ouest*)

Qui d'autre aurait pu écrire sans trembler l'effrayante série de poèmes qui occupe la dernière partie du livre ?

**LUtopie** : « *Son boulot c'est la survie au jour le jour* »,

**La lutte des classes** : « *Celle qu'on avait dit morte la revoilà debout, déguisée/ En proche de la défunte, au moment des obsèques* ».

**La Solidarité** : « *La voici qui balance ses bombes au nom des Droits de l'Homme/ ENSEMBLE POUR LE MEILLEUR ET POUR LE PIRE / Refrains prolos enfants dans le dos c'est trop salaud* ».

**La Poésie** : « Elle danse sur les tombes, avec grâce / Avec sa mémoire sauvage / ... / Cette pensée, elle l'ose/ Sous terre, là où tout vit. / Comment est-ce possible ? Faire danser l'état des choses. »

Et quelques autres, de la même eau troublée, amère. Il me faudrait ici donner en entier **La Propriété**. Simplement quatre vers :

*L'été de la convoitise succède à l'hiver.  
Et à mon texte entier on ne comprend plus rien.  
.....  
Ma propriété la voici dans vos griffes  
Quand redirai-je à moi en voulant dire à tous ?*

Le calembour de Mallarmé. Il emplit ma bouche, à lire les textes qui ont fait l'objet de ces chroniques. L'amer. Au reste *Le Massacre des Illusions* s'ouvre sur un repas de fruits de mer (« *Les Huitres* ») : « *Laisser la vie sur la langue fondre / entre désir et dégoût, oui.* », il se poursuit par une immersion à demi rêvée du poète dans une eau qui lui « *parut bonne / Réchauffée par l'égout, lit nauséabond / mais scintillant* » (Avignon). Et l'On voit un peu plus loin, « *dans une baie de vase* », « *un couple / devant un tas de vase agenouillé* » édifiant à mains nues « *une tour de tendresse* » :

*Qu'entreprenez-vous donc ? Rien ne restera  
De votre art ni de votre amour. Mais eux  
Continuaient sans se laisser troubler*

Et si cette allégorie ne vous paraissait pas assez claire, en fait d'immersion dans l'amer, reportez ou au grand texte en prose qui est au centre du livre et qui s'intitule : *La baie des Trépassés*. Deux citations s'il vous plaît :

« *Fichez-nous donc – chacun connaît cette voix – fichez nous donc la paix avec votre espoir. Avouez que vous êtes morts et trahis. C'était le cas. Nous reprîmes notre souffle, goulûment. Il est rouge, il est sanglant, reniez-le. Enterrez ce drapeau. Rien ne changera jamais.....*

*Une fois cela dit nous sentîmes, encore perdus dans nos rires, que nous nous enfoncions plus profondément, rejoindre au fond les Perdus, les Jamais-Découragés et j'en donne ici connaissance. »*

En face, inaccessible, l'Île des Bienheureux. Ah ! Ce siècle écoulé, écroulé comme ses empires, ne nous apparaît-il pas aujourd'hui comme une immense Baie des Trépassés. Et après le massacre des illusions que nous reste-il ? Le maquillage des mots, du rouge et du plâtre sur nos faces de vieux acteurs. Histrions, tragédiens ? Qu'avons-nous fait d'autre que nous « *exercer à l'attente* ». Que nous donner la réplique, d'un livre à l'autre, d'un siècle à l'autre, d'une langue à l'autre, sans parvenir jamais à couvrir de nos voix le boucan d'enfer de ce monde et « *Voici venu ce qui ne vaut pas qu'on le nomme* », et nous voici semblables à ces iguanes, nous

*Parqués sous les ors de la déliquescence  
Voyons les banques s'effondrer en silence  
Pas même la colère, pas même un rire.  
Le temps ? Le pouvoir ? Cela va pourrir  
Et dans le jour neuf le soleil s'élançe.*

Alain Lance, qui a traduit avec Jean Paul Barbe, ces poèmes de Volker Braun, a écrit des livres qui s'appellent « *Les gens perdus deviennent fragiles* » ou encore « *Distrain du désastre* ». La poésie ? « Oui, peut-être bien ? C'est ce que nous aurons eu de meilleur », comme le dit du bordel Deslauriers à Frédéric, à la fin de *L'Education Sentimentale*.

Parfois, dans l'eau saumâtre, sous l'onde amère, un poème brille, une perle rare, comme dans ce livre et qu'importe que ce soit à **Berlin centre**, ou ailleurs

*Je savais bien que c'est toujours au cimetière  
Qu'on se retrouve, et mes lèvres dans les siennes  
S'ensevelissaient. Mais elle, comme ivre de vie  
Referma sur mon corps ses jambes. Alors je vis  
Comme elle était noire, la terre, et le ciel si proche.*

# Éric Houser, [ac]

## *a-c h r o n i q u e*

Cette chronique sera berlinoise, puisque passant quelques jours à Berlin je n'ai rien d'autre à faire qu'éprouver des sensations, en noter quelques unes. Les chapeautant toutes, la sensation comparatiste : n'est-elle pas inévitable dès lors que l'on quitte pour un temps ses murs coutumiers ? Il y a toujours un Usbek, un Rica qui sommeille en nous, même si l'on n'a plus trop l'impression de *voyager*.

**Vendredi 9 septembre.** Je décide de faire un tour au Matrix, sous la gare de Warschauer Strasse. Pensant moins à Lacan dont on «fête» pile aujourd'hui le trentième anniversaire de la mort (avec quelque bruit), qu'à Barthes qui hanta ce genre de lieu. Je me poste dans un coin de l'une des salles, celle avec la musique disco, et assiste à son remplissage progressif par *les-jeunes*. Ce sont des gamin(e)s assez standard. Elles boivent toutes de l'alcool, et quand je demande un jus de cerises la barmaid me fait répéter deux fois. Je repense à Pasolini, à ce qu'il écrivait à propos de la jeunesse de son époque (propos peu amènes, nostalgiques) : rien n'a visiblement changé. Je me sens vieux, soudain, et loin des gens. De quoi pourrais-je bien leur parler ? Des élections de la semaine prochaine, de l'émergence (ou non) des *Piraten* dans l'arène politique (ces hackers adeptes de la déprivatisation du service des énergies de base, qui revendiquent aussi un équivalent du SMIC et du RSA - certains, m'explique le stagiaire de la librairie Zadig, sont ici payés, royalement, 1 € de l'heure) ? De l'arrestation, jeudi à Kreuzberg, de deux dangereux Salafistes barbus qui jouaient au petit chimiste ? Je crains qu'aucune conversation ne puisse embrayer, et regagne l'hôtel après un quart d'heure.

**Le lendemain.** Au café Einstein, que j'avais découvert en 1989 quelques mois avant la chute du Mur, j'écoute au casque *Songs for Drella : there's only one good use for a small town, you hate it, and you know you'll have to leave* (John Cale). Je confirme ! Berlin, ça va, on peut être sûr d'au moins une chose : ce n'est pas une petite ville.

**À propos de Mur.** Il y a dans un petit Lacan récemment paru (*Je parle aux murs*, entretiens de la chapelle de Sainte-Anne), ceci que je trouve intéressant et que je souligne : *Le principe du plaisir est une référence de la morale antique. Dans la morale antique, le plaisir, qui consiste précisément à en faire le moins possible, otium cum dignitate, est une ascèse. On peut dire qu'elle rejoint celle des pourceaux, mais ce n'est pas du tout dans le sens où on l'entend. Le mot de pourceau ne signifiait pas, dans l'Antiquité, être cochon. Cela voulait dire que ça confinait à la sagesse de l'animal. C'était une appréciation, une touche, une note, donnée de l'extérieur par des gens qui ne comprenaient pas de quoi il s'agissait, à savoir du dernier raffinement de la morale du maître. Qu'est-ce que ça peut bien avoir à faire*



avec l'idée que le bourgeois se fait du plaisir, et d'ailleurs de la réalité ? La collection dans laquelle paraissent ces petits écrits (quelques volumes déjà parus) est à suivre. Il s'agissait dans ces interventions-là (distinctes des Écrits et des Séminaires) «de surprendre les opinions pour mieux les séduire» (Jacques-Alain Miller). Me voilà loin de Berlin ? Pas tant que ça, si je m'imagine vivre ici, pour ceau quinquagénaire, un peu de cet *otium cum dignitate*...

**Galerie.** Le marchand d'art Wolfgang Werner (Fasanen Strasse 72) présente un petit diptyque Amerika (Bluhm, Kline, Mitchell, Motherwell) / Europa (Dubuffet, Götz, Tàpies, Thomkins). Brève conversation avec la galeriste, une amie de François Morellet qui déplore avec moi le ratage de la récente exposition à Beaubourg. Une femme débarque dans la galerie, elle a l'air importante, dit que c'est ici sa première station en venant de l'aéroport, je m'éclipse, avec un catalogue Thomkins que m'a offert Madame Werner. Ce Thomkins (André, de son prénom), il faudrait que j'en dise un mot. Voilà un peintre qui a trouvé quelque chose, avec ce qu'il appelle ses Lackskins. Une *technique*. Il composait ses peintures avec de la laque, qu'il faisait flotter sur une couche d'eau et qu'il travaillait ainsi pour ensuite les reporter (fixer) sur du papier. **Suisse, il était proche...** Suisse, il était proche de Daniel Spoerri, Dieter Roth, Richard Hamilton entre autres. C'est une découverte (pour moi), autrement plus intéressante que celle du surfait Marc Desgrandchamps (exposition au musée d'art moderne, ennuyeuse et terne). Parmi les jeunes peintres, je préfère me tourner vers, par exemple, Hugo Pernet que m'a fait découvrir Jérôme Mauche. C'est un travail savant et élégant, qu'il vaut la peine de regarder et de commenter. Pas de place ici pour développer tout ce que j'aimerais en dire, alors je dis seulement que c'est des plus i-n-t-e-l-i-g-e-n-t-s. Pour vous faire une idée un petit peu plus plastique, vous pouvez vous reporter ici <http://www.slash.fr/evenements/hugo-pernet-peintures-blanches> et là <http://www.chezneon.fr>. J'ajoute que, comme Thomkins, Pernet est aussi un peu dans l'écriture (*Poésie simplifiée*, ENd Éditions, 2011 : - *c'est tout ? / - c'est tout.*).

**Larkin tome 2.** Pour finir cette page (ça y est, je suis rentré), je me réjouis d'apprendre que l'éditeur Thierry Marchaisse (qui a été longtemps au Seuil) prépare un Philip Larkin : *Une fille en hiver*. Pourquoi ce poète anglais n'est pratiquement pas reçu en France, je me le demande. Et pourquoi Jacques Roubaud, paraît-il, ne l'aime pas ? Est-ce parce qu'il est si populaire chez lui (tirages de best sellers) ? Parce que sa poésie (voir chez Solin, en 1991, *Church going*, traduction Guy Le Gaufey) est accessible ? Qu'elle ne refuse pas le sens mais préfère, aux jeux formels quelque peu confinés parfois que l'on prise tant ici, quelque chose de plus existentiel, de plus libre ? Bref, parce qu'elle parle aux gens ?

# Anne-Renée

## Caillé, [ac]

### *On ne fait pas de révolution sans casser d'œufs*

**Liliane Giraudon**, *L'Omelette rouge*, Paris, P.O.L, 2011.

Liliane Giraudon l'écrit en ouverture, « L'Omelette rouge » était le surnom donné à Sarah Bernhardt par ses ennemis. Cette dernière est un des pivots du livre, une figure parmi la quinzaine qui l'habite (Louise Bourgeois, Vélimir Khlebnikov, Cy Twombly, Erich von Stroheim...), chacune ayant singulièrement, au sein de différentes sphères et époques, opéré un renouvellement des formes, un décloisonnement langagier, une mise à plat des conventions artistiques, sociales et politiques. On peut affirmer que ces figures maîtresses forment *une omelette révolutionnaire*. Comme dirait l'autre, *on ne fait pas de révolution sans casser d'œufs*.

Sarah Bernhardt-libre est la poussée du livre. Sarah Bernhardt-courtisane pose la question du pouvoir du sexe et de la sexualité. Sarah Bernhardt-travestie permet de rejouer le jeu du double, cher à Giraudon, et fait se demander au lecteur, à tout moment : qui est qui ? qui dit quoi ? où sommes-nous ? Car voilà que les fantômes (ou « anges », ou « bien-aimé(e)s ») se succèdent dans une mascarade, laissant leurs traces biographiques et décentrant l'histoire même, filée, de la Poète, qui met en scène ces changements de lieux et de voix par de ponctuels « nouveau décor ! ». Au sein de cette dynamique d'apparitions, ces *flashes* d'histoires (la grande et les petites), on reconnaît la motilité énonciative de Giraudon, celle qui sait et se plaît à « hacher » la prose et ainsi, déstabiliser le confort de la lecture.

Car ici, il n'y a pas de place pour le confort. Il y a un effet de halètement dans la recherche des codes et des repères à travers cette imbrication des personnages qui se croisent et se joignent avec anachronisme. Si les croisées peuvent provoquer un vertige ou un effet d'étrangeté chez certains, elles n'excluent pas l'identification de motifs propres à l'œuvre de Giraudon : les carnets de couleurs (chantiers de l'écriture), l'écriredessiner (l'un dans l'autre), le sexe des livres (gloses féministes), le dédoublement (« soudain je me suis vue je lisais / c'était moi que je lisais ») et la bibliothèque imaginaire *critique*... Cette bibliothèque prend une réelle expansion dans *L'Omelette rouge* et occupe le livre :

*ici le monde tourne*

*par tous les temps ?  
dehors ? en plein air ?  
dans leur crasse ?  
y en a beaucoup ?  
et ils disent rien ?  
ils acceptent ?  
quand ils meurent on en fait quoi ?*

Ici il y a des morts, qui ont laissé un héritage artistique qui tourne encore (futurisme russe ou « avenirisme » avec Khlebnikov et Kroutchonykh, « art total » avec Wagner, dripping avec Pollock) malgré l'absence des maîtres. « [Q]uand ils meurent on en fait quoi ? » À quoi l'on peut répondre avec colère que quelques fois on n'en fait rien ou trop peu (« c'est du Bessette resservez-moi ! / encore ! encore ! j'en veux ! j'en veux ! »). « On en fait quoi ? » : car l'héritage est une chose politique. Son traitement même l'est, semble dire la poète :

*noms ou corps d'expérience mais blanchis  
noyés dans les traces qu'ils laissent  
ainsi le film ou filet du temps*

La mythification fait souvent écran et on n'y voit plus que du blanc, tous de la même couleur, blancs. Il serait réducteur d'affirmer que Giraudon poursuit un travail de démythification, mais elle questionne *les deux corps du roi* : l'un mortel et l'autre éternel<sup>1</sup>. La poète tente le dialogue, remet au jour cette tension complexe entre la vanité du corps et sa portée politique, tout en se jouant aussi de ces deux corps (« pourquoi Pollock absorbe de telles doses liquides / prévisionnelles d'une gloire aussi faussaire ») ou bien en les faisant se réunir brutalement (« peu importe comme d'Arc / Bachmann périra cramée »), ou bien, avec cette émotion dont est aussi capable Giraudon :

*quand emily signe « frère emily »  
et déclare sa passion pour les bulbes  
le livre n'est pas loin  
partant œil-lecteur dickinson nécessite ophtalmo  
son bras est mort elle dit  
comme celui d'un fleuve  
mouvements d'herbe la vie scintille  
sous une pluie intérieure*

Si les morts ont des noms dans *L'Omelette rouge*, d'autres apparaissent au tournant d'une phrase : « argentique ou numérique / l'histoire reste écrite par les vainqueurs ». Benjamin survole ainsi le texte. On a ici envie de croire qu'avec ce livre, Liliane Giraudon « se donne pour tâche de brosser l'histoire à rebrousse-poil », comme écrit encore Benjamin, de « faire éclater le continuum de l'histoire ». Ses vainqueurs ne sont pas ceux de Benjamin (qui se piétinent, avides de progrès), mais bien ceux qui forment cette communauté qui permet le poème, et vers laquelle la poète regarde dans l'avancée.

<sup>1</sup> Kantorowicz, Michon.

# Chantal Colomb- Guillaume, [ac]

Volker Braun,

## *Le Massacre des illusions*

Anthologie bilingue, traduction de l'allemand de **Jean-Paul Barbe**  
et **Alain Lance**, éd. L'Oreille du Loup, 140 pages, 10 €.

C'est à Volker Braun lui-même que revient le choix des poèmes de cette anthologie, ce qui place le lecteur français devant un livre authentique de l'un des plus importants poètes de l'Allemagne contemporaine, récompensé en 2000 par le prestigieux Prix Büchner. Dans cet ouvrage, ce sont trente ans de l'Histoire de l'Allemagne et de la vie de l'écrivain qui défilent sous nos yeux. Ex-citoyen de la RDA, Volker Braun nous fait revivre aussi bien les dernières années du régime que les moments forts du tournant (*Wende*) et dépeint sans complaisance à la fois l'enfermement dans un État totalitaire et les travers du néolibéralisme. Les illusions qui s'effondrent ici sont autant celles des anciens citoyens de RDA que celles du citoyen de l'Allemagne réunifiée, et, à travers ces dernières, un peu les nôtres.

Son statut d'écrivain permettait parfois à Volker Braun de se rendre à l'étranger, mais ses déplacements étaient comptés, si bien que le voyage est un thème récurrent sous sa plume. C'est ainsi qu'il constate : « Je demeure au pays me nourrissant à l'Est » et ironise sur le SED, parti unique de RDA, dans une apostrophe : « Parti, mon Prince : *c'est lui qui nous a tout donné* ». Le recueil s'ouvre sur quelques poèmes associés soit à des voyages réels, comme « Avignon », un poème dans lequel le sujet se laisse séduire par une mystérieuse sirène, soit imaginaires comme « L'Afrique la plus intérieure », qui devient le continent rêvé comme il le fut pour Rimbaud, une Afrique qui se substitue à l'Espagne à travers des citations du célèbre poème de Goethe, « Connais-tu le pays, où fleurit l'oranger ». Passer la frontière devient une obsession, laquelle nous vaut de lire un émouvant hommage à Walter Benjamin qui voyait peut-être « sous les falaises la liberté ».

Mais le citoyen de RDA perçoit les effets de la glasnost : « Et dans les rues marche la transparence ». Le poète est dans l'attente de l'événement et soudain « l'Histoire / Pivote sur ses talons », c'est le fameux tournant, la chute du mur de Berlin. Les lieux changent de nom, ce que marque la biffure : « sur le pont ~~Dimitroff~~ Auguste ». Dans un poème en prose, l'écrivain dresse un bilan sévère de la RDA : « Notre État annonce ses succès, comme si la RDA avait été conquise sur l'océan. En vérité, c'est un océan de ruines ». Mais le

poète ironise aussitôt sur la médiocrité des nouveaux idéaux : « on réclame / Cuisine bourgeoise », « L'été de la convoitise succède à l'hiver. ». La position de l'Allemand de l'Est est complexe : « On m'arrache ce que je n'ai jamais possédé » tandis que la parole de l'écrivain n'est plus entendue : « Et à mon texte entier on ne comprend plus rien ». La nostalgie l'habite au moment même où son rêve de voyager devient réalisable. Vient l'heure de la désillusion ; ailleurs tant rêvé ne répond pas à l'espérance : « Tu voulais embrasser des mondes inconnus. / Je connais tout ça, à présent. C'est le désert ». Dans un poème intitulé « Le rivage de l'Ouest », qui a pour cadre la France en été, Volker Braun exprime la déception de l'homme désormais libre de voyager vers l'Ouest : « C'est ça. / 'Ce n'était que ça.' ». Le plaisir tant attendu n'est pas au rendez-vous : « Expulsés de notre île Utopia [...] Expulsés, pour manque d'imagination / incapables de jouir ». Ce monde de l'Ouest, celui de la mode, symbolisé par Lagerfeld qui « peut rendre le monde plus beau mais pas meilleur », est aussi celui du chômage et de la violence gratuite. C'est la « société du tout-jetable », celle de la perte de solidarité, de la Mort qui « balance ses bombes au nom des Droits de l'Homme ».

La poésie a-t-elle encore quelque pouvoir ? Son rôle apparaît dans l'évocation d'un couple s'amusant à construire une tour dans la vase, statue de l'éphémère : « Qu'entreprenez-vous donc ? Rien ne restera / De votre art ni de votre amour. Mais eux / continuaient sans se laisser troubler ». Imperturbable, le poète poursuit son œuvre. Il joue avec les mots pour faire la caricature du monde, tel Zehentmayer à travers ses dessins, mais ce n'est pas simple jeu de mots. Faute de pouvoir se bercer d'illusions, désabusé, il « chante l'apparence » à laquelle le monde se réduit volontiers. « Est-ce que je ne crée pas le monde chaque matin ?, se demande-t-il devant le tableau de Courbet. La déception est amère pour qui doit vivre dans cette « Allemagne réunificassée ». Cependant le poète ne minore-t-il pas son rôle, lui qui dispose d'une lucidité hors norme ? En voyage au Mexique, devant les « vestiges des temples », il entrevoit, avant même la crise de 2008, l'effondrement du système financier : « Nous les iguanes, espèces à venir / Parqués sous des ors en déliquescence / Voyons les banques s'effondrer en silence. » Dans notre monde vacillant, la parole de Volker Braun résonne avec force comme un appel à l'indignation collective : *Le Massacre des illusions*, loin d'être une incitation au désespoir, est une invitation au combat, un combat d'autant plus difficile qu'aucune utopie ne vient plus lui donner son élan.

# Jean-Pierre Bobillot, [ac] VOIX, etc.

68. **Anne-James Chaton** : *Vies d'hommes illustres d'après les écrits d'hommes illustres* (Al Dante, 2011) : 168p. + cd 41'31" : 25eu.

*le dispositif (avec flash-back)*

On reconnaît, aussitôt, la *voix*, grave, posée et tout uniment a-lyrique, la diction, claire, distincte et tout uniment a-pathique, le débit, sans hâte et sans accroc, et tout uniment a-tonique ; on reconnaît, également, le *dispositif phono-technique*, simple et transparent, ne visant à aucune vaine virtuosité : litanique, frontale, la « voix du poète », qu'interrompt (à intervalles ni métronomiquement réguliers, ni outrageusement irréguliers) la « voix technologique », autre et altérée. Puis, d'abord à peine perceptible, résiduel, intermittent, ce *bruit parasite* qui vient, progressivement, se superposer à la voix, insistant, la recouvrant presque, brouillant le « message », rendant l'écoute de plus en plus inconfortable, grinçante... jusqu'au brusque silence final.

Première pièce « sonore » du disque (*audio-poème*), correspondant au premier « texte » du livre (*typo-poème*), parce que la *Vie* d'« homme illustre » qui y est (re)traitée : celle de *Tibère (d'après Suétone)*, est, chronologiquement, la première, cette œuvre liminaire rattache ainsi clairement le nouveau recueil, par tous les éléments immédiatement *reconnaisables* et, littéralement, *proto-typiques* d'un « style » et, indissociablement, d'un « auteur », à ses travaux antérieurs les plus généralement *reconnus*, et à travers lesquels ce style s'est imposé comme tel : ses *Événements*, ses *Autoportraits*.

Dans l'exclusivement sonore « Autoportrait devant le 11, rue Linné », la « voix du poète » ou censément telle répétait *ad lib.* : « Je n'écris pas d'POésie » ; pas de *typo-texte*, donc, et encore moins de *typo-poème* : ce qui ne signifie pas nécessairement qu'il *n'écrive* pas... mais quoi ? et comment ? Un élément de réponse est dans l'autre « Autoportrait » exclusivement sonore, dit « en train d'écrire », où la même voix répétait également *ad lib.* : « Je suis en train d'écrire »... mais quoi ? mais comment ? De toute évidence (performative), en s'enregistrant disant : « Je suis en train d'écrire », soit : de *produire un audio-texte*...

Cette « écri(tu)re » est donc, explicitement, une *auditure* ; ce qui l'autorise à affirmer, de la même voix, d'une même diction et d'un même débit, comme *indifféremment* : « Je suis en train d'écrire » et : « Je n'écris pas... » Reste cet embarrassant régime : « d'POésie »... que viendraient confirmer aussi bien le contenu lexical, sémantique, voire alphanumérique, que l'aspect visuel, typo-

graphique, des « textes » imprimés (encore que la diversification des types de caractères puisse être considérée, à l'inverse, comme une marque de poéticité).

S'il peut ainsi *tenir ensemble* sans contradiction ces deux affirmations, c'est que les « textes » en question résultent, tout aussi indifféremment, d'accumulations et/ou de prélèvements d'énoncés « trouvés » et de toute provenance (triviale, surtout), faisant l'objet d'un montage destiné à les exhiber tels quels, tout en les confrontant à un autre ou à d'autres énoncé(s) : c'est le rôle de la phase d'élaboration phono-technique, comme le prouverait *a contrario*, dans la plupart des typo-textes d'*Événements*, l'absence ou, tout au plus, la discrétion de l'unique énoncé réitéré (titre ou manchette lue dans la presse du jour) qui est, précisément, celui que met en vedette l'audio-poème...

*les miettes à morphoses d'a.-j. chaton*

S'il « n'écri[t] pas d'POésie », il en *fabrique*, donc : ou de ces *objets langagiers médiopoétiquement complexes* dont Bernard Heidsieck, créateur historique du dispositif et de ses principales variantes (et auteur des incunables du genre), n'a cessé de revendiquer l'appartenance, de plein droit, au champ de pratiques langagières si mal défini que désigne le terme par ailleurs galvaudé de « poésie ».

Mais, — par son contenu verbal, ce premier « texte » laisse également entrevoir, et, — par son traitement « sonore », la seconde pièce laisse encore mieux augurer les différents types d'innovations que le dispositif de base est amené, dans celles qui suivent, à accueillir et qui, en retour, lui vaudront maintes variations : d'autant plus surprenantes que le livre autant que le disque se différencient dès lors très fortement, par leur diversité quasi baroque, de l'austérité réitérative de rigueur, tout au long des 18 *Événements* 99...

— L'audio-texte (le « texte », tel qu'il apparaît dans l'audio-poème) : comme le titre général l'indique, il ne s'agit plus de ces interminables listes d'énoncés « trouvés » (généralement des plus banals) qui disaient à la manière de traces plus ou moins dérisoires le passage quasi inaperçu, quoique dûment inscrit, dans l'espace public, d'un individu singulier — souvent nommé, son « identité » déclinée, est-il celui qui affirme : « je n'écris pas d'POésie » ? —, et que scandait l'annonce (toute de rhétorique journalistique) de tel ou tel « événement », censément public, et singulier, réitérée et répercutée d'échos en échos, et par là-même renvoyée à son statut de trace, tout aussi éphémère, et dérisoire. Si l'on retrouve ici l'allure litanique et l'extrême réduction lexicale et syntaxique du matériau verbal (« il épouse une romaine il a un fils il a un fils il a deux fils il divorce il épouse une romaine il épouse une autre romaine il perd son frère il n'a plus de frère il porte son corps il est à Rome il marche il porte le corps de son frère... »), il n'empêche que ce matériau verbal déroule de bout en bout, certes de manière *évidée*, les épisodes d'une vie, toute de contrastes : celle, censément, de Tibère, dont il suggère une interprétation — à moins qu'il ne dévoile, pour les rendre *évidents*, les procédés, idéologiques autant que narratifs, d'une « vie » : celle que Suétone lui consacra, et à l'égard

de laquelle il suggérerait une certaine prise de recul.

C'est, plus nettement encore, et non sans un humour un peu plus explicite qu'ailleurs, le cas de la *Vie de Sigmund Freud (d'après Sigmund Freud)*, où l'évident, thématiqué sous forme d'hésitations dans la diction, d'aposiopèses et de reformulations dans le « texte », se plaie à mettre en évidence le « refoulé » dont se soutient la tentative autobiographique de l'illustre fondateur de la psychanalyse...

Précisons-le : plus que jamais, entre le typo- et l'audio-, la discrédance, plus ou moins abruptement, s'impose. Ni, dans *Tibère*, l'usage de capitales, ni l'absence de séparation entre les mots (évoquant, ainsi que la police de caractères choisie, les inscriptions monumentales de la Rome antique), ni même le découpage en paragraphes n'ont de répondant phonique ; si, dans *Jésus*, l'anaphore systématique de « J.-C. a » + participe formant un passé composé en début de chaque ligne-phrase-paragraph, offre à l'œil une litanie correspondant à celle que le « texte » de la version « sonore » offre à l'oreille, dans celle-ci en revanche, l'anaphore *stricto sensu* disparaît, le support « J.-C. a » n'étant prononcé qu'une seule fois, au tout début, suivi immédiatement de la longue litanie des seuls participes : « J.-C. a marché parcouru rencontré connu parcouru rencontré connu vu parcouru rencontré... » Mais, ceci n'est point une règle et dans *Sigmund Freud*, les points de suspension correspondent bien aux hésitations de la voix profératrice et aux interruptions du « texte » proféré...

— Le « sonore » (le traitement phono-technique du « texte » dans l'audio-poème) : dans *Jésus*, si « le poète » se consacre de bout en bout à la litanie des participes, les innombrables compléments (évoquant lieux, personnes, objets du monde...) sont, par la grâce des ressources et procédures phono-techniques, distribués entre d'innombrables voix, au timbre, à la diction, au débit, à l'accent indéfiniment variés, qui se succèdent et s'entrecroisent, produisant un progressif effet de foule derrière lequel la voix litannique tend, peu à peu, à disparaître... pour, à la fin, n'être plus qu'un bourdonnement rythmique et percussif (c'est là, en termes deleuze-guattariens, sa « ligne de fuite »), tandis que les autres voix, dramatiquement, s'espacent, porteuses des mots évocateurs de la « Passion » et de la mort de « J.-C. » Et que dire alors du « jeu de machine à écrire » de *Freud*, et des déchainements de la phono-techné dans *Christophe Colomb* et *Napoléon I<sup>er</sup> ?...*

Aux miettes d'une mémoire personnelle faite de bribes de vie quotidienne et ordinaire, et d'événements publics s'avérant éphémères et comme solubles dans le quotidien, se sont substituées les miettes d'une mémoire culturelle faite de « vies d'hommes illustres d'après les écrits d'hommes illustres », s'avérant bâties sur de bien fragiles et interchangeables pilotis. Sous cet intitulé évoquant un Plutarque puissance 2, se livre, de typo-textes en audio-poèmes, le chef-d'œuvre (à ce jour) de cet émetteur/émietteur obstiné, qui est peut-être le plus fidèle et, à la fois, le plus inventif des héritiers de Bernard Heidsieck.

*cet article est une ébauche concernant un poète français (etc.)*



# Yves Boudier, [ac]

## Revue & Revues

**Fusées.** (n° 19, avril 2011) Éditions Carte Blanche, 29 rue Gachet, 95430 Auvers-sur-Oise.

Un numéro au sommaire conséquent : un dossier sur Jean-Claude Montel, *L'Alphabet socio-politique* de Jacques Villeglé, le travail du peintre Yann Esnaut commenté par Benoît Casas et Jacques Demarcq, des textes et poèmes d'Ernst Jandl, traduits par Alain Jadot et Christian Prigent... sans compter les poèmes de Michael Batalla ou le texte saisissant de Shoshana Rappaport-Jaccottet en fin de volume (*Alors*), quelques pages avant la reproduction de *Quatre Caisse d'Espèce* de Mathias Pérez. Une alternance remarquable de textes et d'images ; un *dialogue* est plus juste, mais qui ne fait pas oublier ces paroles graves de J.-C. Montel, à la fin de l'entretien donné à Hubert Lucot (qui prolonge celui avec Alain Fabbiani dans *Horlieu* en 2000) : « ... *la fin de l'écriture marque pour moi la fin de la vie. Je ne pensais pas pouvoir tenir sans projets ni écriture mais pourtant cela se passe ainsi, avec beaucoup de regrets mais sans une véritable souffrance, et même, si je puis dire, avec une certaine joie de ne rien faire. De ne plus RIEN FAIRE. La « joie de se nuire » a tout emporté.* » Silence. Et merci à la volonté amicale de Philippe Beck : « *J'espère qu'il (J.-C. M.) verra dans le présent dossier une preuve de la reconnaissance, et le signe qu'il peut regarder son oeuvre avec plaisir, sûr d'avoir tout donné, d'avoir beaucoup donné, s'il se persuade qu'il ne peut plus rien faire.* »

**Po&sie.** (n° 135, 1<sup>er</sup> trimestre 2011) Editions Belin, 8, rue Férou, 75278 Paris cedex 06. [www.editions-belin.com](http://www.editions-belin.com)

Walt Whitman, Marina Tsvétaïéva, Paul Celan, Petr Král, Giorgos Veltsos et Laurent Zimmermann pour le cœur poétique du volume. Un texte de Georges Didi-Huberman en hommage à Nicole Loraux. *Voyage musical, conversations avec Paolo Cattelan*, d'Andrea Zanzotto (traduit par Martin Rueff). *La naissance de la grande prose française* par Antoine Berman. Densité et approches polymorphes du poétique jusqu'aux dernières pages qui offrent un texte - manifeste ? - de Michel Deguy, *Le Débat*, à propos des entretiens mensuels organisés par la revue depuis février : « *Il ne s'agit plus seulement de "Défense et illustration" ! Ce n'est plus le moment, l'époque. Tempus urget nos, ou en ardentien, les darktimes nous pressent d'imminences redoutables auxquelles répondre et s'opposer par de l'u-topie "extrême contemporaine", non XIX<sup>e</sup> siècle... dont, à mes oreilles, l'éco-logie serait un des noms. Or un printemps des poètes ne fait pas l'année... Je parle d'un soulèvement* ».

**Passerelles poétiques.** (Recueil collectif, collection *Liberté sur Parole*, volume 29, 2<sup>e</sup> trimestre 2011) Editions Corps Puce. 27, rue d'Antibes. 80090 Amiens. <http://corps-puce.org>

Sept poètes se sont arrêtés devant les œuvres de l'exposition *Passerelles, rites et passages* au Musée départemental de Saint-Riquier dans la Somme. « *Les morts pleurent quelque part* » écrivait Baudelaire. Folie, mort, guerres et désastres, désordres des passions humaines ; ainsi les « saisons lugubres du temps humain » sont-elles au rendez-vous de ces textes profonds. Philippe Blondeau, Maria Desmée, Tristan Félix, Jean Foucault, Jean Le Boël, Mario Urbanet et Sam Savreux devant les tableaux rares de Robert Fernier, Nicolae Jon Grigorescu, Théobald Chartran, Arsène Charles Hurtsel, Guiseppe Canella, Léopold Simons et François Marie Firmin-Girard. Les prochaines passerelles porteront sur la photographie, la musique, le land art. À signaler par ailleurs, toujours chez *Corps Puce*, un ouvrage autour de Pierre Garnier, poète *spatial et linéaire*.

**Il particolare.** (n° 24, juin 2011) Art-Littérature-Théorie critique. 21, parc Beauvallon-Forêt. 13009 Marseille. [ilparticolare@club-internet.fr](mailto:ilparticolare@club-internet.fr)

Dans le sillage d'une réflexion d'Hervé Castenet sur un tableau du jeune Balthus (1933), *Alice-image manipulée*, ce numéro présente un important dossier consacré à l'œuvre de Philippe Beck. Pour le présenter, ces lignes inaugurales de Jan Baetens me semblent justes : « *Le propos de ces pages est simple. Il est de démontrer que la poésie moderne, contrairement à bien des idées reçues, n'est nullement incompréhensible, abstraite ou gratuite. Qu'il est faux de penser qu'elle ne parle que d'elle-même et pour elle-même. Que cette réputation de solipsisme et d'abstraction, méprisante du monde comme d'autrui, ne résiste pas longtemps à la lecture des vrais textes, qui disposent de tout autres enseignements. Bref, que la poésie moderne, quoi qu'on en pense parfois, peut être parfaitement classique.* » Ainsi l'exemple décliné et analysé de Philippe Beck en son travail, visible dans sa manière exigeante avec quelques pages reproduites de *Lyre Dure* corrigées par l'auteur. Une leçon de poésie particulièrement bien mise en perspective par la contribution d'Yves di Manno, commentée en profondeur par Aurélie Loiseleur ou Gérard Tessier, Tim Trzaskalik, parmi quelque onze contributeurs.

**Voix de la Méditerranée.** (Anthologie 2011 de la 14<sup>e</sup> édition du festival de Lodève). Editions *La Passe du Vent*. « La Callonne » 01090 Genouilleux.

Pour prolonger ces rencontres estivales avec la lecture ou relecture des textes proposés par les soixante-dix poètes invités en juillet dernier à Lodève. Une double présentation de Marc Delouze et Julien Blaine, conseillers littéraires de cette manifestation poétique majeure pour qui est à l'écoute des écritures méditerranéennes et plus largement de poésie contemporaine. Heureux volume en grande partie bilingue, où l'on rencontre quelques voix qui nous sont chères, Marie Etienne, Sophie Loizeau ou Tita Reut. « *La langue dit : viens on va t'articuler, / te palper, viens dire / que tu as dit.* » Amir Or, poète israélien.

**Decision.** (n° 92/93. 2011) Literaturzeitschrift in Europa. Postfach 10 31 53 in D-33531 Bielefeld.

Fauvette des nuages : *Dans la découpe ardoisée des nuages.*  
Wolkengrasmücke : *In den schiefergrauen Ausschnitt des Wolken.*  
Wolkenfluter : *In de leien uitsnijding van de wolken.* Capinera di nuvole : *Nel frastaglio ardesia delle nuvole.* Curruca de la nubes : *En el perfil empizarrado de las nubes.* Linnet of the clouds : *In the slated rent of clouds...* Merci à l'auteur, Jeanpyer Poëls, et aux traducteurs. Pour aller plus loin dans le poème, vous avez maintenant l'adresse.

**Diérèse.** (n° 52/53, printemps 2011) Daniel Martinez. 8, avenue Hoche. 77330 Ozoir-la-Ferrière.

Je me suis réjoui de constater que quelques titres de la « grande presse » avaient fait mention de cette livraison consacrée à Thierry Metz (1956-1997). Les pages 128 à 160 sont particulièrement émouvantes car elles proposent la lecture du *Carnet d'Orphée*, texte inédit, donné dans sa version manuscrite, au fil des 25 premiers jours de l'année 1995 sur les pages d'un calendrier aux feuillets détachables. Ces poèmes sont précédés et suivis de nombreux textes de témoignages, d'amitié ; Charles Juliet, Jacques Ancet, Pierre Oster, Jean Grosjean, Jacques Brémond, Isabelle Lévesque, Françoise Han, Lydie Dattas, Amandine Marembert... commentent, accompagnent une œuvre qu'il faut lire et faire lire.

**Passage d'encre.** (n° 44, octobre 2011) 16, rue de Paris. 93230 Romainville.  
[www.passagedencre.org](http://www.passagedencre.org)

*Transversale scandinave.* Coordination et œuvre graphique collector par Piet Lincken, écrivain, compositeur et plasticien né en France, suédois par sa mère et belge de nationalité : « *Ce numéro est un essai pour ouvrir des voies, dresser une sorte de poétique de ces territoires, dans l'espace et dans le temps. Il s'agit ici ainsi de décliner des regards sur le monde, du Danemark à la Suède, de la Finlande à la Norvège... sans oublier les liens existant avec la francophonie.* » Avec Lisbeth Verstraete-Hansen, Patricia Robert, Frédérique Frahan-Dupont, Daniel Berditchevsky. Des poèmes de Tomas Tranströmer (traduits du suédois par Rose-Marie François), de Tone Aanderaa et Lina Ekdahl. *Le geste Cobra* de Richard Miller clôt cet ensemble illustré par Tone Aanderaa, Lotte Agger, Gao Xingjian, Thomas Lahti, Piet Lincken, Anny Romand et Anne-Marie Weyers.

**Le français aujourd'hui.** (n° 173, juin 2011). Contact : Armand Colin. 21, rue du Montparnasse. 75006 Paris. [le-français-aujourd'hui@wanadoo.fr](mailto:le-français-aujourd'hui@wanadoo.fr)

J'aime le travail sérieux et patient de cette revue universitaire car elle échappe aux travers du genre et peut-être aussi parce qu'elle est faite par quelques collègues de mes amis... Depuis le numéro précédent (*Graphies : signes, gestes, supports*), dont les analyses novatrices ont dû faire grincer les dents des gardiens du vieux temple scolaire, le propos s'élargit ici à l'analyse des contradictions qui gisent au cœur des problématiques d'enseignement de la langue auprès d'élèves accusés des pires maux. Sans oublier la chronique « poésie » de Serge Martin, à propos cette fois d'Alain Helissen.

**Europe.** (n° 988-989, août-septembre 2011) 4, rue Marie-Rose. 75014 Paris. [www.europe-revue.info](http://www.europe-revue.info)

Peu de compétences pour juger de la qualité du dossier *Marx et la culture*, mais au vu des signatures, Lucien Sève, Isabelle Garo, Michel Vovelle..., je le pressens solide. Mon intérêt pour ce numéro se porte davantage sur l'hommage multiple rendu à André Benedetto, disparu en juillet 2009. Olivier Neveux, Jean-Pierre Sarrazac, Serge Pey, Philippe Caubère... réunis pour souligner une esthétique singulière, que l'homme de théâtre définissait lui-même comme la « *pointe avancée d'une éthique, (celle de) l'être qui sait dans quelle situation il se trouve qui la montre comme telle et qui se faisant donne le monde à écouter fait apparaître en filigrane le réel tout le réel y compris l'irréel et l'interroge c'est ça son jeu et le monde voit le monde le monde d'alentour et lui-même dedans et le monde devient mangeable* ». Et, parmi les chroniques de ce numéro, j'apprécie le texte de Jean-Baptiste Para sur le peintre Barnett Newman à propos de la publication chez Macula de ses *Ecrits*, traduits de l'américain par Jean-Louis Houdebine. Lucidité ou provocation ? (1952) : « *Bon nombre d'artistes et bon nombre d'institutions ont fait alliance avec les philistins. Les philistins croient, eux aussi, qu'on ne peut distinguer une chose d'une autre et qu'un W.-C. vaut un Titien.* »

« **Le Cahier du Refuge** ». (n° 203, juillet 2011). cipM, Centre de la Vieille Charité, 2, rue de la charité. 13236 Marseille cedex 02. [www.cipmarseille.com](http://www.cipmarseille.com)

À partir et autour de l'exposition « *Thomas Möbius, indices / Privé à Tanger / enquêtes* », une bonne dizaine de contributions de et sur Emmanuel Hocquard, complément bienvenu au Cahier CCP n° 3 (2000). Retour vers la villa Harris (Gazette n° 8 & 6, 7 et 15), avec une gouache de Claude Royet-Journoud, des correspondances de Claude Bondy, David Lespiau, Xavier Person, Abigail Lang, Gilles A. Tiberghien. Et l'exacte bio-bibliographie dressée par Emmanuel Ponsard. « *Et même quand nous parlons / ce mot, pas-un-mot, / semble vouloir dire / encore autre chose.* » Michael Palmer .

**Action poétique.** (n° 207/208/209/210, mars 2012, à paraître) 36, rue Raspail. 94200 Ivry. [action-poetique@orange.fr](mailto:action-poetique@orange.fr)


« *Être nue n'était / Pas ; être // Nue, presque rien. / Il fallait // Le haut en son / Entier ; // Tenir le lit, / En son // Entier* »

Un dernier numéro. Henri Deluy, entouré de toutes celles, de tous ceux qui furent ou qui sont membres du Comité de Rédaction de la revue, des origines à aujourd'hui, qui sont ou qui furent ses ami(e)s..

## Poing final.

**Giuliano Mesa**, né en 1957 et disparu au mois d'août dernier, a été à la fois l'auteur d'une œuvre importante (partiellement disponible en français aux éditions d'Action Poétique) et l'initiateur, dans les années 90, d'un mouvement transversal à tous les courants de lecture et d'écoute réciproques. Dans son apparente simplicité, tel est son immense héritage : l'édification d'une œuvre qui a su inventer des formes nouvelles et la création – en résistance au vacarme dominant – d'un espace d'écoute pour toutes les voix.

Andrea Raos



Liliane Giraudon, Patrick Laffont,

# Crèche pudding

épisode 13 « pâte »

à force de  
avec l'aide de  
avec le renfort de  
avec l'envie de  
avec l'idée de  
on finit par  
finir



# LIRE, [Li]

- Arthur Rimbaud**, *Une saison en enfer*, préface retrouvée **d'Aragon**,  
Le Temps des Cerises
- Thierry Discepolo**, *La Trahison des Éditeurs*, Agone
- Hélène Ferrié-Otani**, *Express Aphrodite*, Avis de tempête
- Jacques Roubaud**, *Dix hommages*, Ink
- Jacques Roubaud**, *L'enfant d'Éléphant*, Ink
- Alain Lance**, *Divers avant l'hiver*, Tarabuste
- Henri Deluy**, *L'heure dite*, Flammarion
- Henri Deluy**, *Poètes néerlandais de la modernité*, Le Temps des Cerises
- Christa Wolf**, *Le ciel divisé*, Stock
- Christian Tarting**, *Labbra*, Tarabuste
- George Oppen**, *Poésie complète*, José Corti
- Jean Michel Espitallier**, *148 propositions sur la vie & la mort*, Al Dante
- Léon Gontran Damas**, *Black-Label*, Poésie/Gallimard
- Jean-Luc Maxence**, *Soleils au poing*, Castor Astral
- Démosthène Agrafiotis**, *Bêtises*, Fidel anthelme X
- Hubert Lucot**, *Overdose...*, Le Bleu du Ciel
- Frédéric Léal**, *le peigne-jaune*, l'Attente
- Henri Deluy**, *Manger la mer, lieux, soupes et bouillabaisse à travers le monde*,  
Al Dante
- Robert Cantarella**, *Le chalet*, Ligne-Manifeste
- Ryoko Sekiguchi**, *Présentation de dix quartiers de Shinjuku*, Ink
- Lambert Schlechter**, *Lettres à Che, Fou*, L'escarpette
- Baptiste Moorman**, *Infâmes*, Lignes-Léo Scheer
- Jude Stéfan**, *Ménippées*, Argol
- Tina Modotti**, *D'Angel de la Calle*, Vertige Graphis
- Paul Blackburn**, *Villes & Journaux*, José Corti
- Christian Gabriel/le Guez Ricord**, *Cinq lettres à Yves Reynier*,  
Venus d'ailleurs
- Bruno Fern**, *Des figures*, L'Attente
- Emmanuel Moses**, *Préludes et fugues*, Belin
- Mathieu Messagier**, *La mue du vide s'entretient avec l'espace*, Encrage & Co
- Gilles Weinzaepflen**, *Noël Jivaro*, Le clou dans le fer
- Emmanuel Rabu**, *Futur fleuve*, Léo Scheer
- Pierrette Chalendar**, *La cuisine des pêcheurs provençaux*, Pimientos
- Wallace Stevens**, *Parties d'un monde*, La Nerthe
- Eva Strittmatter**, *Du silence je fais une chanson*, Cheyne
- Ivar Ch'Vavar**, *Travail du poème*, Vanneaux
- Jean-François Chassay/Éric Giraud**, *Contemporanéités de Gertrude Stein*,  
Archives contemporaines
- Florence Pazottu**, *Alors*, - Flammarion
- Tristan Tzara**, *Poésies complètes*, Flammarion
- Alain Freixe & Raphaël Monticelli**, *Madame des villes....* - L'Amourier
- Rosmarie Waldrop**, *La route est partout*, L'Attente
- Michel Bez**, *Lexique poétique maritime*, Arthaud



# Abonnement, [abo]

**Nom** .....

**Prénom** .....

**Adresse** .....

.....

.....

	<b>1 an (4n°)</b>	<b>2 ans (8n°)</b>
<b>France</b>	<b>45 euros</b>	<b>90 euros</b>
<b>Étranger</b>	<b>65 euros</b>	<b>130 euros</b>

la revue ne peut accepter les chèques libellés en devises étrangères.

Je vous adresse la somme totale de

.....

36, rue Raspail 94200 Ivry-sur-Seine  
C.C.P 4294 55E Parisbonnement

# Action Poétique <sup>[apoe]</sup>

## **Rédaction**

36, rue Raspail  
94200 Ivry-sur-Seine  
action-poetique@orange.fr

## **Publié avec le concours du**

Centre National du Livre  
& Conseil Général du Val-de-Marne

## **Rédacteur en chef** Henri Deluy

## **Comité de rédaction**

Claude Adelen, Yves Boudier, Bruno Cany, Henri Deluy, Jérôme Game, Isabelle Garron, Liliane Giraudon, Joseph Julien Guglielmi, Alain Lance, Christophe Marchand-Kiss, Florence Pazzottu, Pascale Petit, Véronique Pittolo, Éric Suchère, Bernard Vargaftig, Jean-Jacques Viton.

## **Secrétariat général** Yves Boudier

## **Secrétaire de rédaction** Nelly Picot

## **Conception graphique** Patrick Laffont / **neutraal** design

## **Diffusion**

*Les Belles Lettres*

Pour les numéros précédant le n°170, s'adresser à la revue

Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés.

## **Gérant responsable** Henri Deluy

Dépot Légal : Décembre 2011  
N° ISBN : 978-2-85463-209-5  
EAN : 9782854632026  
ISSN 2106-4091  
Commission paritaire CPPAP : 0248 K 45328

## **Imprimerie**

CCI  
CS 40097, 9, av Paul Hérault  
ZI La Delorme  
13344 Marseille Cedex 15  
Label imprim'vert

# Liliane Giraudon,

*Le mot à ne pas oublier*



**Hi-HAN !** *Interjection. Onomatopée. Cri de l'âne.*

« Cela va de soi avec ce que je vous ai dit, n'est-ce pas, puisqu'en somme, ce dont il s'agit, c'est que le rapport sexuel, il y en a pas. Il faudrait l'écrire hi ! han !, et appât avec deux p, un accent circonflexe sur le second a, et un t à la fin. Faut pas confondre – les relations sexuelles, naturellement, il n'y a que ça... »

Jacques Lacan (livre XIX) ...ou pire

# Henri Deluy,

## *Le bouillon safrané de Ravenne*

9 782854 632095 >

Pas de recette dans *L'Inferno*, ni dans *Le Purgatoire*, pas même dans *Le Paradis*... On peut le dire, *La Divina Commedia* n'est en rien un livre de cuisine. Ni même un livre franchement tourné vers les nourritures terrestres. La *gourmandise*, par contre, la *sensualité des saveurs*, le *goût des bonnes chères et des festins* à la Balthasar ou à la Lucullus, sans parler des *bombances* et autres *goinfreries* se trouvent toutes et tous du côté de l'excès, dans le grand sac sans fond de la faute, de la luxure et du péché.

Pourtant de Florence, où il est né, jusqu'à Ravenne, où il est mort, l'Alighieri a inévitablement connu quelques grands plats de cette gastronomie italienne en train de naître. Ravenne, qui fut la capitale de Théodoric et que Pépin le Bref pu conquérir, dans cette Émilie proche de l'Adriatique, aux édifices romains (l'aqueduc de Trajan !), paléochrétiens ou byzantins, avec sa superbe bibliothèque Classence, Ravenne, donc, avec le tombeau de Dante.

Et aussi, à table, tout un accompagnement de spécialités riches et relevées : les blettes frites, les lasagnes vertes (épinard, béchamel...), les tagliatelles au prosciutto, les tortellini à la mortadelle, les cardes à la parmesane, les anguilles nouées, les cuisses de poulet à la ferranese, le saucisson au jambon cru, la pintade au vin rouge, les aubergines à l'étroit (farciées et au four)..

### Poissons à gogo

Ce bouillon, qui pourrait se dire une soupe, ou même une bouillabaisse, est donc un liquide dans lequel un nombre élevé de poissons divers, entiers ou découpés en épaisses tranches, ont bouilli, sans se fondre ni se défaire. On peut y trouver daurades et soles, turbot et rougets, poulpes et seiches, congres et encornés, raies et pageaux, baudroies et loubines (petits bars), merluchons et autres.. Quelques mollusques, donc, et tous les poissons de la mer, sauf les bleus, bien sûr, encore que certaines recettes ne repoussent pas les maquereaux..

### La recette

D'une grande simplicité : mettre à revenir l'oignon haché, ajouter peu après la tomate pelée, épépinée, puis un verre de vinaigre allongé d'eau et l'ail. Dix minutes de cuisson vive. Persil au ciseau, puis les

poissons, les plus fermes d'abord. Recouvrir le tout d'eau pour dix à quinze minutes (à contrôler, mais pas plus, surtout pas plus), d'une cuisson soutenue. Ajouter le safran préparé – mis auparavant à mariner un bon moment dans un jus de citron – peu avant de retirer la bouillon du feu. Servir très chaud, avec, éventuellement, dans l'assiette, des tranches de pains grillées (mais je ne suis pas pour, le pain absorbe une partie du bouillon et fait perdre de sa légèreté, de sa transparence, à l'ensemble).

### Le safran

Une plante herbacée bulbeuse, un crocus originaire d'Asie Mineure, connue dès l'antiquité, parvenue jusqu'à nous par l'Espagne et les Arabes, et dont les stigmates, les pistilles de la fleur, fournissent une épice jaune orangée en filaments brunâtres par dessiccation, ou une poudre, après dessiccation et broyage (le safran en filaments demeure, et de loin, le plus efficace, le plus agréable et le plus goûteux).

Cultivée et appréciée en France depuis le XVI<sup>e</sup> siècle (mais aussi, et aussi depuis fort longtemps, en Italie, en Grèce, en Iran, en Amérique latine), le safran, très légèrement amer, est un des produits, un aromate, parmi les plus savoureux (et les plus chers) utilisés en gastronomie, pour l'assaisonnement et pour la présentation. Cueillies à la main, on prétend qu'il ne faut pas moins de 60 000 fleurs pour produire 500 grammes de safran. Parfum pénétrant et colorant puissant, on lui prête aussi des qualités thérapeutiques et même magiques (pointe de safran sur le front, pour éloigner le mauvais sort).

On le retrouve, obligatoirement dans la bouillabaisse, et aussi dans la paella, dans certains rizottos et caris (dans lesquels il remplace avantageusement l'horrible « safran des Indes », insipide et ennuyeux), on le retrouve, parfois, dans la cuisson des moules et dans certains entremets.

Et, donc, dans ce bouillon de Ravenne.

Avec un vin blanc très sec, un Bordeaux ou un Val de Loire, ou un vin italien du Piémont, charpenté et nerveux.

